

BULLETIN
DE
l'Ecole Française
D'EXTRÊME-ORIENT

NOTES ET MÉLANGES.

J. PRZYLUKI. — L'OR DANS LE FOLKLORE ANNAMITE.

A. BONIFACY. — NOUVELLES RECHERCHES SUR LES GÉNIES THÉRIOMORPHES
AU TONKIN.

R. DELOUSTAL. — DES DÉTERMINATIFS EN ANNAMITE.

PHAM QUYNH. — DEUX ORAISONS FUNÈRES EN ANNAMITE.



HANOI
IMPRIMERIE D'EXTRÊME-ORIENT

1914

BULLETIN DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

Le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* est en vente à Hanoi, à l'École française d'Extrême-Orient et à l'Imprimerie d'Extrême-Orient, éditeur; à Paris, chez E. LEROUX, 28, rue Bonaparte. Le prix de l'abonnement annuel est fixé à 20 francs, port compris.

Chacun des volumes déjà parus (tomes I à XII, correspondant aux années 1901 à 1912), est mis en vente au prix de 20 francs, sauf les tomes I et III (1901 et 1903), qui ne sont plus vendus séparément.

Chaque numéro simple, paru antérieurement à l'année 1912, est vendu 5 francs; chaque numéro double, 10 francs.

A partir de l'année 1912, chaque numéro est vendu à un prix spécial, indiqué sur la couverture.

Il reste quelques collections complètes des douze premières années, mises en vente au prix de 300 francs.

Toutes les communications concernant la rédaction du *Bulletin* doivent être adressées à M. le Directeur de l'École française d'Extrême-Orient, à Hanoi.

Articles parus en 1914.

- | | |
|--|----------|
| 1. E. HUBER. — Etudes bouddhiques. | 1 p. 50 |
| 2. H. PARMENTIER. — Le temple de Val-Phu. | 30 p. 50 |
| 3. C. CÉDES. — Une recension palie des <i>Annales d'Avulliva</i> . | 20 p. 50 |
| 4. H. MASPERO. — Sur quelques textes anciens de chinois parlé. | 30 p. 50 |

Articles à paraître.

- | | |
|---|--|
| H. PARMENTIER. — L'architecture interprétée dans les monuments du Cambodge. | |
| H. MASPERO. — Rapport sommaire sur une mission archéologique au Tcho-kiang. | |



L'OR, SON ORIGINE ET SES POUVOIRS MAGIQUES.

ÉTUDE DE FOLKLORE ANNAMITE.

Par JEAN PRZYLUSKI.

*Administrateur des Services civils, correspondant de l'École française
d'Extrême-Orient.*

Quelle est l'origine de l'or ? Cette question n'a rien d'embarrassant pour les Annamites, et les paysans du Tonkin n'éprouvent pas la moindre difficulté à y répondre. L'or, disent-ils, est engendré par le bronze. Cette opinion, fondée sur d'antiques croyances, s'est formulée dans un adage populaire : *Đông đen là mẹ vàng*, dont la traduction littérale est la suivante : « Le bronze noir est la mère de l'or. »

Tous les indigènes n'attribuent point à cette phrase la même signification. Les lettrés, qui méprisent les traditions populaires lorsqu'elles ne sont point d'accord avec leurs doctrines, traduisent ou plutôt interprètent ainsi le dicton que nous venons de citer : « Le bronze noir l'emporte sur l'or », ou « Le bronze noir a plus de valeur que l'or ». Mais cette version est contredite par le sentiment de la masse des campagnards, pour qui le vieil adage garde son sens précis et littéral, l'or étant à leurs yeux vraiment engendré par le bronze.

Cette conception, si étrange qu'elle paraisse au premier abord, peut s'expliquer par d'évidentes analogies. L'or et le bronze sont des métaux et ils ont à peu près la même couleur. Il est donc naturel de supposer qu'il existe entre ces deux corps d'étroites affinités.

Toutefois, il est à remarquer que l'or serait produit par du bronze d'une nuance particulière. Le dicton spécifie nettement en effet que le métal susceptible d'engendrer l'or est le *đông đen* ou bronze noir. Cette substance est assez difficile à identifier. Pour la plupart des Annamites, c'est un métal très précieux, plus rare et plus cher que l'or, et qu'on n'emploie plus de nos jours dans l'industrie ⁽¹⁾. La statue colossale qu'on voit à Hanoi à la Pagode dite du

(1) Le bronze noir des Annamites est semblable au *lôi công thông* 雷公銅 des Cantonais. C'est en effet une croyance très répandue chez les Chinois des provinces méridionales qu'il existe une variété de bronze plus précieuse que l'or. Cette matière aurait la propriété d'écarter la foudre. On raconte qu'il était d'usage autrefois d'en placer un lingot au faite des édifices pour les protéger des coups du dieu du tonnerre 雷公 ; d'où le nom de ce métal, *lôi công thông*, bronze du tonnerre.

Grand Bouddha ⁽¹⁾ serait tout entière en *đồng đen*. En réalité, ce métal fabuleux n'est autre que le bronze dont sont faits les objets anciens. Le temps l'a revêtu peu à peu d'une patine sombre, d'où le nom de *đồng đen*, bronze noir ; et c'est à cause de son ancienneté et de sa patine que l'imagination populaire attribue à cette matière une si grande valeur ⁽²⁾.

On admettait probablement à l'origine que toutes les sortes de bronze étaient susceptibles d'engendrer l'or. Plus tard, le respect qui s'attache aux objets anciens ayant fait distinguer une variété de bronze éminemment précieuse, le *đồng đen*, ou bronze patiné, celui-ci fut considéré comme étant plus étroitement apparenté à l'or. Enfin, cette conception subit de nouvelles modifications en se propageant vers le Sud, à mesure que s'étendait l'aire de la colonisation annamite. Actuellement les Cochinchinois croient que l'or est engendré par le jais, *huyền phách* 玄珀, dont le nom, emprunté à la langue chinoise, signifie pierre noire, ambre noir. La teinte noire du *đồng đen*, qui n'est qu'une notion récente et accessoire dans l'évolution des idées au Tonkin, est donc devenue une qualité essentielle et primordiale pour les indigènes des provinces méridionales. Des deux termes *đồng đen*, les Cochinchinois n'ont retenu que l'épithète, et par une confusion aisément explicable, le jais s'est substitué au bronze noir.

L'exposé qui précède jette un peu de lumière sur un conte annamite qui serait autrement à peu près inintelligible. Il s'agit du récit de l'origine du Lac de l'Ouest que nous transcrivons ci-après d'après la traduction publiée par M. Chéon ⁽³⁾.

« A l'Ouest de la ville de Hanoi se trouve un grand lac appelé le Lac de l'Ouest. L'emplacement en était, aux temps reculés, occupé par un bois, asile ordinaire de monstres qui faisaient périr les gens. Lorsque Messire Khổng lồ eut fondu une grosse cloche sur la montagne dite Mont du Flotteur [dans la province de Bắc-ninh] ⁽⁴⁾, il en sonna, pour l'essayer, trois coups qui firent

(1) Cette statue représente le génie Trần Vũ. Cf. DUMOUTIER, *Le Grand Bouddha de Hanoi, étude historique et épigraphique sur le temple de Trần Vũ*.

(2) Il est certain que la composition du bronze a beaucoup varié suivant les époques, et le métal ancien est généralement plus précieux que celui qu'on fabrique aujourd'hui. Il n'en reste pas moins exagéré de dire que le bronze noir a plus de valeur que l'or. Sur la composition du bronze dans les temps anciens, cf. BUSHELL, *Chinese Art*, vol. I, p. 72. D'ailleurs, lorsqu'un Annamite dit que le *đồng đen* a plus de valeur que l'or, cela signifie tout simplement que le bronze noir est très précieux, car on n'a jamais vu sans doute un indigène échanger une masse de bronze noir contre un lingot d'or de poids égal.

(3) Cf. CHÉON, *Recueil de cent textes annotés et traduits*, 2^e édition, texte n^o 48.

(4) M. CHÉON a omis de traduire les mots *vê llnh Bắc-ninh* qui sont pourtant nécessaires à l'intelligence du texte. La cloche de bronze se trouvant dans la province de Bắc-ninh, c'est-à-dire à une grande distance, le buffle d'or la chercha vainement lorsqu'il fut arrivé à l'endroit qui est aujourd'hui l'emplacement du Lac de l'Ouest.

retentir le ciel et la terre. Or, en Chine il y avait un buffle d'or qui, prenant les sons de la cloche pour la voix de sa mère qui l'appelait, spontanément, sut marcher et accourut en Annam. Le chemin qu'il suivit devint la rivière Tô-lich. Lorsque sa course l'eut amené auprès du bois, le buffle n'y trouvant pas sa mère, se démena avec un fracas tel que le bois s'engloutit dans le sol et fut transformé en un lac. Aujourd'hui encore quand le temps est beau et que tout est silencieux, le buffle d'or se montre à la surface des eaux et souvent on l'aperçoit.

Quant à la cloche, elle gît au fond du Fleuve dit des Six têtes.»

Il est maintenant aisé de comprendre pourquoi le buffle d'or crut reconnaître la voix de sa mère en entendant le son de la cloche de bronze. Nous savons en effet que le bronze est la mère de l'or, *đồng đen là mẹ vàng*. Ainsi s'explique un trait curieux d'un des contes les plus populaires du Tonkin.

Lorsque les Tonkinois disent que le *đồng đen* engendre l'or, cela signifie dans leur esprit que le bronze peut se transformer peu à peu jusqu'à devenir de l'or véritable. Mais pour que cette transmutation s'effectue, deux conditions doivent être réalisées: le bronze doit séjourner dans le sein de la terre, et il faut une très longue gestation. Ainsi les Annamites sont persuadés que l'or trouvé dans les mines s'est formé lentement sur place au cours des siècles, et que si l'on avait fouillé le sol à l'origine, on aurait découvert du bronze à l'endroit où l'on trouve de l'or aujourd'hui.

Il n'est pas inutile de rapprocher cette conception de la théorie chinoise d'après laquelle la terre engendre les métaux, 土生金. Sur ce point comme sur tant d'autres, les idées chinoises et annamites coïncident assez exactement, et la conclusion qu'on peut tirer de cette remarque est que, pour l'un et l'autre peuple, la terre exerce une action dominante sur la production des métaux.

Mais cette constatation ne saurait tenir lieu d'une explication, et la transmutation du bronze en or resterait un phénomène mystérieux si l'on ne cherchait à l'éclairer par l'étude des représentations collectives et des traditions populaires.

C'est une croyance assez répandue au Tonkin que si l'on enfouit un fragment de pierre dans le sol, le bloc informe devient au bout d'un certain temps un *yêu-tinh* 妖精, c'est-à-dire un monstre doué d'un pouvoir surnaturel et malfaisant. La présence de ce morceau de pierre constitue un danger permanent pour les habitants du voisinage, et ceux-ci, victimes de nombreuses calamités, sont obligés enfin d'avoir recours à un sorcier qui, devinant l'origine du mal, fait creuser le sol et expulse le *yêu-tinh*.

Par contre il n'y aurait aucun danger à enterrer une brique dans le sol. Jamais celle-ci ne se transformerait en *yêu-tinh*. Cette différence est due à ce que la pierre contient du *tinh* 精, c'est-à-dire renferme un principe spirituel, est douée d'un certain pouvoir magique. *Hòn đá có tinh*, dit-on, « la pierre a du *tinh* », tandis que la brique n'en a pas. Cependant, le fragment de pierre au moment où on l'enfouit, n'est pas encore un être individualisé ni malfaisant.

Il ne le devient qu'après un séjour prolongé dans la terre. Pour parler le langage des Annamites, qui ne l'ont en cette matière qu'employer des concepts purement chinois, la pierre, qui d'abord était *tin* 精, est devenue dans la terre un *yêu-tinh* 妖精. Cela revient à dire que les pouvoirs magiques primitivement diffus dans le bloc ont gagné peu à peu en intensité jusqu'à former un monstre dangereux. Nous sommes donc amenés par l'analyse de ce cas particulier à formuler la règle suivante : les pouvoirs magiques de certains corps augmentent lorsque ces corps restent enfouis dans la terre pendant une longue durée.

Il arrive même que ces pouvoirs magiques soient assez forts pour façonner la matière dans laquelle ils résident, et lui imposer une forme déterminée. Dans les villages du Tonkin, on voit parfois, à côté de certains temples ou dans la cour de la maison commune, de petits animaux en pierre : chiens, chevaux, éléphants, monstres divers, assez grossièrement figurés. Les habitants interrogés sur l'origine de ces bêtes, répondent généralement que la terre les a produites spontanément, *tự-nhiên* 自然, et qu'on les a trouvées en creusant le sol. Par conséquent, d'après les traditions locales, ces monstres auraient été modelés sous l'effort lent et continu des énergies souterraines. Les pierres ainsi façonnées sont d'ailleurs *thiên* 天, c'est-à-dire douées d'une force spirituelle particulièrement intense. Leurs formes extraordinaires ne sont que la manifestation du « mana » qu'elles renferment, et ce pouvoir magique leur a été communiqué peu à peu par la terre.

Les indigènes de la province de Hải-dương racontent que jadis les habitants d'un village découvrirent en creusant le sol des images de pierres représentant des animaux étranges. Peu de temps après l'exhumation de ces monstres, plusieurs habitants du village tombèrent malades et quelques-uns moururent. Un devin consulté, répondit que ces pierres étaient sur le point de se transformer et que si on les avait laissées quelque temps encore dans la terre, elles se seraient changées en statues d'or. Sur les conseils du devin, on transporta les animaux de pierre jusqu'au fleuve voisin et on les jeta dans l'eau. De cette façon, des maux sans nombre furent évités.

En résumé, les blocs de pierre enfouis pendant longtemps dans la terre peuvent se transformer en *yêu-tinh*, c'est-à-dire en monstres dangereux qui gardent la forme de la pierre brute ou prennent l'aspect d'animaux étranges. Ces *yêu-tinh* à leur tour peuvent se transformer en or sous l'influence prolongée des énergies souterraines. L'or apparaît donc comme le résultat d'une évolution dont les étapes sont les suivantes : la pierre brute, le monstre, et le métal. Pendant ces métamorphoses, le « mana » s'accroît constamment. D'abord diffus dans la pierre brute, il se condense peu à peu et acquiert une tension de plus en plus forte.

Sans doute, le processus que nous venons d'analyser est plutôt accidentel. Il est rare que des pierres se transforment en métal. Mais il était intéressant d'insister sur ces cas exceptionnels parce qu'ils montrent comment la terre

contribue à la transmutation des métaux. Par analogie avec ce qui a lieu dans les métamorphoses de la pierre, on peut dire que généralement l'or n'est pas autre chose que du bronze dont le « mana » s'est accru progressivement dans le sol. Ce qui distingue l'or du bronze c'est la tension plus grande des forces magiques qui y sont accumulées, et ces forces sont empruntées peu à peu aux énergies souterraines.

Cette théorie permet d'expliquer un épisode singulier d'un conte chinois qui est très populaire dans la province de Kouang-tong (1). Etant donnée la concordance déjà signalée plus haut entre les idées chinoises et annamites en ce qui concerne le rôle de la terre dans la production des métaux, il n'est point étonnant qu'un récit emprunté au folklore de la Chine méridionale exprime les mêmes conceptions que les traditions annamites.

Le héros de ce conte (2), serviteur dans une maison riche, est chargé par son maître de rechercher pour quelle raison trois pêchers n'ont jamais fleuri ni porté de fruits. Il se met en route et, après de longues aventures, apprend que sous chacun des trois arbres se trouve une jarre remplie d'or. On creuse la terre dans le verger; les trois jarres sont retirées et les pêchers commencent dès lors à fleurir et à fructifier.

La stérilité des arbres s'explique par le fait que les trois jarres détournaient à leur profit les énergies nourricières qui circulent dans le sol. La terre, épuisée par la production de l'or, ne pouvait en même temps fournir une sève assez riche pour permettre aux pêchers de produire des fruits. La floraison souterraine du métal se faisait aux dépens de la végétation du verger, et quand les trois jarres furent enlevées, les pêchers acquirent rapidement une vigueur nouvelle, comme si on avait arraché du sol des parasites qui en absorbaient tout le suc.

De ce qui précède il résulte que l'or est une substance riche en « mana », autrement dit, qu'il est le siège de forces magiques puissantes. C'est ce que les Annamites expriment en disant: « L'or est *thiêng* » (3), ou *vàng có thần*, « l'or a du *thần* » (4).

Cette croyance apparaît clairement dans une vieille légende du Tonkin relative à la fondation de la ville de Cò-loa 古螺 (5). On raconte que Yèn-

(1) Les contes chinois que nous avons utilisés dans cette étude nous ont tous été rapportés par des Chinois originaires de la province de Kouang-tong et parlant la dialecte cantonais.

(2) Ce personnage se nomme CAO-TOI-KHONG 九代窮. Il sera de nouveau parlé de lui dans la suite de cette étude.

(3) *Thiêng* est un doublet vulgaire du mot *linh* 靈, lequel est emprunté à la langue chinoise et signifie : spirituel, sacré, merveilleux.

(4) *Thần* 神. Ce mot, d'origine chinoise, signifie également : spirituel, sacré.

(5) Cò-loa 古螺 était la capitale de l'ancien royaume de Âu-lạc. Les ruines de l'enceinte de cette ville sont encore visibles dans la province de Phúc-yên 福安. Cf. ДУМОУТЪЯ, *Étude historique et archéologique sur Cò-loa*, p. 10 sqq.

ương 安陽, roi de Âu-lạc 歐駱, voulant construire une immense ville fortifiée, fut aidé dans son entreprise par une tortue d'or. Cet animal extraordinaire aida le roi à triompher des mauvais génies qui s'opposaient à l'achèvement des remparts et, quand les travaux furent terminés, la tortue resta dans la ville avec le roi. Un jour enfin elle voulut retourner vers le fleuve d'où elle était sortie ; mais auparavant elle s'arracha un ongle et l'offrit à Yèn-dương en disant : « Ajustez cet ongle à votre arc, et quand vous irez au combat, vous serez invincible. » Cette promesse se réalisa, et les ennemis de Yèn-dương ne purent s'emparer de Cồ-loa qu'après avoir dérobé l'ongle magique.

La tortue d'or qui aida le roi de Âu-lạc à édifier sa capitale était douée de qualités extraordinaires : elle parlait le langage des hommes, était instruite de toutes choses sacrées et profanes, et les maléfices les plus puissants ne prévalaient point contre elle. Ces vertus éminentes et singulières résultaient, semble-t-il, de la nature de l'animal et de la substance dont il était fait. En effet, au Tonkin, pays de civilisation chinoise, la tortue est un animal *linh* 靈⁽¹⁾, et d'autre part, l'or est *thiêng*. La tortue d'or était donc doublement qualifiée pour apporter au roi Yèn-dương l'appui surnaturel dont il avait besoin. De plus, on sait que chez les primitifs l'ongle est une des parties du corps où le fluide vital est spécialement localisé. Les fragments d'ongles jouent un rôle important dans la plupart des magies⁽²⁾. Un lien mystique les unit au reste du corps, même après qu'ils en ont été matériellement détachés, parce que les énergies de l'âme restent en partie condensées dans les ongles comme dans les cheveux.

L'ongle de la tortue d'or avait donc en partage toutes les qualités de la tortue, et il possédait au plus haut degré les pouvoirs magiques de l'or. Aussi était-ce, dit la légende, un talisman si précieux qu'une seule flèche tirée par l'arc auquel il était ajusté pouvait tuer dix mille ennemis.

Par ses propriétés magiques qui le distinguent des autres métaux, l'or est comparable au jade. Ces deux corps sont également riches en « mana ». L'un et l'autre ont un grand pouvoir transcendant. Il n'est pas sans intérêt de citer à ce sujet un poème populaire annamite d'origine récente, consacré aux exploits du rebelle Cai-Vàng⁽³⁾, et qui, dans le récit d'événements quasi-contemporains, s'inspire çà et là de traditions lointaines et d'antiques croyances.

(1) Les quatre animaux sacrés ou *tứ linh* 四靈, sont : la licorne, le phénix, la tortue et le dragon. Cf. *Li-ki* 禮記, chap. VII.

(2) Cf. SYDNEY HARTLAND, *The Legend of Perseus*, vol. II, chap. IX.

(3) Cai-Vàng, chef de canton originaire de la province de Bắc-ninh, se révolta contre l'Empereur d'Annam dans la 15^e année de Tự-đức 嗣德. Son nom véritable était Nguyễn Thịch 阮盛. Le récit de ses exploits, versifié par un aède inconnu, est quelquefois chanté le soir par des aveugles musiciens qui s'accompagnent d'un instrument monocorde.

Cai-Vàng portait toujours sous ses habits, dit la légende, un morceau de jade qui le rendait invulnérable. Grâce à ce talisman, il sortait sain et sauf de tous les combats, et il est probable qu'on n'aurait jamais pu le tuer s'il n'avait été trahi par un de ses serviteurs. Un transfuge échappé du camp des pirates vint dire un jour aux mandarins : « Mon maître porte, pour se rendre invulnérable, un morceau de jade qu'il tient soigneusement caché. Aussi, dans les combats qu'il engage avec les troupes de la Cour, ne peut-il être atteint par des balles de fonte. Vite ! coulez des balles avec des lingots d'or. L'or et le jade ont la propriété de s'attirer... » (1). Le conseil donné par le traître fut écouté. On façonna des balles d'or et Cai-Vàng tomba bientôt mortellement frappé.

Le talisman de jade était en quelque sorte un bouclier magique dont la protection couvrait le chef rebelle, et qui éloignait de son corps les projectiles. Pour triompher de cet obstacle, il fallait utiliser une substance dont le pouvoir spirituel égalât celui du jade ; et c'est pourquoi on dut fondre des balles d'or. Ces projectiles atteignirent leur but d'autant plus sûrement que l'or était attiré par le jade. En magie, le semblable attire le semblable. L'or et le jade ayant des affinités spirituelles, les nouvelles balles, au lieu d'être écartées du corps de Cai-Vàng, étaient au contraire irrésistiblement attirées vers lui (2).

Puisque l'or et le jade sont poussés l'un vers l'autre en raison de leurs affinités, il faut admettre que deux masses d'or peuvent également s'attirer. C'est ce que montre le récit suivant que je tiens d'un Chinois originaire du Kouang-tong, fixé depuis plusieurs années au Tonkin.

Jadis un bonze annamite se rendit à la Cour de Chine pour demander un morceau d'or. Il obtint ce qu'il désirait et rapporta dans son pays un lourd lingot avec lequel il façonna une cloche. Quand on fit sonner cette cloche au Tonkin, de nombreux lingots d'or qui étaient en Chine s'élevèrent dans les airs et se dirigèrent vers l'endroit d'où venait le son. Mais la cloche se brisa presque aussitôt et s'enfonça dans le sol, de sorte que les lingots d'or restèrent en Chine. Toutefois un buffle d'or qui s'était mis en route à l'appel de la cloche, arriva au Tonkin. Parvenu à l'endroit où elle s'était enfoncée, il se mit à flairer le sol, et à creuser la terre avec ses pattes. Ce lieu est aujourd'hui l'emplacement du Lac de l'Ouest.

(1)

*Thầy tôi có ngọc niệm phong giữ mình
Vậy cho nên cứ mấy triều-đình
Đạn gang bắn chẳng phải mình thấy tôi
Chặt vàng đúc đạn cho mau,
Gan vàng giữ ngọc bên nhau nhưng là.*

(2) C'est ce qui ressort clairement du dernier vers cité : *Gan vàng giữ ngọc bên nhau.*

Ce récit, qui est évidemment analogue au conte annamite cité plus haut relatif à l'origine du Lac de l'Ouest (1), montre que des masses d'or peuvent s'attirer mutuellement, et que le métal jaune a la faculté de se mouvoir, comme un être vivant.

Les Annamites affirment également que l'or peut circuler dans les entrailles de la terre. Lorsque, dans un naufrage, des parcelles d'or ont été entraînées au fond de la mer ou dans le lit d'un fleuve, elles s'acheminent ensuite d'elles-mêmes vers le rivage et pénètrent au sein de la terre, afin de rejoindre les autres masses d'or qui y sont enfouies (2).

En somme, c'est parce qu'il est riche en « mana » que l'or est comparable au jade et qu'il se meut dans l'air et sous le sol. Le même principe peut servir encore à expliquer d'autres faits. Ainsi, lorsque les Annamites coulent en bronze, pour les besoins du culte, l'image d'un dieu ou d'un génie, ils ont soin de mettre un peu d'or dans le ventre de la statue, afin de la rendre *thiêng*. Une statue qui ne contient point d'or ne peut pas être *thiêng*. L'or, étant lui-même une substance *thiêng*, communique ses propriétés magiques aux images dans lesquelles il est placé, comme une braise ardente qui, posée dans un brûle-parfum, chauffe la masse de bronze tout entière.

Enfin, il n'est pas rare que les Annamites enferment un peu d'or dans la bouche de leurs parents décédés, et cet usage, probablement fort ancien, présente beaucoup d'analogie avec celui qui vient d'être expliqué à propos des statues destinées au culte. L'or contenant un principe spirituel singulièrement actif, peut communiquer sa puissance aux morts aussi bien qu'aux statues ; et cela est fort appréciable, car le mort est un être faible qui court de grands dangers et qui doit être protégé contre les influences mauvaises. Ainsi l'art du géomancien semble surtout avoir pour but de faire converger vers les tombes l'influx magique qui se dégage des cours d'eau et des montagnes, de manière à donner au mort une énergie, une puissance, dont profitent ses descendants. Un résultat analogue peut être obtenu d'une façon beaucoup plus simple, en plaçant dans la bouche même du cadavre une parcelle d'or, c'est-à-dire un foyer puissant d'énergie spirituelle.

En Chine et dans l'Inde, les mêmes pratiques sont observées : on a coutume de placer un peu d'or dans la bouche des cadavres, et les théoriciens des deux pays expliquent le fait à leur manière. Les lettrés chinois admettent que

(1) Cf. supra, p. 2. Le Chinois qui m'a rapporté le second récit, m'a déclaré qu'il l'avait entendu en Chine, avant de venir au Tonkin. Quoi qu'il en soit, je me borne à constater la similitude des deux versions sans rien affirmer en ce qui concerne leur origine.

(2) Des croyances analogues ont été observées dans la presqu'île malaise. SKERT dit, en parlant de l'or : « Sometimes, it is described as resembling a buffalo, in which shape it is believed to make its way from place to place underground ». *Malay Magic* p. 250. Nous avons également trouvé un buffle d'or dans le conte annamite du Lac de l'Ouest.

l'or représente le principe *yang* 陽, et par suite est capable d'assurer la conservation du corps. Le *yang* contenu dans le métal empêche la putréfaction (1). D'autre part, les métaphysiciens hindous disent que l'or est « lumière et immortalité » (2), et qu'il communique ses qualités au mort. Mais ces explications ne sont que la traduction en langage scholastique de vieilles conceptions populaires, antérieures aux systèmes philosophiques et communes à l'Inde et à la Chine. L'or contient en abondance un influx magique que les lettrés chinois font dériver du principe *yang*, et que les philosophes hindous comparent à la lumière. On en met une parcelle dans la bouche des morts pour leur insuffler le « mana » que contient le métal précieux. De telles conceptions, conformes à la façon de penser des peuples primitifs, expliquent suffisamment la persistance des mêmes usages sur une aire aussi étendue, sans qu'il soit nécessaire de supposer que les Annamites ont emprunté ces pratiques aux Hindous ou aux Chinois.

Les traditions relatives à l'or tiennent une place considérable dans le folklore annamite parce que ce métal précieux est l'objet de toutes les convoitises. Le paysan qui, en labourant sa rizière, heurte un objet dur avec sa houe, se demande avec émotion s'il n'est pas sur le point de trouver un trésor, une jarre pleine d'or oubliée par les hommes d'autrefois (3). L'Empire d'Annam a été si souvent troublé aux diverses périodes de son histoire, les villages ont été tant de fois pillés et rançonnés, que l'habitude de cacher les objets précieux dans la terre s'est conservée depuis les temps anciens jusqu'à nos jours. Bien des cachettes sont demeurées intactes parce que le propriétaire est mort ou a disparu sans avoir pu reprendre son trésor, de sorte qu'en maint endroit la terre n'a point encore livré tous ses secrets. La découverte d'objets en or enfouis dans le sol est donc un événement qui peut se produire quelquefois en ce pays. L'imagination populaire s'est emparée de ce thème ; et nombreux sont les villages du Tonkin où, suivant les traditions locales, des trésors fabuleux seraient ensevelis depuis des siècles.

(1) Cf. de Groot, *The religious system of China*, t. 1, p. 269. On placing precious objects in the mouth of the dead. « The idea... that corpses may come to life again... has prompted the people since times immemorial to stuff the mouth of the dead with things that are supposed to be imbued with vital energy derived from the great element Yang, and therefore deemed able to facilitate revival and at the same time to retard decomposition... » Plus loin, p. 273, de Groot cite un passage de Ko Hong 葛洪, auteur du *Pao p'o tseu* 抱朴子 : « If there be gold and jade in its nine openings, the result is that the corpse does not putrefy. »

(2) Cf. *Satapatha Brâhmana*, trad. EGGEUNG, part. V, in *Sacred Books of the East*, vol. XLIV, p. 203. « ... He then inserts seven chips of gold in the seven seats of his vital airs ; for gold is light and immortality ; he thus bestows light and immortality on him. »

(3) Les objets précieux cachés dans le sol étaient généralement enfermés dans une grande jarre en poterie grossière.

Par un curieux phénomène dont on trouverait des exemples dans d'autres contrées et dans des civilisations très différentes, les Annamites admettent que l'or porte malheur à celui qui le découvre et s'en empare. Cette conception s'exprime dans un proverbe : *được bạc thì sang, được vàng thì khó*. *Được* est employé ici pour *bắt được*, trouver par hasard. Il faut donc traduire de la manière suivante : « Qui trouve de l'argent s'enrichit ; qui trouve de l'or devient malheureux ». Pour expliquer cette croyance, il est nécessaire d'étudier certaines représentations collectives des Tonkinois concernant le destin et le hasard.

Si nous appelons hasard l'ensemble des événements qui ne sont pas liés à des causes apparentes, et destin l'ensemble des événements prédestinés, nous pouvons, sans cesser d'exprimer des idées familières aux Occidentaux, attribuer le bonheur des hommes soit au destin, soit au hasard. Cette dernière opinion n'est pas conforme à la manière de penser des Annamites. Pour eux, dans tous les cas, l'homme doit son bonheur au destin, et nous ne pouvons être heureux par le seul effet du hasard. Le mot *phúc* 福, en chinois et en annamite, signifie heureux destin. Celui qui possède beaucoup de *phúc* est nécessairement heureux, et celui qui n'a pas de *phúc* est fatalement malheureux. Le hasard ne peut procurer que des apparences de bonheur, toujours trompeuses et démenties par la suite. Le *phúc* est un attribut de la personnalité ; le hasard n'est qu'un concours de circonstances qui ne peut rien sur la destinée.

Appliquant ces notions générales au sujet qui nous occupe, nous devons en déduire que l'or étant le plus précieux des métaux, celui dont le bonheur des hommes dépend dans la plus large mesure, il est nécessaire d'avoir beaucoup de *phúc* pour trouver une grande quantité d'or. De même celui qui n'a point de *phúc* ne peut pas trouver d'or. C'est ce que montre clairement le récit suivant.

Il arrive parfois, disent les Annamites, qu'un trésor oublié par un ancien propriétaire reste caché pendant longtemps dans un terrain d'habitation. Si le propriétaire actuel de la maison a du *phúc* en quantité suffisante, il se peut que la présence de l'or lui soit révélée en songe par un esprit. Il creuse alors le sol et découvre bientôt une jarre grossière contenant le métal précieux. Mais si le propriétaire actuel n'a pas de *phúc*, il ne peut se rendre maître du trésor. Quand bien même, en remuant la terre, il viendrait à mettre au jour par hasard le vase qui contient toutes ces richesses, cela ne lui servirait de rien, car aussitôt que sa pioche atteindrait la cachette, l'or se métamorphoserait, et à la place du trésor, il ne resterait plus dans la terre qu'une vieille jarre remplie d'eau.

Par conséquent, nul ne peut trouver une masse d'or s'il n'y est conduit par sa destinée. Il convient pourtant d'ajouter que cette règle n'est point absolue. Elle est sujette à quelques exceptions, qui sont d'ailleurs plus apparentes que réelles.

Il arrive parfois en effet, qu'un trésor étant découvert par un homme qui n'a point de *phúc*, l'or ne se transforme pas immédiatement en eau ou en quelque autre substance. Mais la découverte du métal précieux entraîne à sa suite une foule de maux qui rétablissent l'équilibre voulu par le destin, en ruinant, détruisant un bonheur qui semblait obtenu par hasard. En définitive, le résultat est toujours le même. La situation de l'inventeur ne s'est point améliorée, malgré l'événement fortuit qui avait paru le favoriser, parce qu'il n'avait point la quantité de *phúc* nécessaire.

Ainsi s'explique le proverbe cité plus haut, *được vàng thì khố*, « qui trouve de l'or devient malheureux », c'est-à-dire celui qui trouve de l'or par hasard, sans être guidé par le destin, doit expier cette bonne fortune. L'or est en quelque sorte du bonheur concret, matériel, tangible. Comment pourrait-on l'acquérir sans une vocation particulière ? Il serait absurde, aux yeux des Annamites, qu'un individu dépourvu de *phúc* pût bénéficier d'une trouvaille qui le rendrait heureux en le faisant riche. Pour éviter que la loi du destin ne soit violée par le hasard, il est donc nécessaire en l'espèce que la découverte d'un trésor soit accompagnée de maux, qui neutralisent pour ainsi dire l'action bienfaisante de la richesse.

Cette nécessité de donner, malgré tout, satisfaction au destin, est nettement sentie par les Annamites. Un indigène, interrogé sur les effets de la puissance de l'or déclarait un jour : « Celui qui trouve de l'or par hasard tombe malade généralement, de sorte que les sommes déboursées pour payer le médecin et acheter des médicaments finissent par égaler la valeur du métal trouvé. » Le proverbe que nous étudions est d'ailleurs souvent énoncé sous la forme *được vàng thì ốm* (1), « celui qui trouve de l'or tombe malade ».

Quant à la première partie de l'adage, *được bạc thì sang*, elle s'explique par cette raison que l'argent, métal beaucoup moins précieux que l'or, n'est pas une substance riche en « mana ». Les forces magiques qui rendent l'or dangereux ne se rencontrent point avec la même puissance dans les autres métaux, de sorte que l'argent est inoffensif. « Qui trouve de l'argent s'enrichit, qui trouve de l'or devient malheureux » ; cette formule très elliptique, exprime au moyen d'une antithèse, le contraste qui existe entre la nature de l'argent et celle de l'or.

La première substance, à peu près neutre au point de vue magico-religieux, n'est point dangereuse, et par conséquent toujours bienfaisante. L'or au contraire, siège de forces magiques puissantes, peut causer le malheur de celui qui l'acquiert, quand cette acquisition n'est point autorisée par le destin.

(1) On peut noter encore d'autres variantes. Les indigènes disent quelquefois *được vàng thì hại*, « trouver de l'or est nuisible », ou bien *được vàng thì độc*, « trouver de l'or est pernicieux ».

La théorie du *phúc* va nous permettre d'expliquer certains contes relatifs aux propriétés de l'or qui, en l'absence de commentaire, resteraient inintelligibles. Tel est le récit suivant raconté par un Annamite, originaire de la province de Hải-dương.

Jadis vivait dans cette province, au village de Vò-song, canton de Đông-hải, un paysan pauvre qui gagnait sa vie en travaillant à la journée. Sous sa maison se trouvait, sans qu'il le sût, une masse d'or enterrée depuis longtemps. Un soir que le journalier rentrait chez lui, il rencontra sur son chemin une troupe de petits cochons. Il s'empara d'un de ces animaux, l'emporta chez lui et le garda sous un panier renversé. En réalité, le petit porc n'était autre chose qu'un lingot d'or métamorphosé. Le lendemain matin, l'animal s'était transformé en un morceau de fer. Le prodige fut conté au lí-trưởng 里長 de l'endroit, qui soupçonnant la valeur de cette barre de fer, l'acheta et put en retirer beaucoup d'argent. S'étant ainsi enrichi, le lí-trưởng donna une partie de ses biens aux pauvres gens qui lui avaient cédé la barre de fer. Mais ce cadeau leur porta malheur, et le journalier ne tarda pas à mourir en crachant le sang. Quant au lí-trưởng, il vécut heureux et eut quatorze enfants : onze fils et trois filles.

Ce récit peut s'interpréter dans tous ses détails. Tout d'abord, il est évident que le lí-trưởng était un homme abondamment pourvu de *phúc*, puisqu'il eut dans la suite quatorze enfants. Or, on sait qu'au pays d'Annam, une nombreuse progéniture est le signe d'un heureux destin. En parlant d'un homme qui a plusieurs fils, les Annamites disent fréquemment : « Il a beaucoup de *phúc* ». Au contraire, le journalier n'avait pas de *phúc*, puisqu'il menait une existence misérable et mourut lamentablement. Il n'est donc pas étonnant que ce qui devint aux mains du lí-trưởng une masse de métal précieux, ne fût dans la maison du journalier qu'un morceau de fer sans valeur. Ainsi dans un exemple cité plus haut, l'or se changeait en eau lorsque celui qui le trouvait n'avait point de *phúc*. Plus tard, le lí-trưởng, enrichi grâce à cette heureuse trouvaille, donne généreusement une partie de sa fortune au journalier. Il semble que par cette voie détournée, la découverte de l'or va profiter indirectement à celui qui en est l'auteur. Mais la règle *được vàng thì khó* s'applique alors rigoureusement. A peine une partie des biens trouvés par le journalier sont-ils revenus dans la maison de cet homme dépourvu de *phúc*, que le malheur s'abat sur sa famille et que lui-même ne tarde pas à mourir.

Le même raisonnement permet d'expliquer un autre proverbe annamite assez répandu au Tonkin : *kẻ khó được vàng kẻ giàu cất lầy*, c'est-à-dire : « Quand un misérable trouve de l'or, un homme riche s'en empare ». Un misérable est généralement un homme dépourvu de *phúc* ; le riche au contraire a du *phúc*. C'est pourquoi l'or ne peut rester dans les mains du premier et passe nécessairement dans le patrimoine du second.

Les principes généraux concernant le destin et la manière d'acquérir la richesse, dont nous venons de trouver des applications au Tonkin, sont

également admis en Chine, ainsi que le prouvent les récits suivants qui nous ont été rapportés par des Chinois originaires de la province de Kouang-tong.

Lorsqu'un Chinois veut mettre sa fortune en sûreté, il enterre en un lieu choisi autant d'argent qu'il en peut rassembler. Il arrive parfois que le trésor est oublié et reste caché dans la terre pendant un temps très long, de sorte que les barres d'argent deviennent peu à peu des lingots. Un certain jour, mus par la force spirituelle qui s'est accumulée en eux, ces lingots se glissent hors de leur cachette, prennent leur essor, et traversent l'espace comme des oiseaux. Ils se dirigent alors généralement vers la demeure d'un homme riche dont ils vont grossir la fortune.

Les faits énoncés dans ce récit sont une conséquence des principes exposés précédemment. Sans doute, l'argent est beaucoup moins précieux que l'or, et ses pouvoirs magiques sont loin d'être aussi efficaces que ceux du métal jaune. Mais, puisque les objets enfouis dans la terre deviennent de plus en plus riches en « mana », on conçoit qu'un lingot d'argent oublié dans le sol pendant des siècles puisse acquérir des propriétés analogues à celles de l'or. Il n'y a donc point lieu de s'étonner que ce lingot se meuve dans les airs, puisque l'or a le pouvoir de se frayer un chemin même au sein de la terre. Enfin, les barres d'argent qui traversent l'espace se rendent chez les gens riches parce qu'elles y sont attirées par le *phúc*, et que les hommes favorisés par le destin ont seuls le pouvoir de les acquérir.

Les habitants de la province de Canton racontent encore qu'un homme pauvre, assis dans les champs, entendit un jour un bruit métallique au-dessus de sa tête. Il leva les yeux et aperçut plusieurs barres d'argent qui se déplaçaient dans les airs. C'étaient des lingots qui étaient restés longtemps cachés dans la terre, comme ceux dont il vient d'être question. L'homme se prosterna, suppliant les lingots précieux de vouloir bien descendre jusqu'à lui. En entendant cette requête, les barres d'argent se dirent à elles-mêmes : « Cet homme n'est point de ceux que le sort favorise (1). Mais puisqu'il nous implore, laissons tomber quand même un morceau de métal à ses pieds. L'argent va tomber sur son gros orteil et l'écraser ; et pour soigner sa blessure, l'homme sera contraint d'acheter des médicaments. Lorsque tout l'argent sera dépensé, son pied guérira. » Les choses se passèrent comme les barres d'argent l'avaient prédit. Un morceau de métal tomba sur le pied du pauvre homme dont le gros orteil commença dès lors à suppurer. Le blessé dut échanger son lingot contre des médicaments qui ne le soulagèrent point, et c'est seulement quand tout l'argent fut dépensé que la plaie guérit d'elle-même.

(1) En cantonnais vulgaire : *ko ko jàn mǎu tchǐ sǎu*, 個個人無彩數. L'expression *tchǐ sǎu* signifie « destin coloré, heureux sort ». De même en annamite, *sò dỏ*, litt. « sort rouge », veut dire heureux destin, par opposition à *sò đen*, « sort noir », mauvais destin.

Ainsi cet homme ne put pas conserver l'argent tombé en sa possession, parce qu'il n'était pas favorisé par le sort, autrement dit, il était dépourvu de *phúc*. Au contraire, dans le conte suivant, le héros s'enrichit prodigieusement parce qu'il a reçu en naissant une masse énorme de *phúc*.

Cao-toi-khong 九代窮 est, comme son nom l'indique, un homme dont la famille a été « pauvre pendant neuf générations ». Lui-même vit d'abord dans la misère, et il est obligé d'entrer au service d'un homme puissant ; mais de grandes richesses lui sont réservées par le destin. Après de longues aventures dont nous avons cité plus haut un épisode, il arrive enfin dans une ville où se trouve un palais abandonné. Sous ce palais est cachée une grosse masse d'or, et un fantôme a été chargé par l'Empereur de Jade 玉皇 de veiller jour et nuit sur ce trésor. Plusieurs fois, des malheureux poussés par le besoin ont pénétré dans cette vaste demeure et ont tenté de s'emparer des richesses qu'elle contenait. Mais tous ont été mis à mort par le fantôme. Sans se laisser effrayer par ces avertissements, un homme audacieux forme encore le dessein de ravir le trésor. Il franchit le seuil du palais hanté, et rencontre le fantôme qui lui dit d'une voix effrayante : « Ces biens sont destinés à Cao-toi-khong. C'est en vain que tu essaierais de t'en emparer. Je devrais même punir ton audace ; mais je consens à épargner ta vie, à condition que tu t'efforces de trouver celui auquel le destin a réservé ces trésors. » L'homme s'enfuit épouvanté. A quelque temps de là, il rencontre Cao-toi-khong dans un restaurant, et lui redit les paroles du fantôme. Notre héros entend avec surprise la promesse qui lui est faite ; il se rend au palais abandonné, et réussit facilement à s'emparer du trésor.

Ce conte est intéressant à plusieurs égards. Le nom même du héros est digne de remarque. Un homme dont la famille a été pauvre pendant neuf générations successives doit presque nécessairement avoir un heureux destin, car suivant les idées chinoises et annamites, il est rare que le petit-fils ait le même sort que son aïeul. Si les parents sont pauvres, il paraît presque inévitable qu'après deux ou trois générations leurs descendants deviennent riches. Cette idée souvent exprimée dans la conversation, est exactement rendue par le proverbe annamite, *khòng ai giầu ba họ, khòng ai khó ba đòì*, c'est-à-dire : « On n'est jamais riche pendant trois générations ; on n'est jamais pauvre pendant trois générations. » Cao-toi-khong naissant dans la pauvreté après huit générations de parents misérables, avait donc une singulière aptitude à devenir riche, autrement dit, il avait beaucoup de *phúc*. En fait, pendant ses aventures, il fut toujours servi par les événements et favorisé par la chance d'une manière extraordinaire.

D'autre part, l'or réservé à Cao-toi-khong ne pouvait évidemment pas tomber entre les mains des pauvres hères qui cherchaient à s'en emparer et qui n'étaient point doués d'une quantité de *phúc* suffisante. Leur mort n'a rien de surprenant après ce qui a été dit plus haut des dangers dont sont menacés ceux qui s'emparent d'un trésor. Au contraire, Cao-toi-khong dont le bonheur était voulu par le destin, put se rendre maître impunément de toutes les richesses que contenait le palais abandonné.

Enfin, les hommes qui tentaient de ravir le trésor destiné à Cao-toi-khong n'étaient point mis à mort par le jeu de forces occultes et impersonnelles. Ils étaient tués par un fantôme, serviteur de l'Empereur de Jade. Ce détail suffit à prouver que le conte, sous sa forme actuelle, ne remonte pas à une époque très éloignée.

Ce dernier point mérite de retenir l'attention, car il permet, au moyen d'une comparaison avec des contes plus anciens, de tracer sommairement l'évolution probable des idées populaires relatives à l'or. La présence dans le palais hanté d'un être spirituel chargé de garder le trésor, d'appliquer les sanctions rigoureuses voulues par le destin, montre en effet l'oubli des notions primitives et la substitution de croyances religieuses aux concepts anciens plus directement empruntés à la magie. Primitivement, les calamités qui suivaient la découverte d'un trésor s'expliquaient par le jeu normal de forces impersonnelles. On admettait à l'origine qu'un homme dépourvu de *phúc* ne pouvait pas acquérir d'or. S'il en trouvait par hasard, il voyait le métal précieux lui échapper brusquement ; ou, en tous cas, il ne pouvait conserver longtemps dans son patrioïne un bien dont la jouissance lui était en quelque sorte interdite.

Mais peu à peu ces notions cessèrent d'être comprises et on continua de croire aux effets terribles de l'or après en avoir oublié les causes. On fut ainsi conduit à supposer l'existence d'un esprit, génie ou fantôme, chargé de garder l'or et de punir ceux qui s'en empareraient indûment. C'est ce que montre l'aventure du Chinois Cao-toi-khong, ou encore le récit suivant raconté par les Annamites du Tonkin.

Jadis, lorsqu'un Chinois voulait rentrer en Chine après avoir fait fortune en Annam, il cachait ses richesses au sein de la terre et instituait un génie pour les garder. Il achetait à cet effet une jeune fille vierge et la nourrissait dans sa maison jusqu'à ce qu'elle fût forte et en bon point. Puis il faisait creuser une large fosse au fond de laquelle on déposait la jeune vierge avec tout l'or qu'elle devait garder. Elle était liée sur un trône, et on avait soin de placer dans sa bouche un morceau de jinseng qui devait la nourrir pendant cent jours. La fosse était alors refermée. Au bout de cent jours, la vierge ensevelie devenait un génie puissant, et la cachette était désormais inviolable, car pour pouvoir retirer l'or, il était nécessaire d'invoquer le génie souterrain en prononçant une formule que connaissait seul le propriétaire de l'or. A l'heure actuelle, il existe encore en divers lieux des trésors enterrés de cette façon, qui n'ont point été exhumés et qui ne peuvent l'être, parce que le Génie veille toujours et que nul ne sait délier le charme en prononçant la vraie formule. Si quelqu'un creuse la terre dans le voisinage de la fosse et met à découvert un peu de métal jaune, l'or se transforme immédiatement en eau, ou bien l'audacieux qui en emporte un lingot dans sa maison est frappé de si grands malheurs qu'il s'empresse de reporter l'objet interdit à l'endroit d'où il l'a tiré.

Dans ce récit annamite, comme dans le conte chinois de Cao-toi-khong, le trésor est gardé par un esprit spécialement chargé d'appliquer les sanctions

voulues par le destin. Dans le même ordre d'idées, on peut citer pour mémoire certains contes répétés par les Annamites des districts miniers du Haut-Tonkin, d'après lesquels les mines d'or seraient gardées par des fantômes qui tuent parfois les prospecteurs (1).

En somme, l'étude comparée des traditions populaires, dont les unes sont de date relativement récente et les autres sont des survivances provenant des âges plus reculés, permet de distinguer deux époques nettement tranchées dans l'évolution des croyances relatives à l'or :

1^o une période ancienne pendant laquelle les effets terribles ou surprenants attribués à la découverte de l'or étaient expliqués par le jeu de forces magiques impersonnelles :

2^o une période plus récente pendant laquelle il est admis que les malheurs qui accompagnent la prise de possession de l'or sont causés par un esprit spécialement chargé de garder le métal précieux.

Le *phúc* est, ainsi que nous l'avons défini plus haut, un pouvoir transcendant, une force magique qui permet d'acquérir la richesse et d'avoir de nombreux enfants. Mais cette force n'est pas inépuisable ni constante. Elle augmente ou diminue suivant les circonstances de la vie. Ainsi, un homme qui vient de trouver un trésor possède actuellement moins de *phúc* qu'il n'en avait avant de faire cette découverte. Autrement dit, la chance s'épuise à mesure que le bonheur se réalise, de même qu'une créance s'éteint après le paiement de la dette correspondante. Réciproquement, celui qui perd une certaine quantité d'or, dispose après cet accident d'une nouvelle provision de *phúc*, comme un prêteur, après avoir déboursé son argent, conserve dans son patrimoine une créance dont le montant est égal à la somme prêtée.

Lorsqu'un vol important a été commis dans une maison, on remarque, disent les Tonkinois, que pendant l'année suivante, les gens volés se portent bien et que toutes sortes d'événements heureux viennent les combler de joie. Théoriquement, le vol entraîne donc pour ceux qui en sont victimes, les heureuses conséquences que Polycrate cherchait à réaliser pour son compte lorsqu'il jeta délibérément son anneau précieux dans la mer. Le vol écarte les autres malheurs parce qu'il dégage, il reconstitue une certaine quantité de *phúc*.

De même, lorsqu'un Annamite consulte le sort, il n'est pas rare que le devin lui dise : « Cette année, une personne de votre maison aurait dû mourir ; mais vous serez volé, et, grâce à cet accident, la personne qui devait mourir conservera la vie. » Les biens perdus sont donc parfois la rançon d'une vie

(1) Des croyances analogues sont à noter dans la Péninsule malaise. Cf. DENYS, *Descriptive Dictionary*, cité par СКАТ, *Malay Magic*, p. 271. « Gold is believed to be under the care and in the gift of a dewa or god, and its search is therefore unhallowed, for the miners must conciliate the dewa by prayers and offerings ».

humaine. C'est ce qu'exprime clairement le proverbe annamite *của di thay ngưòì*, « les biens s'en vont à la place des gens ».

Les mêmes conceptions se retrouvent en Chine, ainsi que l'atteste le proverbe suivant, qui est d'usage courant dans les provinces méridionales. 才散人安樂, « Quand ses biens sont perdus, l'homme est tranquille et heureux ».

En définitive, les choses se passent comme si chaque individu recevait en naissant une certaine quantité de *phúc* capable de lui procurer pendant sa vie une somme correspondante de bonheur. Le *phúc* est du bonheur virtuel qui tend à se réaliser, tandis que l'or est en quelque sorte du bonheur réel, cristallisé. Les deux facteurs, *phúc* et richesse, doivent donc varier en sens inverse l'un de l'autre. Pour une certaine quantité d'or acquise, une égale quantité de *phúc* se trouve neutralisée, et pour une quantité d'or perdue, une égale quantité de *phúc* se trouve reconstituée.

NOUVELLES RECHERCHES

SUR LES

GÉNIES THÉRIOMORPHES AU TONKIN.

Par AUGUSTE L. M. BONIFACY,

Correspondant de l'École française d'Extrême-Orient.

Nous avons publié dans le *Bulletin* (T. X [1910], 393 sqq.) une étude sur les génies thériomorphes du xã de Huông-thượng 况上 : nous la complétons aujourd'hui au moyen de nombreux documents rassemblés pendant que nous administrions le 3^e Territoire militaire (Hà-giang) de novembre 1911 à avril 1914.

La légende du *Giao-long* de Khúc-phụ nous a été transmise gracieusement par les autorités provinciales de Tuyên-quang ; les autres ont été recueillies directement par nous au cours de nos tournées.

I

LÉGENDE DU GIAO-LONG 蛟龍 DE KHÚC-PHỤ.

(Traduction)

Dans le xã de Khúc-phụ 曲阜社, canton de Thổ-bình 土平, chàu de Chiêm-hóa 霽化, phủ de Trương-yên 襄安, province de Tuyên-quang 宣光 vivait une vieille veuve, sans enfant, de la famille Ma 麻. Elle habitait le hameau de Mò-cuông, et allait chaque jour au torrent appelé aussi Cuông, pour y pêcher les crevettes et les poissons dont elle se nourrissait. Il advint qu'un jour la bonne vieille trouva un œuf blanc, ayant la forme d'un œuf de poule ; elle eut peur, le saisit et le jeta au loin. Une deuxième fois, puis une troisième fois, en différents lieux, elle trouva cet œuf, si bien qu'elle le rapporta à sa maison et le donna à couver à une poule.

Environ un mois après, l'œuf s'ouvrit et il en sortit un animal semblable à une anguille, que la bonne vieille mit dans une jarre (*chĩnh*) d'eau ; comme il grandissait, elle le transvasa dans une jarre plus grande (*vại*) afin de l'élever ; et lorsque,

ayant encore grossi, il se trouva à l'étroit dans ce nouveau récipient, elle l'emporta et le lâcha dans le torrent de Mò-cuông, et sut que c'était un *Giao-long* 蛟龍. Cet animal était de couleur blanche, et appartenait à la tribu aquatique 水族, mais à certains moments il se changeait en homme sachant parler. Il nommait cette vieille femme sa mère nourrice et savait de plus prendre du poisson pour elle. De cette façon, chaque fois que la vieille avait à faire des oblations pour les commémorations, ou lorsqu'il y avait une fête quelconque, elle venait au bord du torrent, l'appelait par son nom : « Cuông, Cuông ! » et le voyant monter sur l'eau, elle lui disait alors : « Demain, dans la maison de ta mère, il y a des oblations à faire, des commémorations à sanctifier ; il faut prendre un peu de poisson pour ta mère. » Il se conformait à ses ordres et prenait du poisson, qu'il apportait sur les bords du torrent ; la mère s'y rendait et le rapportait. Quel que fût le nombre d'hommes qui en mangeaient, il y en avait toujours assez. Et il en allait toujours ainsi.

Malheureusement, il advint plus tard qu'un autre *Giao-long*, de couleur noire, habitant au lieu appelé Sa-hương 沙香, qui se trouve dans le grand torrent du xã de Miên-dương 沔陽社 (il y a environ 3 km. entre le torrent de Mò-cuông et celui de Sa-hương) remonta le torrent Cuông pour se battre avec le *Giao-long* blanc et s'emparer de l'endroit qu'il habitait. Ils se battaient ainsi depuis trois jours, sans qu'on pût savoir qui l'emporterait, lorsque le *Giao-long* blanc courut à la maison, et dit à la bonne vieille de venir à la rivière et de prendre part au combat pour le secourir ; il lui expliqua ce qu'elle devait faire, disant : « Au moment où vous verrez les replis noirs (du corps de mon adversaire) apparaître à la surface de l'eau, frappez aussitôt du tranchant. » La vieille comprit les paroles de son enfant, et saisit aussitôt un long couteau aiguisé et très affilé. Le jour suivant, alors qu'il n'était pas encore le soir, à l'heure *ngọ* 午 (de onze à une heure du jour), la bonne vieille tenant son couteau, vint délibérément au torrent, se mit debout sur une pierre au milieu du courant, et vit les deux *Giao-long* se battant, troublant l'eau autour d'eux. Tenant son couteau, elle regardait au-dessous d'elle, et dès qu'elle vit les replis noirs s'élever sur l'eau, elle frappa de taille avec son couteau ; par malheur, elle atteignit le ventre du *Giao-long* blanc qu'elle avait elle-même élevé. Aussitôt il apparut sur l'eau, gémissant vers la bonne vieille, disant : « Ô ma mère, vous m'avez frappé par erreur au ventre ; c'en est fait, c'était ma destinée ; je vous prie, ô ma mère, de ne pas me plaindre et de ne pas me regretter. » Ayant cessé de parler, il disparut entièrement. Mais trois jours après son cadavre flotta sur l'eau au même endroit ; on le vit, et le peuple de la contrée l'emporta et vint l'enterrer dans le champ, devant la maison de la bonne vieille. Le tombeau existe encore maintenant et il est très vénéré, car on a foi en la puissance du Génie ; on l'appelle le tombeau du poisson Cuông. Chaque année au deuxième mois, on choisit un jour faste et les habitants des quatre xã de la région font des offrandes au tombeau, et lui rendent le même culte qu'aux esprits des montagnes. Ils obtiennent ainsi de travailler en paix et d'avoir de bonnes récoltes.

Remarquons que dans cette version le serpent ou le poisson est appelé *Giao-long*; ce terme a été employé pour traduire le nom du serpent d'eau fantastique des Tày, *tu-nguóv*.

D'après les Tày, ce serpent, de couleur noire, aurait une crête rouge (comme le serpent de *Huông-thượng*), et des épines à la queue; suivant les autres, il aurait une tête de chat. Comme le *thuông-luông* des Annamites, le *con-nam* du lac de l'Épée (petit lac) de Hanoi, il dévorerait des humains, principalement des jeunes filles; tous s'accordent pour affirmer qu'il peut se métamorphoser en homme, qu'il est l'instrument des vengeances célestes, et qu'en outre il peut entraîner dans ses demeures aquatiques les filles des hommes pour contracter avec elles des unions fécondes.

La première dynastie annamite a son origine dans une union de ce genre.

Les Chinois connaissent fort bien le *Giao-long*, auquel les Annamites et les Tày apparentent leur serpent aquatique. Voici la description qu'en donne le dictionnaire de K'ang-hi :

« Le *Giao* (prononciation chinoise *kiao*) est le dragon aquatique; il a la forme d'un serpent, mais avec quatre pattes et un cou grêle; autour du cou, il a un collier blanc; ses œufs sont pareils à des jarres de la contenance de dix à vingt boisseaux; le mâle et la femelle s'accouplent par les sourcils, d'où le nom de *giao* 蛟; sa taille est telle qu'il peut avaler un homme. On dit que le poisson-tigre se transforme en *giao* lorsqu'il est devenu gros; on dit aussi que tous les poissons, lorsqu'ils ont atteint le poids de deux mille livres se transforment également en *giao*. »

Dans la version de *Huông-thượng* 祝上, il y a également deux serpents, un noir et un blanc; mais ils ont été élevés ensemble par la vieille femme. L'un des deux survit aux coups portés par la femme, mais c'est le serpent noir qui est blessé, et il l'est avec le fer de la pioche; il demeure mutilé, mais il ne meurt pas des suites de sa blessure. Certainement les deux légendes ont une origine commune.

Ceci est encore insinué par la linguistique: à *Khúc-phụ*, le hameau où le serpent a son tombeau s'appelle *Mò-cuông*, le *xã* où sont honorés les deux serpents s'appelle *Huông-thượng*, ou *Huông Supérieur*. Le remplacement d'une gutturale sourde par une aspirée est fréquent; ces deux noms semblent avoir la même origine.

Il est en effet probable que ce mot *huông* n'est que la transcription phonétique d'un nom de lieu tày; or le pays était tày autrefois, ainsi que le montre la quantité d'autres noms de lieu précédés du mot *na* (rizière en tày). Les habitants de *Huông-thượng*, Annamites, ont remplacé des Tày, ou, ce qui est plus probable, ils ne sont que des Tày annamitisés, ainsi que d'autres habitants de la moyenne région se disant actuellement Annamites, et dont les coutumes, l'accent suffiraient à déceler leur origine, si elle n'était pas connue par tradition.

On sait, d'autre part, que la plupart des noms officiels sino-annamites de la Haute Région ne sont que des adaptations de noms tày: de *Pác-mục*

(embouchure du Nam-mực) on a fait Bắc-mực 北睦 ; de Tong-pùn, Đổng-hòn 同奔 et Đổng-văn 同文, etc.

Le serpent Cuồng de Khúc-phụ n'a ni temple, ni statue, ni parchemins ; c'est qu'il appartenait au pays demeuré tày. Les xã, qui ont remplacé les anciens mường, n'ont pas la cohésion de la commune annamite ; leurs habitants vivent dispersés dans de petits hameaux, gouvernés par un chef appartenant à une famille influente et qui ne ressemble en rien au lý-trưởng 里長 annamite ; ils n'ont ni génie protecteur, ni assemblée de notables, ni đình 庭, comme dans le Delta, ni culte commun.

Dans le châu de Chiêm-hóa, beaucoup de familles appartiennent au clan 姓 Ma 麻. La famille la plus honorée du pays, qui a fourni, depuis notre arrivée, un án-sát 按察使 de Tuyèn-quang, et le tri-châu 知州 actuel, en fait partie. Elle est originaire du xã de Thổ-bình 土平 qui donne son nom au canton dont dépendent les xã de Khúc-phụ et de Miên-dương dont il a été question dans la légende.

Pour conclure, nous admettons que le culte des serpents comme génies de village, dans le xã de Huông-thượng, actuellement annamite, est la survivance d'un culte ancien, professé par des Tày. Nous savons parfaitement que la zoolâtrie existe chez les Annamites, mais elle ne fait généralement pas partie du culte officiel. Il serait intéressant de relever les villages dans lesquels on trouve des anomalies de ce genre.

II

LE *Tu-ngu* DE VÕ-LANG.

La principale agglomération du xã de Võ-lang 武琅, canton de Tièn-yèn 先安, qui appartient au huyện de Vĩnh-tuy 永綏, maintenant transporté à Bắc-quang 北光, se trouve sur les bords d'un torrent assez considérable, appelé en tày le Khuôi-piang (1). D'après les habitants du village, ses eaux profondes renferment un serpent monstrueux, en tày *tu-ngu*. Il y a cinq ans, au 5^e mois, alors que les eaux se gonflent, un étranger, habitant de Cồ-lũng 古隴 (2), fut trouvé mort auprès du torrent. Le monstre avait aspiré tout son sang par une blessure à peine apparente. Par contre, les habitants du xã n'ont rien à craindre du *tu-ngu* ; ils lui rendent un culte comme au génie du village, dans un petit

(1) Khuôi, khudy, houi, signifie source, ruisseau, en tày. Ce mot est certainement apparenté au suôi annamite, de même signification.

(2) 古隴, « les cirques anciens ». C'est un des thôn 村 du xã de Yèn-bình 安平, situé au Nord de Võ-lang. On a défiguré ce nom en Lang-co-loum, et on l'a donné à l'une des agglomérations du thôn où se trouvait un poste qui fut assiégé sans succès par les pirates en 1896.

temple placé à l'Est de l'agglomération principale. Ce temple, en bois et paille, ne renferme aucun écrit, aucune sentence.

D'après les habitants, ce *tu-ngu* ne serait autre que le *thường-luong* des Annamites, appelé *tu-nguóc* par les Tày.

III

LE *Tu-ngu* DE ĐÔNG-LANG.

À l'Ouest du canton de Yèn-long 安隆⁽¹⁾ se trouve le *xã* de Đông-lang 同琅 ; il y avait autrefois dans ce *xã*, au hameau de Bán-bira⁽²⁾, une jeune fille non mariée. Certain jour, alors qu'elle gardait ses bestiaux sur les bords du Nàm Cồ, elle fit la rencontre d'un beau jeune homme dont elle devint amoureuse. Ce jeune homme la conduisit dans le Sombre-Royaume⁽³⁾ et eut des relations avec elle ; elle devint enceinte et, désireuse de revoir ses parents, elle demanda et obtint la permission de venir les visiter. Avant son départ, le jeune homme lui dit : « Quel que soit l'être auquel tu donneras le jour, il faut l'élever pour moi de la façon suivante : tu lui donneras seulement de l'eau à boire et tu veilleras à ce qu'il n'en manque jamais. » Les dix mois étant écoulés, et cette jeune femme étant toujours chez ses parents, elle mit au monde un être dont la forme était celle d'une carpe. Conformément aux ordres de son père, elle lui donna seulement de l'eau à boire ; mais l'être merveilleux grandissait rapidement, et à mesure qu'il grandissait, la quantité d'eau à lui fournir croissait tellement que tous les serviteurs de la maison ne pouvaient suffire à la tâche. Sa mère le porta alors au Nàm Cồ, et le lâcha dans les eaux de la rivière, lui disant : « Je ne puis te nourrir davantage ; te voilà dans ton élément ; suis les usages de la race à laquelle tu appartiens. » Et l'être miraculeux habita les gouffres du Nàm Cồ.

Or un jour qu'il se reposait sur la rive sablonneuse, le gendre⁽⁴⁾ du seigneur Bàu, qui était à la chasse, le vit, et ignorant ce qu'il était, le tua d'un coup de

(1) Autrefois, ce canton s'appelait Lãm-dương 林唐, « chemin ou digue des bois » ; il appartient à la même division administrative que Tièn-yèn.

(2) Bán, village en tày. Bira ou Mira est un nom propre dans cette même langue.

(3) 陰府, sino-annamite *âm-phủ*, sombre demeure, sombre palais, sombre région.

(4) Phù-mã 駙馬, maréchal du palais, gendre du roi. Le seigneur Bàu (chúa Bàu) dont il est question ici, n'est autre que Vũ-công-Mật 武公密 ; resté fidèle aux Lê pendant l'usurpation des Mạc, il fut fait gouverneur des pays qui formaient les provinces de Tuyèn-quang et de Hưng-hóa, c'est-à-dire de tout le N.-O. du Tonkin, avec le titre de 安西營威, Majesté des Camps de l'Ouest pacifié. Il était aussi prince de Gia-quốc 嘉國公. Son apanage resta dans sa famille jusqu'à la mort de son descendant Vũ-công-Nguyễn 武公愿, c'est-à-dire jusqu'en 1610. Les habitants des anciennes provinces de Hưng-hóa et de Tuyèn-quang ont un vrai culte pour les Vũ, auxquels on attribue tous les monuments, toutes les actions célèbres ou miraculeuses. De nombreux temples leur sont consacrés.

fusil. C'est à cause de cette erreur que le seigneur Bàu perdit son royaume ; et depuis cette époque, son peuple dut obéir aux tri-phủ, tri-huyện, chánh-tổng et lí-trưởng, et n'eut plus de grand mandarin comme autrefois.

La mère de cet être merveilleux appartenait au clan Hoàng 黃. Toutes les familles de ce clan lui rendent le même culte qu'aux ancêtres, au commencement de l'année, à l'époque des semis et de la moisson.

On lui rend le culte parce qu'elle est une fille du pays, de Bán-bi-ra, mais on ne rend pas le culte à son fils merveilleux, parce qu'il appartient au Sombre-Royaume (1).

Dans le xã, le trentième jour du douzième mois, tous les habitants rendent en outre le même culte au seigneur Bàu, à sa fille et à son gendre, leur font les mêmes offrandes qu'aux ancêtres. Depuis l'invasion des Mèo (1863), on a perdu diplômes et papiers et on ne se sert que des appellations Chúa Bàu, phủ-mã Bàu, Bà cô.

Cette version m'a été donnée par un vieux Tày qui, chassé par les Mèo, se réfugia dans le Delta et y resta plus de vingt ans ; de là sans doute, une certaine recherche dans les termes, entre autres l'emploi de celui de Âm-phủ.

L'être mystérieux dont il est question est le *Tu-ngư-ớc*, le *Tu-ngư-nàm*, serpent d'eau. Le chef de canton, qui est du xã de Đông-lang et qui assistait à l'entretien, prétendait que ces mots étaient trop grossiers pour les Tày-blancs de Đông-lang et bons pour les Tày-noirs. Il fallait dire *thuồng-luồng*, comme es Annamites, ajoutait-il.

IV

LE *Tu-ngư* DE TRINH-TƯỜNG.

Au Nord-Est du canton de Yên-long se trouve le canton de Trinh-tường 禎祥. Dans ce canton, la commune qui porte le même nom et celle de Ngô-khê 吳溪 sont arrosées en grande partie par le Nàm Mám (2), et le bassin de cette rivière était autrefois appelé le mưong (3) Mám.

A une époque fort reculée vivait dans ce mưong une femme du clan Nguyễn (4). Cette femme trouva un œuf, qu'elle mit à couvrir sous une poule.

(1) Nous verrons plus loin, et nous avons déjà vu, qu'ailleurs on rend au contraire le culte au *Tu-ngư-ớc* mort.

(2) Appelé Man sur les cartes qui, surtout dans la Haute Région, ne donnent que bien rarement les noms usités dans le pays.

(3) *Mưong*, nom d'une division territoriale chez les Tày. Certains pays ont gardé ce nom de *mưong*, d'autres au contraire sont toujours appelés xã, ou tổng. Suivant certains habitants, les pays riches et peuplés seraient seuls appelés *mưong*.

(4) Remarquons que le clan Nguyễn 阮 à Trinh-tường, le clan Hoàng 黃 à Đông-lang, comme le clan Ma 麻 à Khúc-phủ, sont les clans les plus nombreux de chacun de ces pays.

De cet œuf naquit un serpent, que l'on tint d'abord dans une cuvette, mais dont la croissance fut tellement rapide, qu'on fut obligé de le lâcher dans un étang.

Depuis sa naissance, ce serpent, dont la grosseur devint prodigieuse, ne se nourrissait que de sang ; on lui donnait d'abord du sang de poulet, mais on dut plus tard sacrifier pour lui des cochons et des buffles.

Or l'étang dans lequel se trouvait le *Tu-ngwóc* appartenait au quàng (1), qui était également du clan Nguyễn. Cet étang était au Nord du Nàm Mám, immédiatement après le pont ; il est devenu actuellement une belle rizière, coupée en deux par la route de Hà-giang qui passe sur le pont. La rizière s'appelle Na (rizière) Quàng, car elle appartient toujours au quàng Nguyễn.

Le serpent, lorsqu'il vivait, était devenu très familier avec le quàng de cette époque et il le suivait partout. Or le quàng alla un jour porter l'impôt au roi, à Hanoi, car la province (de Tuyèn-quang) n'existait pas encore. Le *Tu-ngwóc* le suivit en jouant dans la rivière. Mais en passant au tăt Cái (2), qui se trouve dans le xã de Vĩ-khè 渭溪, les *Tu-ngwóc*, très nombreux en cet endroit, l'attaquèrent. Le seigneur Nguyễn voulut le secourir, et il frappa de son sabre le dos d'un des monstres qui apparaissaient à la surface. Il se trompa malheureusement, et le coup porta sur son *Tu-ngwóc* familier qui disparut sous les eaux.

Actuellement on trouve, au Sud-Est de la rizière qui a remplacé l'étang, une chapelle à trois travées où on prie le seigneur Nguyễn et la dame Nguyễn qui trouva l'œuf. Ces prières sont dites au Têt et aux diverses fêtes rituelles.

De plus, le Quàng dâm lòng, « le seigneur autrefois grand », qui descend de l'ancien maître du serpent, fait une offrande de sang à l'esprit du *Tu-ngwóc* à l'époque du repiquage et de la moisson, c'est-à-dire aux fêtes agraires. Cette famille est la plus ancienne du pays, celle qui ouvrit la terre.

(1) Dans le pays tày de l'ancienne province de Tuyèn-quang, on appelle quàng l'ancien seigneur héréditaire du pays. Certaines familles de quàng ont gardé le pouvoir, les Ma 麻 du Bàng-hành 憑衡, par exemple ; d'autres au contraire ne conservent plus qu'une fonction quasi sacerdotale. Ils font les premiers le sacrifice d'ouverture de la terre. Dans certains xã, le lí-trưởng nous présentait le quàng comme l'une des notabilités du pays. La famille de quàng fut, d'après les Tày, la première installée dans la région, celle qui ouvrit la terre, et c'est pour cela que le chef de cette famille doit faire les sacrifices agraires et ouvrir la terre le premier. On croit que le mot tày, quàng, est une corruption du sino-annamite quan 官 ; quoi qu'il en soit, on le traduit en sino-annamite par thò-ti 土司.

(2) Tăt signifie, en tày, cascade, rapide. C'est évidemment le même mot que tăt ou thác annamite. Le rapide appelé tăt ou thác Cái est l'un des plus dangereux de la Rivière Claire ; les Européens l'appellent le rapide du Grand-Bouddha, parce qu'il y a, sur les bords de la rivière, une chapelle dédiée aux génies des eaux 水神.

A Trinh-trường, comme à Đông-lang, on dit que le *Tu-nguôc* a la forme du serpent; il est noir par dessus comme le *hồ-mang* (1), et blanc par dessous; sur sa tête, qui a la forme de celle du canard, se dresse une crête rouge semblable à celle d'un coq.

Dans le canton de Bàng-hành 憑衡 (2), nous nous sommes informé du *Tu-nguôc*; tout le monde l'y connaît, sans jamais l'avoir vu, et les légendes de Khúc-phụ, de Đông-lang, de Trinh-trường y sont contées; mais on n'a pas de culte à rendre aux *Tu-nguôc* parce que, dit-on, ces génies sont encore vivants, et que personne n'a tué par méprise ceux qui habitent en grand nombre les gouffres du Nàm Xao ou de la Rivière Claire.

V

L'ÉTANG DES GIAO-LONG.

Dans la partie de la province de Tuyèn-quang que la convention du 26 juin 1887 donna à la Chine se trouve l'étang dit des *Giao-long*.

Voici ce qu'en dit Đặng-xuân-Bảng 鄧春榜 dans la monographie de la province qu'il composa en 1862, alors que, jeune docteur, il venait d'être nommé tri-phủ 知府 de Yèn-bình 安平 :

« L'étang des *Giao-long* 蛟龍池 se trouve dans le huyèn de Vĩnh-tuy 永綏, xã de Tụ-hoà 聚和社. Des montagnes de terre l'entourent. Il se trouve au Sud du Đố-chú 覘咒 (3). Sa largeur est de plus de dix trượng (à peu près 45 mètres) et sa longueur de soixante trượng (environ 250 mètres). Il se

(1) Le *hồ-mang* (ophiophagus elaps) est le plus grand des serpents venimeux. Ce colubridé, à cou dilatable comme le cobra, avec lequel les profanes le confondent, peut atteindre quatre mètres. Il ne fuit pas à l'aspect de l'homme, se dresse sur la partie inférieure de son corps, et balance sa tête et son cou dilaté. Il est assez commun dans la Haute Région.

(2) Ce canton de huit communes, faisait partie du huyèn de Vĩ-xuyèn 渭川, autrefois Binh-nguyên 平原, nom sous lequel il figure sur une carte de l'époque des Yuan 元. Il est morcelé maintenant; les cantons de Nhân-mục 仁睦 et de Phũ-loan 扶鸞 appartiennent à la province actuelle de Tuyèn-quang; celui de Bàng-hành au huyèn de Bắc-quang; enfin les cantons de Phũ-linh 富靈 et de Yèn-dĩnh 安定 forment avec la commune de Phương-độ 芳度 et celle de Tụ-nhân 聚仁. — faibles débris des cantons de Phương-độ (trois communes) et de Tụ-long 聚隆 (six communes) dont la majeure partie fut laissée à la Chine en 1887 et 1897, — le nouveau huyèn de Vĩ-xuyèn.

(3) Le Đố-chú, en kouan-hoa Tou-tcheou, formait depuis 1727 la frontière entre l'Annam et la Chine. Les Chinois écrivent 賭咒河 et traduisent par « Rivière du Serment » d'après DEVERIA, *La frontière sino-annamite*, 42. Sur le chemin de Ma-Peu (Chine) à Tụ-long (Annam), des stèles rappelant cette délimitation étaient dressées sur les rives chinoise et annamite de la rivière.

déverse dans le Đố-chú ; on y trouve beaucoup de *Giao-long* ; c'est pourquoi il a reçu ce nom. »

Plus loin, dans la partie consacrée à la description des animaux curieux de la province, l'auteur traite en ces termes du *Giao-long* :

« Le *Giao-long* ressemble à l'anguille jaune, mais sa taille atteint une ou deux coudées ; sa tête est allongée, sa queue est ornée d'écailles redressées. Saisi par l'homme, sa queue se détache, il vomit du sang et meurt. Sur sa tête, il a un morceau de chair dentelé comme les coqs. C'est pourquoi on l'appelle *Giao-long*. »

La pudeur de l'auteur lui a fait donner une légère entorse à l'étymologie. Rien dans le caractère 蛟 *giao* ne rappelle une crête ; mais peut-être que notre auteur assimile cette crête aux sourcils 眉 dont parle K'ang-hi.

L'animal ne peut être identifié ; l'*hydrosaurus salvator*, varanidé fort commun au Tonkin, présente certains des caractères donnés soit dans la description de K'ang-hi, soit dans celle de Bảng, mais il n'a pas de crête sur la tête. Il s'agit donc d'un animal composite, comme en a souvent enfanté l'imagination des peuples primitifs et dont nous avons conservé le souvenir. Les *Giao-long*, *Tu-ngu*, *Tu-ngưóc* et *Thuồng-luồng* de nos légendes se rapprocheraient cependant plutôt des serpents que des lacertidés, car ni ces légendes, ni les statues de Huồng-thượng ne leur donnent de membres.

* * *

Il semble donc bien, en comparant ces diverses versions, qu'on a adoré primitivement un grand serpent destructeur, python ou ophiophage ; puis le culte, le dieu lui-même s'est relevé, s'est ennobli en même temps que ses adorateurs se civilisaient, suivant le processus qu'ont suivi toutes les religions. Quant aux détails de la légende, œuf trouvé, récipients devenant trop petits, enfin mort du dragon, ils indiquent que son fonds est commun. Il est probable qu'on la retrouve dans tous les pays de race tày, et dans d'autres pays où les Annamites se sont trouvés en contact avec des Tày, ou ne sont que des Tày annamitisés. Peut-être aussi la légende vient-elle de l'époque reculée où Tày, Annamites, Yao et autres préchinois du Sud ne formaient que des familles de la même race.

DES DÉTERMINATIFS EN ANNAMITE.

Par M. RAYMOND DELOUSTAL,

Correspondant de l'École française d'Extrême-Orient.

Dans les mêmes conditions où l'article défini « le », et quelquefois l'adjectif indéfini ou numéral « un », sont employés en français, on a en annamite les formes correspondantes suivantes :

<i>Cái nhà</i> (1)	la maison.	<i>Khẩu súng</i> (4)	le fusil.
<i>Cái bàn</i>	la table.	<i>Chiếc tàu</i> (5)	le bateau.
<i>Con bò</i> (2)	le bœuf.	<i>Quyển sách</i> (6)	le livre.
<i>Con chó</i>	le chien.	<i>Quả lãn</i> (7)	la boule.
<i>Người lính</i> (3)	le soldat.	<i>Cây đèn</i> (8)	la lampe.
<i>Người chồng</i>	le mari.	<i>Cây nến</i>	la bougie, etc.

Les cours et grammaires de langue annamite ne sont en général d'accord ni sur l'appellation ni sur la définition de ces mots *cái*, *con*, *người*, *khẩu*, *chiếc*, *quyển*, *quả*, *cây*, qui jouent ainsi ce rôle de particules déterminatives.

Dans sa *Grammaire de la langue annamite*, Trương-vĩnh-Ký dit (p. 19) : « L'article défini, dont la fonction est de déterminer le substantif, s'exprime en annamite par le mot *cái*.

(1) *Cái* signifie « objet », mais ce mot n'est plus employé avec son sens propre qui est absolument usé. Actuellement il n'a plus que la valeur d'un déterminatif et d'un élément de formation de certaines catégories de mots.

(2) *Con* signifie « animal ». Ce mot est beaucoup moins usé que *cái*. Il exprime encore l'idée qui s'attache à son sens, c'est-à-dire qu'on s'en sert pour parler d'un animal déterminé, mais il n'est pas employé à l'état isolé. On lui substitue dans ce cas les expressions *giống vật* ou *súc vật* ; *có hình giống vật* « avoir la forme d'un animal » ; *loài súc vật* « l'espèce animale ».

(3) *Người*, être humain.

(4) *Khẩu* (du chinois 口), bouche, déterminatif des armes à feu.

(5) *Chiếc* (du chinois 隻), un seul, déterminatif de certains objets et des objets isolés d'une paire.

(6) *Quyển* (du chinois 卷), rouleau de papier, volume, déterminatif particulier des livres.

(7) *Quả*, fruit. Ici ce mot n'est employé que comme déterminatif des objets ronds, mais il est employé d'autre part avec sa valeur propre.

(8) *Cây*, arbre. Ce mot est employé ici comme déterminatif des objets allongés, mais comme le mot *quả*, il est aussi employé avec sa valeur propre.

Ex.: <i>Cái con người ta</i>	l'homme.	<i>Cái bà già</i>	la vieille femme.
<i>Cái ông già</i>	le vieillard.	<i>Cái chiếc tàu</i>	le bateau.
<i>Cái đứa con trai</i>	le garçon.	<i>Cái con chó</i>	le chien, etc.

P. 22. « *Des appellatifs*. — L'appellatif est un mot ou préfixe qui sert à classer, à énumérer et à déterminer un nom substantif. Les êtres animés ont pour préfixe appellatif le préfixe *con*.

Ex.: <i>Con người ta</i>	l'homme (en général).	<i>Con vợ</i>	l'épouse.
<i>Con người đờn đờng</i>	l'homme (mâle).	<i>Con đờn anh</i>	les aînés.
<i>Con đờn bà</i>	la femme.		

Quadrupèdes.

<i>Con chó</i>	le chien, un chien.	<i>Con chuột</i>	le rat, « un rat », etc.
<i>Con mèo</i>	le chat, un chat.		

Volatiles.

<i>Con chim</i>	l'oiseau.	<i>Con vịt</i>	le canard, un canard.
<i>Con gà</i>	la poule.		

P. 24. « Cet appellatif (*con*) sert aussi de numéral pour les animaux qui n'ont pas leur numéral particulier.

P. 26. « Le mot *cái* est l'appellatif des objets inanimés. Il est applicable à tous les objets dépourvus même de la vie idéale.

Ex.: <i>Cái đầu</i>	la tête, une tête.	<i>Cái chén</i>	la tasse.
<i>Cái tay</i>	la main.	<i>Cái giấy</i>	le papier.
<i>Cái nhà</i>	la maison.		

P. 30. « *Des numéraux ou noms numériques*. — Les noms numéraux sont les mots qui servent à indiquer et à énumérer l'unité dans un certain ordre de choses. »

Et dans la liste des « numéraux » qui suit cette définition, on trouve tous les déterminatifs de nos exemples, y compris *cái* avec la nouvelle définition particulière suivante : « Numéral de toutes les choses inanimées n'ayant pas leur numéral particulier ; ex. : *cái bàn*, la table, *cái nhà*, la maison, une maison », et *con*, appelé « numéral des animaux ; ex. : *ba con chó*, trois chiens, *hai con mèo*, deux chats. »

Ainsi présentée, la question paraît singulièrement obscure et confuse. Dans son *Cours de langue annamite*, M. Chéon apporte quelque clarté sur ce point. P. 70, il s'exprime ainsi :

« N° 13. L'article général *cái* s'emploie avec un nom parfaitement déterminé, soit abstrait, soit concret ; et plus loin : « N° 16. Le numéral est un terme général propre à désigner une catégorie d'objets. » Il donne comme « numéraux », en différents endroits de son cours, les mots *cái*, *con*, *quyển*, *khâu*, etc., de nos exemples.

Dans sa *Grammaire annamite*, le Père Vallot appelle ces mots des pronominaux génériques. « Les pronominaux génériques, dit-il p. 54, sont des mots qui jouent le rôle soit d'articles, soit de pronoms par rapport à des catégories déterminées d'êtres ou d'objets. Ils sont articles lorsqu'ils accompagnent un substantif, pronoms lorsqu'ils le remplacent. »

Mais dans la partie de ces cours et grammaires d'annamite traitant des noms composés, et sans qu'il soit fait nulle part allusion aux rapports existant entre leur double fonction, on voit de nouveau paraître sous le nom de « génériques » ou « termes généraux », un certain nombre de ces mots diversement qualifiés de numéraux, appellatifs ou pronominaux, dont *cái, con, ngưò-i, quá, cày*.

Il y aurait donc en annamite deux sortes de numéraux, les uns remplissant cette fonction unique de numéraux, et d'autres remplissant deux fonctions bien distinctes de numéraux et de génériques. Qu'il y ait deux sortes de numéraux, c'est là un fait qui saute aux yeux d'une façon si évidente qu'il est inutile d'y insister, mais ce qui apparaît plus difficilement et dont personne à notre connaissance ne s'était avisé jusqu'ici, c'est, d'un côté, les raisons pour lesquelles précisément un certain nombre de numéraux seulement, et non pas tous, sont pourvus de deux fonctions, de l'autre, les rapports existant entre ces deux fonctions. L'examen de ce second point paraît démontrer que les fonctions de numéraux, que nous appellerons des « déterminatifs », ne sont pas liées à la constitution fondamentale de la langue, mais dérivent de l'évolution d'une fonction antérieure qui s'est conservée, sinon dans toute la force active de son rôle primitif, au moins avec ses propriétés les plus essentielles. Cette constatation fait immédiatement entrevoir ce que nous croyons être la solution de la question toute entière : c'est qu'on se trouve en présence de deux systèmes de détermination des mots fonctionnant conjointement : l'un, comprenant les mots tels que *cái, con, ngưò-i*, etc., de formation annamite, dont les éléments ont un double aspect en vertu de leur fonction originale ; et l'autre, comprenant les mots tels que *quyén, khâu, chièc*, etc., empruntés à la langue chinoise, présentant également tous les caractères de leur origine. Il peut paraître étrange au premier abord que cette particularité, assez anormale au fond, ait pu passer inaperçue jusqu'ici ; mais cela tient à ce que les éléments des deux systèmes paraissent fonctionner dans des conditions absolument identiques. On verra plus loin qu'il n'en est rien et qu'en réalité les conditions sont différentes.

Ainsi qu'on peut s'en rendre facilement compte par les exemples qui suivent, l'annamite est une langue ne faisant en principe pas usage de l'article.

Ex. : <i>Giò-i</i>	le ciel.	<i>Vàng</i>	l'or.
<i>Đàt</i>	la terre.	<i>Gạo</i>	le riz.

Lụa Đò-son tốt hơn lụa Sơn-tây, la soie de Đò-son est meilleure que celle de Sơn-tây (m. à m. soie Đò-son meilleure soie Sơn-tây).

Gạo tôi mua hôm qua, le riz que j'ai acheté hier (m. à m. riz moi acheté hier).

Ce n'est donc que par suite d'une évolution favorisée par l'usure du sens, qu'un mot tel que *cái*, signifiant « chose, objet », a pu ne plus apparaître que comme un simple déterminatif des noms d'objets devant lesquels il se trouvait placé, être employé avec cette valeur devant des noms de personnes et d'animaux, et même devant des termes abstraits employés en chinois, alors que pareille construction n'existe pas dans cette langue.

Ex. :	<i>Cái àn</i>	le bienfait.	<i>Cái người chồng</i>	le mari.
	<i>Cái mệnh</i>	la destinée.	<i>Cái con chó này</i>	ce chien.
	<i>Cái người lính</i>	le soldat.	<i>Cái con cá này</i>	ce poisson.

Ce n'est également que par suite d'une évolution analogue que le mot *con*, « générique » lui-même d'une certaine catégorie de noms d'animaux, a pu se placer devant les autres « génériques », tels que ceux des noms de poissons et des noms d'oiseaux, pour déterminer ces noms.

Ex. :	<i>Con cá bơn</i>	la sole.	<i>Con chim sẻ</i>	le moineau.
	<i>Con cá chép</i>	la carpe.	<i>Con chim gáy</i>	la tourterelle.

On peut déduire de là que les fonctions fondamentales de *cái* et de *con* dans la langue n'ont pas été celles de déterminatifs, mais bien celles encore dévolues actuellement à la catégorie de noms dénommés « génériques », dont ils font partie d'autre part.

Qu'est-ce qu'un « générique » en annamite? Trương-vĩnh-Kỷ⁽¹⁾ dit que « le nom générique est le préfixe qui désigne le genre auquel le nom substantif appartient », et que « la plupart du temps, les noms génériques se confondent avec les numéraux du substantif.

Ex. :	<i>Người</i> ,	genre auquel appartient l'être intelligent, qui est l'homme.
	<i>Cây</i> ,	nom générique des arbres, plantes.
	<i>Trái</i> ⁽²⁾ ,	nom générique des fruits.
	<i>Bông</i> ou <i>hoa</i> ,	nom générique des fleurs.

M. Chéron ne définit pas le terme. Il dit ⁽³⁾ : « Le substantif annamite est ordinairement un mot simple : *ngựa* (cheval), *trời* (le ciel), *người* (l'homme), *đất* (la terre), *cá* (poisson), *chim* (oiseau).

« Mais le nombre restreint de ces substantifs simples a mis dans la nécessité de recourir souvent à la composition... Le substantif composé peut être formé... 3^o d'un substantif particulier ou générique complété par un autre substantif, un adjectif ou un verbe. »

(1) *Loc. cit.*, p. 29.

(2) Au Tonkin on dit *quả*.

(3) *Loc. cit.*, p. 217.

Et parmi ces substantifs génériques on relève :
Pour la formation des noms de personnes, *ngưòì*.

Ex. : *Ngưòì đảnh cá* le pêcheur. *Ngưòì trẻ* l'homme jeune.
 Ngưòì già le vieillard.

Pour la formation des noms de choses, *cái*, au sujet auquel il dit (1) :

« Nombre de mots considérés généralement comme verbes, peuvent s'employer comme substantifs grâce à l'adjonction de *cái* (chose, objet) qui sert déjà d'article aux noms ordinaires.

Ex. : *Bào* raboter; *cái bào* rabot.
 Cạo rateler; *cái cạo* rateau.
 Khoan percer; *cái khoan* villebrequin. »

Pour la formation des noms d'animaux, *con*.

Ex. : *Con voi* l'éléphant. *Con nai* le cerf.
 Con dê la chèvre.

Pour la formation des noms d'arbres et de plantes, *cây*.

Cây cau aréquier.

Pour la formation des noms de fruits, *quả*.

Ex : *Quả bưởi* pamplemousse. *Quả đuổm* mangue.

MM. Grammont et Lê-quang-Trinh ont émis, dans une étude sur la langue annamite (2), une théorie nouvelle, mais assez étrange, au sujet de l'emploi de ces génériques. D'après eux, « les mots simples n'ayant d'ordinaire par eux-mêmes qu'un sens imprécis, une phrase composée uniquement de monosyllabes risquerait fort d'être inintelligible. ou, ce qui aboutirait au même résultat, de prêter à plusieurs significations très différentes... Pour éviter toute ambiguïté et prévenir toute hésitation de la part de l'auditeur, on l'avertit de l'ordre d'idées dont il va être question : c'est-à-dire qu'au lieu d'énoncer directement et simplement le mot spécifique qui est le signe propre de l'idée à exprimer, on se sert d'un composé dont les premiers éléments annoncent à quelle catégorie d'idées appartient le mot spécifique qui va suivre. »

Mais cette théorie ne paraît pas fondée, car d'une façon générale on ne s'exprime pas autrement qu'en mots simples en annamite, sans qu'il en résulte

(1) *Loc. cit.*, p. 228.

(2) *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, t. XVII, 4^e fasc., p. 202.

d'ailleurs aucune obscurité ou ambiguïté; et elle a contre elle cet argument de fait indiscutable, qui a probablement échappé à ses auteurs, c'est que précisément les génériques employés dans les exemples servant à la démonstration disparaissent au pluriel, ou lorsque le mot spécifique est pris d'une façon générale.

<i>Người đôn ông</i>	l'homme, un homme.
<i>Đôn ông</i>	les hommes, l'homme (en général).
<i>Con bò</i>	le bœuf, un bœuf.
<i>Bò</i>	les bœufs, le bœuf (d'une façon générale).

On peut même fort bien dire au singulier et d'une manière déterminée : *bò này*, ce bœuf, *chó này*, ce chien, etc.

Ni la véritable nature de ces génériques, ni surtout le rôle exact du mot *cái* parmi ces génériques, ne nous paraissent avoir été suffisamment définis. Qu'au début de la formation de la langue, ces mots aient servi en quelque sorte de classificateurs, pour fixer la valeur de sons encore peu nombreux, susceptibles d'éveiller plusieurs idées, cela est fort possible et l'ignorance où l'on est du sens primitif de la presque totalité des mots n'ayant plus aujourd'hui qu'une valeur nominale ne permet pas de se prononcer; mais actuellement ces génériques n'ont plus qu'une valeur d'éléments *dérivatifs* ou de formation de mots (1).

Comment qualifier différemment les fonctions de mots tels que *sự* « chose, affaire », *việc* « affaire, chose » (2), *đồ* « choses », *tính* « caractère, tempérament », etc., servant à donner la valeur nominale à des mots qui ont par eux-mêmes une valeur essentiellement verbale ou adjective ?

<i>Học</i>	étudier;	<i>sự học</i>	l'étude.
<i>Vui</i>	gai;	<i>sự vui</i>	la gaieté.
<i>Bầu</i>	élire;	<i>việc bầu</i>	élection.
<i>Cái quản</i>	diriger;	<i>việc cái quản</i>	direction.
<i>Ăn</i>	manger;	<i>đồ ăn</i>	aliments.
<i>Mặc</i>	vêtir;	<i>đồ mặc</i>	vêtements.
<i>Ghen</i>	jaloux;	<i>tính ghen</i>	jalousie.
<i>Tham</i>	avide;	<i>tính tham</i>	avidité.

(1) Les noms de certains animaux, très probablement de formation ancienne, autorisent même à croire que ces génériques ont dû servir très tôt d'éléments de formation de mots. Les noms du tigre et du corbeau sont caractéristiques à cet égard. Ce sont de véritables onomatopées *con quạ*, *con còp* signifient : l'animal qui fait *quạ* (qui croasse), l'animal qui fait *còp* (cri du tigre en chasse). De même *bò* « bœuf » et *ngựa* « cheval » ne paraissent être que les onomatopées du cri de ces animaux. On a encore *cá mực* « poisson-encre » pour la sèche; *quả thơm* « fruit parfumé » pour l'ananas (Cochinchine); peut-être le mot *cau* de *cây cau* « aréquier » n'est-il qu'une altération du mot *cao* « élevé ».

(2) *Việc* a le même sens que *sự*, emprunté au chinois, mais il est plus concret.

Mais, alors que dans ces expressions la présence de l'élément dérivatif est absolument indispensable pour conserver au mot racine, dont le sens et la valeur sont parfaitement connus, l'idée nominale, pour certaines catégories de noms concrets se présentant sous la forme composée, notamment pour les noms d'objets, d'animaux, de fruits, l'emploi de l'élément dérivatif est pour ainsi dire conventionnel, c'est-à-dire qu'il suffit que l'emploi de cet élément soit prévu pour qu'il agisse (1). Cette particularité, jointe à l'ignorance déjà signalée du sens primitif du mot racine de ces composés, fait que la nature des fonctions du terme générique n'apparaît pas très nettement dans les mots de formation ancienne. Mais si l'on considère des formes dont tous les éléments sont parfaitement connus, telles que :

<i>Người hiền</i>	l'homme sage, pour le sage ;
<i>Người ác</i>	l'homme méchant, pour le méchant ;
<i>Người đánh cá</i>	l'homme (qui) pêche, pour le pêcheur (2) ;
<i>Người làm ruộng</i>	l'homme (qui) travaille la rizière, pour agriculteur ;
<i>Người thu thuế</i>	l'homme (qui) perçoit les taxes, pour percepteur ;

si l'on envisage la possibilité de forger à volonté, en plaçant le mot *cái* devant des mots ou des expressions à valeur verbale exprimant des actions, toutes sortes de noms d'objets qui seront nécessairement les instruments de ces actions :

Ex. : <i>Bào</i>	raboter ;	<i>cái bào</i>	rabot ;
<i>Cưa</i>	scier ;	<i>cái cưa</i>	scie ;
<i>Dùi</i>	percer un trou ;	<i>cái dùi</i>	vrille, alène ;
<i>Lọc nước</i>	filtrer l'eau ;	<i>cái lọc nước</i>	filtre ;
<i>Mắc áo</i>	suspendre un habit ;	<i>cái mắc áo</i>	porte-manteau ;

(1) Ainsi dans des expressions telle que *vặn đèn* « monter la mèche de la lampe », *thắt lưng* « ceindre les reins », c'est l'idée verbale qui s'imposera tout d'abord à l'esprit. Mais il suffira de dire une seule fois *cái vặn đèn*, *cái thắt lưng*, pour que l'idée nominale apparaisse, et il ne sera plus nécessaire, au cours de la conversation, de répéter le mot *cái*, pour conserver à ces expressions la valeur nominale de « crémaillère de lampe » et de « ceinture ». Les noms d'animaux et de fruits peuvent être exprimés sans qu'il en résulte aucune ambiguïté, par le mot racine ou nom spécifique qui leur est propre : *bò* « bœuf », *chó* « chien », *ngựa* « cheval », *chua* « banane », *quýt* « mandarine », *vải* « litchi ». Mais la présence de l'élément dérivatif *cây* est indispensable pour donner au mot racine la valeur de nom d'arbre : *cây chua* « bananier », *cây quýt* « mandarinier », *cây vải* « litchi » (l'arbre). Il en est encore de même pour les noms de poissons : *cá bơn* « poisson-sole », *cá thu* « maquereau », *cá chép* « carpe ».

(2) Au moyen de l'élément dérivatif *việc*, indiqué plus haut, on pourrait obtenir les nouvelles formes suivantes : *việc đánh cá* « la pêche » ; *việc làm ruộng* « l'agriculture » ; *việc thu thuế* « la perception ».

si l'on considère encore la forme sous laquelle l'Annamite introduira ou présentera dans sa langue des mots étrangers :

Ex. : <i>con loup</i>	animal loup, pour loup ;
<i>con renard</i>	animal renard, pour renard ;
<i>cây cerisier</i>	pour cerisier ;
<i>quả cerise</i>	pour cerise ;
<i>cây noyer</i>	pour noyer ;
<i>quả noix</i>	pour noix (1) ;

il apparaît clairement que ces génériques agissent d'une manière identique dans tous les cas, et que dans leur ensemble ils constituent un système de formation de mots parfaitement caractérisé, sur lequel est basée non seulement la formation des noms abstraits d'origine annamite, mais encore celle de certaines catégories de noms concrets. S'il était nécessaire de fournir de nouveaux exemples, on pourrait voir que les noms spécifiques d'une variété sont toujours formés d'après le même principe, au moyen du terme générique de cette variété servant d'élément de formation.

Ex. : <i>Gà</i>	poule.
<i>Gà tây</i>	poule française, dindon.
<i>Gà nhật bản</i>	poule du Japon, pintade.
<i>Gà rừng</i>	poule de forêt, poule sauvage.
<i>Nhà bank</i>	maison banque, pour banque.
<i>Nhà ga</i>	maison gare, pour gare.
<i>Nhà xec</i>	maison cercle, pour cercle.
<i>Xe điện</i>	voiture (mue par l')électricité, tramway électrique.
<i>Xe đạp</i>	voiture (que l'on fait marcher en) pressant avec les pieds, pour bicyclette, etc.

Pour peu qu'on prête attention à l'ensemble des principales catégories de mots soumis à ce système de formation, on se rend vite compte que le rôle du mot *cái* ne se borne pas « à permettre de faire employer comme substantifs nombre de mots considérés généralement comme verbes », mais qu'il a joué à l'origine, à l'égard des noms d'objets, exactement le même rôle qu'actuellement

(1) Au premier abord cette forme paraît corroborer la théorie de MM. GRAMMONT et LÊ-QUANG-THINH sur les mots simples ; mais il ne faut pas perdre de vue que ces mots ne sont susceptibles d'éveiller aucune autre idée que celle qu'ils expriment en français, puisqu'ils ne peuvent pas avoir d'homophone en annamite, et que d'autre part cette langue possède un nombre très considérable de mots à valeur nominale simple, tels que les noms d'astres, de matières, de substances, des accidents du sol, etc. Il ne faut voir là qu'une forme due aux conditions particulières du vocabulaire annamite. On dit bien en anglais : *banana tree*, *orange tree*. En annamite le système s'est généralisé.

les mots *con* « animal », *cá* « poisson », *cà* « arbre », *quá* « fruit », *chim* « oiseau », etc., à l'égard des noms d'animaux, de poissons, d'arbres, de fruits, d'oiseaux, etc., et que les formes :

<i>Cái bàn</i>	objet table,	<i>Cái nhà</i>	objet maison, etc.,
<i>Cái ghế</i>	objet chaise,		

procèdent d'un même ordre d'idées que :

<i>Con bò</i>	animal bœuf,	<i>Quá chuối</i>	fruit banane,
<i>Cá chép</i>	poisson carpe,	<i>Chim sẻ</i>	oiseau moineau.
<i>Cây chuối</i>	arbre banane,		

Il serait évidemment malaisé d'établir même approximativement les causes ayant déterminé l'introduction de l'emploi des déterminatifs dans la langue, et l'adaptation à ces fonctions de certains de ces éléments de formation de mots.

En tout cas, les particularités signalées plus haut que présente l'emploi de *cái* et de *con* comme éléments de formation de mots, et encore l'emploi de *cái* dans des expressions telles que :

<i>Cái gì ?</i>	Objet quel ? pour : Quoi ? Qu'est-ce ? Qu'y a-t-il ?
<i>Cái này</i>	Objet-ci, pour : Ceci, celui-ci.

ne pouvaient manquer de faciliter cette évolution en favorisant l'usure complète ou partielle du sens primitif de ces mots.

Quoi qu'il en soit de ces suppositions, le fait certain est qu'à un moment donné le sens de *cái* fut complètement usé et que sa fonction devant les noms d'objets ne parut plus être, comme actuellement, que celle d'un simple déterminatif. Tel est le point où en sont restés, comme déterminatifs des noms de personnes, l'élément de formation des noms d'agents, *ngườì*, et comme déterminatif des noms d'animaux, l'élément de formation de ces noms, *con*.

Ex. : <i>Ngườì chồng</i>	le mari.	<i>Con chim bồ câu</i>	le pigeon.
<i>Ngườì anh</i>	l'aîné.	<i>Con cá chép</i>	la carpe.
<i>Ngườì mẹ</i>	la mère.		

et à un degré moindre de précision les autres éléments de formation, *cà*, *quá*, *hoa*, etc.

Quant à *cái*, en raison de la fréquence de son emploi comme élément de formation et déterminatif des noms d'objets, et peut-être aussi en raison des notions de précision qu'il semble faire naître dans l'esprit dans la formation des noms abstraits, en vertu de la propriété dont il paraît doué de matérialiser les idées, il tend par suite d'une évolution persistante et naturelle, à jouer le rôle d'un véritable article défini général, ainsi qu'on pourra en juger par les exemples suivants empruntés à des auteurs indigènes :

Cái sao chổi. — *Sao chổi có cái đi mau có cái đi chậm.* Des étoiles filantes. — Les étoiles filantes ne sont pas toutes animées de la même vitesse.

Và cái gạo này lắm không là mấy. De plus la culture du riz n'est pas très rémunératrice.

Các cái trường trình thi bằng cấp khen... Les conditions d'examen pour l'obtention de ce brevet d'aptitude...

Song tôi nghĩ cái sách ấy có dễ học đâu. Je pense cependant que la lecture de ces livres n'est pas à la portée de tout le monde.

Cái học mấy cái nghề khác nhau là cái bệnh nước ta xưa nay. La différence de considération accordée aux études littéraires et aux études professionnelles est une maladie passée chez nous à l'état endémique.

Mà mỗi một ngày cái pháo một khò. Les pétards se perfectionnent de jour en jour.

En présence de la facilité avec laquelle les Annamites font actuellement usage de *cái* devant les noms abstraits, on pourrait s'étonner de la répugnance qu'ils éprouvent à étendre encore son emploi et à le joindre régulièrement à des noms concrets autres que des noms d'objets, tels que les noms de matières, de substances, de liquides, des astres, des phénomènes de la nature, etc. Cette répugnance peut s'expliquer jusqu'à un certain point par l'habitude séculaire d'énoncer isolément ces mots, alors que l'emploi de *cái* était uniquement réservé aux noms d'objets.

L'Annamite possédant un mot susceptible de déterminer indifféremment tous les noms d'objets dont il est l'élément essentiel de formation, on ne peut donc considérer que comme « système » différent de détermination l'emploi de mots particuliers tels que *quyển*, *khẩu*, *chiếc*, *búc*, etc., pour déterminer partiellement certains noms d'objets. Il s'agit bien effectivement d'un second système de détermination ; mais par suite de certaines analogies de fonction, on a été porté à assimiler et à confondre ces déterminatifs d'emprunt, que nous appellerons particuliers par opposition aux autres, avec une classe de mots avec lesquels ils n'ont aucune affinité, puis enfin à les considérer, vu leur nombre assez considérable, comme les principaux éléments d'un système dans lequel ils ne sont en réalité que des éléments adventices. Les déterminatifs particuliers se rattachent nettement par leur nature, comme aussi d'ailleurs par leur origine, à la catégorie de mots appelés « numérales » ou « classificateurs » en chinois, et qui remplissent dans cette langue des fonctions analogues à celles du mot *cái*, pris en tant que déterminatif des noms d'objets. Mais ce système de déterminatifs n'a aucune espèce d'analogie avec celui qui s'est créé dans la langue annamite. En chinois, les numérales ou classificateurs sont bien également des mots à idée nominale usés, mais ils sont employés plus ou moins arbitrairement pour déterminer certaines catégories de noms de choses ou d'objets d'après leur forme extérieure ou leur nature, sans qu'il y ait aucun rapport méthodique d'espèce ou de genre entre le déterminatif et ces noms, comme en annamite.

C'est ainsi qu'en cantonais le même déterminatif *ko* 個, est employé pour déterminer les personnes, certains objets et les fruits. De même le mot *chek* 隻, *chièc* de l'annamite, est employé pour déterminer les bateaux, les animaux, les oiseaux, les pieds et les mains, le mot *t'iu* 條, est employé pour déterminer les rues, les mouchoirs, les serpents, les rivières et les poissons. Enfin, ils sont absolument inaptes à servir d'éléments de formation de mots, comme les déterminatifs d'origine annamite (1). L'introduction de déterminatifs de cette nature dans la langue annamite s'explique par le fait de l'adoption d'un certain nombre de déterminatifs de mots empruntés au vocabulaire chinois. Les Annamites en ont d'ailleurs créé quelques-uns de ce genre : tels les déterminatifs particuliers *cây* « arbre », pour les noms d'objets allongés, *quả* « fruit », pour les noms d'objets ronds, *lá* « feuille », pour les requêtes, les voiles de bateau, etc. Il est aisé de se rendre compte qu'au fond ces déterminatifs particuliers font double emploi avec le mot *cái*, et que la langue annamite s'en passerait facilement.

Ainsi l'on dit aussi bien *cái sùng* que *khâu sùng* ou *cây sùng*, *cái đèn* que *cây đèn*, *cái tàu* que *chièc tàu*, *cái đờn* que *lá đờn*, *cái trường* que *bức trường*, *cái pháo* que *bánh pháo*. Et si l'on ne dit pas couramment *cái sách*, c'est pure affaire de convention ou d'habitude, mais on serait parfaitement compris en le disant, et cette façon de s'exprimer ne choquerait pas outre mesure.

La méconnaissance de la nature exacte et de l'origine de ces deux sortes de déterminatifs a eu le grave inconvénient de faire régner la plus grande confusion dans l'esprit de ceux qui se sont occupés de la grammaire annamite, et de faire perdre complètement de vue le véritable caractère des déterminatifs de formation annamite. Nous pensons que la question pourrait être très heureusement simplifiée en séparant nettement les déterminatifs de formation annamite des déterminatifs empruntés au système chinois, et en présentant ces derniers comme déterminatifs particuliers, substitués du mot *cái* (2). Ce procédé aurait l'avantage de mettre en évidence la nature exacte de l'ensemble de ce système de déterminatifs

(1) C'est se méprendre singulièrement sur la valeur de ces déterminatifs particuliers que de dire par exemple que les mots *cây* « arbre », et *quả* « fruit », pris en tant que déterminatifs particuliers des noms d'objets allongés et des noms d'objets ronds, servent à former ces sortes de noms. Ils les déterminent, mais ils ne peuvent en aucune façon les former. Les mots *cây* et *quả* ne peuvent former que des noms d'arbres et de fruits. Que l'on soumette à un Annamite des expressions telles que « *cây* bougie », « *quả* boule », il dira que ce sont les noms d'un arbre et d'un fruit qu'il ne connaît pas, mais il ne lui viendra jamais à l'idée de supposer qu'il pourrait s'agir de noms d'objets, l'un allongé, l'autre rond. Il n'emploiera les mots *cây* et *quả* comme déterminatifs particuliers que pour des noms d'objets déjà créés et dont il connaît la forme. Nous sommes surpris que M. CHÉRON ait commis cette méprise (*Loc. cit.*, p. 281).

(2) Cette simplification devrait également porter, pour être complète et logique, sur les nombreux termes pouvant servir à la formation des noms de personnes, en présentant le mot *người* comme l'élément de formation principal et essentiel de ces noms de personnes, et les autres, tels que *đàng*, *ông*, *bà*, *lên*, *đũa*, *thằng*, etc. comme

et la valeur des éléments dont il se compose. Il n'est peut-être pas inutile pour épuiser le sujet, de signaler le véritable abus qui est fait de ces déterminatifs particuliers sous le nom de « numéraux ». On a généralement tendance à assimiler aux déterminatifs tant généraux que particuliers, une foule de termes qui n'ont avec ces mots aucune analogie de fonction. C'est ainsi que la plupart des ouvrages sur la langue annamite donnent comme numéraux des mots tels que *gỏi* « emballer, paquet », *bao* « envelopper, sac », *bó* « lier en gerbe, gerbe », et même ⁽¹⁾ des mots tels que *mâm* « plateau », *bút* « bol », *túi* « poche, sac », en disant qu'ils sont les « numéraux » des paquets, des choses en sac, des bouquets ou choses liées en gerbe, des objets mis sur un plateau, des quantités contenues dans un bol, des objets contenus dans un petit sac. Mais dans les expressions :

<i>Một gói thuốc lá</i>	un paquet de tabac,
<i>Một bao gạo</i>	un sac de riz,
<i>Một bó hoa</i>	une gerbe de fleurs ou un bouquet,
<i>Một mâm cơm</i>	un plateau de riz ⁽²⁾ ,
<i>Một bát nước</i>	un bol d'eau,
<i>Một túi bạc</i>	un sac d'argent,

les mots *gỏi*, *bao*, *bó*, *mâm*, *bát*, *túi*, ne déterminent nullement les mots devant lesquels ils sont placés, ou, d'après les définitions données des numéraux, ne servent pas à les indiquer ou à les énumérer ou « à les désigner » ; ce sont tout simplement des noms collectifs ou des noms de contenants qui, loin de déterminer les mots qui les suivent, sont au contraire déterminés par ces mots, exactement comme en français ; ils constituent le mot principal de la phrase.

ses substituts. Ces mots *đàng*, *ông*, *bà*, etc. jouent en effet, à côté de *người*, le même rôle que les déterminatifs particuliers à côté de *cái*.

<i>Ông thu thuế</i>	le monsieur (qui) perçoit l'impôt,
<i>Ông đạc điền</i>	le monsieur (qui) mesure les rizières.
<i>Ông chủ nhà</i>	le monsieur propriétaire de la maison,

sont simplement des formes polies de :

<i>Người thu thuế</i>	la personne qui perçoit l'impôt = le percepteur,
<i>Người đạc điền</i>	la personne qui mesure les rizières = le géomètre,
<i>Người chủ nhà</i>	la personne propriétaire de la maison = le propriétaire.

De même :

<i>Thằng kéo xe</i>	l'individu qui tire le pousse,
<i>Đứa ở</i>	l'individu qui demeure (domestique).
<i>Tên canh</i>	l'individu qui veille.

ne sont autre chose que des formes méprisantes ou hautaines pour :

<i>Người kéo xe</i>	le couli-pousse,
<i>Người ở</i>	le domestique.
<i>Người canh</i>	le veilleur.

(1) TRƯƠNG-VĨNH-KỶ, *Loc. cit.*, p. 199.

(2) *Id.*, *id.*

DEUX ORAISONS FUNÈBRES EN ANNAMITE

PUBLIÉES ET TRADUITES

Par PHẠM QUỲNH,

Secrétaire-interprète à l'Ecole française d'Extrême-Orient.

Des deux discours funèbres que nous traduisons ici, le premier est celui qui fut prononcé par le général Nguyễn-văn-Thành, gouverneur du Tonkin, lors d'une cérémonie célébrée à Hà-nội en l'honneur des officiers et soldats morts pendant les guerres de la conquête de Gia-long. Il n'est pas fait mention dans le *Thực-lục* de cette cérémonie qui paraît avoir été célébrée sur la seule initiative de Nguyễn-văn-Thành, et non sur un ordre de la Cour. Comme il est dit dans le discours, elle eut lieu un mois après le retour de Gia-long de son voyage au Tonkin, c'est-à-dire à peu près dans le courant du mois de décembre de l'année 1802.

Le second fut prononcé (peut-être par un délégué impérial) à la cérémonie célébrée en l'honneur de Vū-Tính 武性 et de Ngò-tòng-Chu 吳從周 qui s'étaient donné la mort dans la citadelle de Bình-định qu'ils défendaient contre les Tày-sơn. Voici le récit de leur mort que nous donne le *Thực-lục* : « 22^e année *lân-dậu* 辛酉 (1801), 5^e mois. Le maréchal commandant l'armée d'arrière et conducteur du char impérial 參乘, Vū-Tính et le Ministre des Rites Ngò-tòng-Chu sont morts victimes du devoir dans la citadelle du Bình-định. Celle-ci ayant été cernée par les ennemis, TÍNH employa tous les moyens pour parer à leurs attaques. Les ordres qu'il donnait à ses soldats étaient précis et clairs. Ses troupes étaient réparties et disposées avec un ordre impeccable. On peut dire qu'officiers et soldats lui étaient dévoués corps et âme. Les batailles grandes et petites livrées par lui dans ces conditions furent au nombre de plus d'une dizaine, et ses soldats n'avaient encore montré aucun signe de découragement. Quelqu'un lui conseilla un jour de rompre les rangs ennemis pour sortir (de la citadelle). TÍNH repoussant cette proposition dit : « J'ai reçu l'ordre de défendre cette citadelle. Je ne dois vivre et mourir qu'avec elle. Si je l'abandonne pour sauver une vie honteuse, quel visage, quels yeux

vais-je montrer à mon souverain ? » Mais les vivres commençaient à s'épuiser. On en était réduit à tuer des éléphants et des chevaux pour manger. Alors Vũ-Tính donna l'ordre à ses soldats de prendre du bois sec et de l'entasser sous le « Pavillon octogonal » 八角樓. Un matin Ngò-tông-Chu arriva au camp et lui demanda ce qu'il comptait faire. Tinh lui montrant le Pavillon octogonal répondit : « Voilà ce que je compte faire ». Il dit encore : « Investi du haut commandement des troupes, mon devoir me prescrit de ne pas vivre sous le même ciel que les ennemis. Vous, vous êtes un fonctionnaire civil. Les ennemis ne sont pas aussi acharnés à vous poursuivre que moi. Vous devez chercher le moyen de vous sauver ». Chu dit en riant : « Les sentiments de loyalisme et d'amour de la patrie sont les mêmes dans tous les cœurs. Pourquoi distinguer civils et militaires ? Vous voulez, maréchal, sacrifier votre vie pour la patrie. Comment ne mourrais-je pas, moi aussi, pour garder intacts mes sentiments de loyalisme ? » Sur ce, Chu retourne dans son camp ; il met son bonnet et sa robe de cérémonie, se prosterne la face tournée vers le Trône, boit une coupe de poison et meurt. A cette nouvelle, Tinh, le cœur tout consterné, s'écria : « Ngò m'a devancé d'un pas ». Il se rendit de suite auprès du cadavre de son compagnon pour veiller à son enterrement, et envoya sur l'heure au chef ennemi Trần-quang-Diệu 陳光耀, une missive ainsi conçue : « Comme général en chef, je dois vaincre ou mourir. C'est là mon devoir. Mes soldats ne sont coupables de rien. Ne leur faites aucun mal ». Puis il fait prendre de la poudre et la fait mettre sous le Pavillon octogonal. Lui-même s'assied sur la tour en grand costume de cour. Faisant appeler tous ses officiers il leur dit : « Depuis que j'ai reçu l'ordre de venir défendre cette citadelle, les Tày-son, de leur masse écrasante, nous ont entourés de toutes parts, et cela depuis bientôt deux ans. Si nous avons pu jusqu'ici leur résister et garder cette citadelle, c'est grâce au dévouement de nos officiers et de nos soldats. Maintenant les vivres sont épuisés ; nous sommes à bout de force. N'étant plus capables de nous défendre, comment pourrions-nous prolonger encore une lutte inutile ? Je vais mourir, mes amis. Que ma mort ne vous cause pas de douleur ». Tous, officiers et soldats, tombent à terre en pleurant et en poussant de grands cris. Tinh les écarte et se retire dans le pavillon. Il fait mettre le feu à la poudre. le pavillon saute et il meurt au milieu des flammes. Le *cái-cơ* 該奇 Nguyễn-tiên-Huyền 阮進暉 se jette également dans le feu pour mourir. Vũ-Tính et Ngò-tông-Chu ayant ainsi mis fin à leurs jours pour rester fidèles à leur devoir, Diệu et ses troupes forcèrent la porte de la citadelle. Les cadavres du maréchal et du ministre furent enterrés par les soins de l'ennemi conformément aux rites. Tous les officiers et soldats qui se trouvaient alors dans la citadelle furent épargnés. Ils purent rejoindre notre armée. Pas un ne consentit à suivre l'ennemi ».

Un décret du 7^e mois de l'année suivante (*nhâm-tuất* 壬戌) ordonna la construction d'un temple à Vũ-Tính et à Ngò-tông-Chu dans la citadelle de Bình-định, sur l'emplacement même du Pavillon octogonal. C'est peut-être à

la cérémonie d'inauguration de ce temple que fut prononcé le discours que nous traduisons.

Les textes de ces deux discours sont transcrits d'après une copie manuscrite d'un recueil en *chữ-nôm* intitulé *Lệ ngữ văn tập* 麗語文集 qui se trouve à la Bibliothèque de l'École française d'Extrême-Orient (fonds annamite, An. 164). Ils nous ont été indiqués par M. Chuán, lettré à l'École française d'Extrême-Orient, qui nous a aidé à rétablir certains passages fautifs dans le manuscrit de l'École.

Le même recueil renferme d'autres compositions du même genre, plus ou moins authentiques, soit en *nôm*, soit en chinois. Mais les deux que nous traduisons, par la forme comme par le fond, sont deux modèles du genre. Leur authenticité ne saurait être, à notre avis, mise en doute, bien qu'il n'en soit pas fait mention dans le *Thục-lục*. Cette omission est fort explicable, vu le dédain général de nos historiographes pour toutes les compositions en langue vulgaire. D'ailleurs, indépendamment de toute préoccupation historique, le ton seul de ces discours empreints d'une sincère émotion ne permet pas de les considérer comme de simples exercices littéraires, ce que sont souvent les compositions de ce genre.

I

TIÊN-QUẢN QUẢN-CÔNG NGUYỄN-VĂN-THÀNH TÈ TƯỞNG-SĨ VĂN.

Than rằng :

Giời Đòng-phò vùn ra sóc cảnh, chái bao phen gian-hiém mới có ngày. nay ! Nước Lò-hà chảy suồng Lương-giang, nghĩ mây kẻ điều-linh những từ thúạ nọ. Đã hay sinh là kí mà tử là qui ; nhưng mạnh ày yếu mà danh ày thọ.

Ai òi ! tình dưới viên-mao, phận trong giới trụ ! Ba nghìn họ con em đất Bái, cung tên ngang giọc chí nam-nhi. Trăm hai vầy bờ cõi non Kỳ, cơm áo nặng dây ơn cô-chú. Dẫn thân cho nước sơn sắt một lòng ; nời nghĩa cùng thầy tuyết xương mây độ ! Kẻ thời theo cơ-dịch chạy sang miền khách địa, hăm-hở mài nanh dũa vuốt, chỉ non tay thể chẳng đội giới chung. Kẻ thời đón việt-mao đổ lại chồn sơ-cơ, đập-diu vén cánh nương vầy, trông cõi bắc quyết thu về đất cũ. Năm gai nếm mật, chung nời ăn-uru, mở suôi bắc cầu, riêng phần lao khổ.

Trước tăng chái Tiêm-la Cao-man, về Gia-định mới dẫn ra Khánh-Thuận ; đã mây buổi sơn-phong hải-lễ, giới Cao-Quang soi khắp tâm kiên-chính.

Rồi lại từ Đổ-bàn Nam-Ngãi, lầy Phú-xuân mà thẳng tới Thăng-long ; biết bao phen vũ-pháo vùn-thé, đất Lũng-Thục lặn vào nơi hiém-cò.

Phận chuy-tùy găm lại cũng cớ-duyên ; trường triền-đầu biết đầu là mạnh-sỏ ? Kê thời tren chân ngựa quyết rặt cớ trong trận ; sót nhè gan vàng mà mệnh bạc, nắm lòng hồng theo đạn lạc tên bay. Kê thời bắt mũi thuyền toan cướp giáo giữa dòng ; thương thay phép trọng để thân khinh, phong da ngựa mặc bèo trời sóng vỗ.

Hồn tráng-sĩ biết đầu miền minh-mạc ; mịt-mù gió lốc thổi đầu tha-hương. Mặt chinh-phu khòn về nét gian-nan ; lập-lòe lúra chơi soi chùng cớ-độ.

Ồi ! cùng làng trung-nghĩa khác sỏ đoán tu. Nửa cuộc công danh chia phần kim-cổ. Đoái là tiêc sương đồng da sắt, thanh bảo-kiêm đã trăm rên mới có. nợ áo cơm phải giá đèn hình-hài. Nhưng mà khen dạ đá gan vàng, bóng bạch-câu xem nửa phút như không, sỏn dầy đội cũng cam trong phê-phủ. Phận đầu không « Gác khói » « Đài mây » ; danh đã dậy ngàn cây nội có.

Thiệt vì thừa theo cớ trước gió, thân chẳng quản màn xương đẽm đá, những chờ xem cao-thấp bức càn-thường. Tiêc cho khi nhớ bước giữa dòng, kiếp đã về cõi suối làng mây, nào kịp thầy ít nhiều hơi vũ-lộ.

Vàng Thượng-đức mới hồi loan thánng trước, đoàn ứng nghĩa dẫu Quảng-Thuận Nghệ-Thanh cũng vậy, đội àn-quang đeo khắp suông Đèo-ngang. Mà những người từng thượng trận ngày xưa, rắp tàu công tự ngộ vị thần dẫu tới nay, treo lính-tự để nằm sau lá sỏ. Ngọn còi dúc nguyệt, nơi tẻ nơi vui. Dịp trông rỏn hoa, chôn tươi chôn ú.

Đã biết rằng anh-hùng thì chẳng quản, trăm trận một trường anh-liệt, cái sinh không cái tử cũng là không. Nhưng tiêc cho tạo-hóa khéo vô tình, nghìn năm một hội tao-phùng, phận thủy có phận chung sao chẳng có ?

Bản tước nay : vàng việc biên phòng ; tránh niêm viễn thú. Dưới trướng nức mùi chung-đỉnh, sẽ nhớ khi chén rượu rót đầu ghénh ; trong nhà rỏ về áo-xiêm, tránh nghĩ buổi tâm cừu vung trước gió. Bàng-khuàng kẻ khuất mây người còn ; tướng-tượng thấy đầu thì tức dầy.

Nền phủ-định tới đây còn sỏc-nổi, vụ lòng một lẽ chén rượu thoi vàng. Chữ tương-đồng găm lại vốn đĩnh-ninh, đồng mặt ba quân cớ đào nón đỏ. Có cảm-thông thời tới đó khuyển mời ; dẫu linh-thính hãy nghe nhời dấn-dỗ. Buổi chinh-triền hoặc là oan hay chẳng, cũng chớ nề kẻ trước người sau, hàng trên lớp dưới, khao-hưởng rồi sẽ tâu biểu dương cho. Hội thanh-bình đừng có nghĩ rằng không, dù ai còn cha già mẹ yêu, vợ hóa con thơ, an-tập hết cũng ban tồn tuất đủ. Hồn-phách đầu cũng ngày thánng Thuần-Nghiêu, hải-cột đó cũng nước non Thang-Vũ.

Cơ huyền-diệu hoặc thánng trăm chưa rỏ, thiêng thời về cớ quận để hương thơm lửa sáng, kiếp tái sinh lại nhận cửa tiền-quần. Niêm tôn-thần dù sinh-tử chớ nề, linh thời hộ hoàng-triều cho bé lạng sỏng trong, duy vạn kỷ chẳng đời ngồi báo-tộ.

Thượng hưởng !

DISCOURS PRONONCÉ PAR LE DUC MARÉCHAL DE L'ARMÉE D'AVANT NGUYỄN-VĂN-THÀNH À LA CÉRÉMONIE CÉLÉBRÉE EN L'HONNEUR DES OFFICIERS ET SOLDATS MORTS À LA GUERRE.

Voici notre lamentation (1) :

Nos armées, après avoir combattu sous le ciel de Đòng-phò (2) gagnèrent le Nord. Que de difficultés elles eurent depuis lors à traverser avant d'atteindre ce jour ! Les eaux du Lò-hà (3) se déversent dans le Lưong-giang (4). Nous ne pouvons nous empêcher de penser aux malheureux qui ont succombé en ces derniers temps. Il est vrai que la vie n'est qu'un passage et la mort un retour (5). Mais si leur existence a été courte, leur nom est destiné à vivre une longue vie.

Hélas ! qui peut savoir ce qu'ont été ces existences passées dans les camps et sous les drapeaux (6), vouées tout entières au métier des armes (7) ? Tels ces trois mille jeunes gens du pays de Bái (8) (qui se groupèrent autour de leur prince et compatriote, le futur fondateur des Hán), l'arc et la flèche dansaient dans leurs jeunes imaginations (9). Deux contre cent ils osèrent attaquer des

(1) Tous les discours funèbres commencent par cette formule qui correspond au 嗚呼 « Hélas ! » des discours en chinois.

(2) Đòng-phò 東浦, ancien nom de la citadelle de Gia-dinh, Saigon (嘉定城通志).

(3) Lò-hà 瀾河, nom de la Rivière Claire (vulg. Sông Ngâu ou Sông Tuyền).

(4) Lưong-giang 良江 ou Phú-lưong-giang 富良江, nom du Fleuve Rouge dans sa partie inférieure.

(5) *Sinh là kỳ mà tử là qui*, la vie est un passage et la mort un retour. Allusion à la légende suivante rapportée dans Hoài-nam-tử 淮南子 : 禹南省方濟于江黃龍負舟舟中之人五色無主禹乃熙笑而稱曰我受命于天竭力而勞萬民生寄也死歸也何足以滯和視龍猶蠃蚌顏色不變龍乃珥耳掉尾而逝(淮南子.精神訓). L'Empereur Vũ, dans une de ses tournées dans le Sud, au moment où il s'apprêtait à traverser le fleuve, sentit sa barque soulevée par un dragon jaune. Les hommes dans la barque n'étaient plus maîtres de leurs esprits. Seul Vũ tout joyeux et riant s'écria : « J'ai reçu mon mandat du ciel et j'ai épuisé mes forces pour veiller au bonheur de mon peuple. La vie n'est qu'un passage et la mort un retour. Comment (ce spectacle) peut-il troubler mon esprit ? » Il regardait le dragon comme un simple lézard et sa physionomie ne changeait pas. Le dragon, recourbant alors ses oreilles et agitant sa queue, disparut.

(6) *Viên mao* 輶旌, le camp et les drapeaux.

(7) *Giới trụ* 介冑, litt. la cuirasse et le casque.

(8) Allusion à l'histoire de l'empereur (Kao-tsou) Cao-tổ 高祖 des Hán qui après avoir tué le serpent blanc réunit 3.000 jeunes gens de ses compatriotes du pays de Bái 沛 pour aller à la conquête de l'Empire.

(9) C'est-à-dire qu'ils ne rêvaient que guerres et conquêtes. Allusion au passage suivant du Livre des Rites : 子生男子設弧於門左女子設帨於門右... 國君世子生... 射人以桑弧蓬矢六射天地四方(禮記.內則). 一注射天地四方期其有事於遠大也. Un fils est-il né, on suspend un arc à gauche de la porte. Si c'est une fille, on suspend une serviette à droite de la porte... Un prince

positions aussi imprenables que la colline Kỳ (1). Au maître qui leur donnait nourriture et vêtement, ils étaient attachés par une profonde reconnaissance. Risquant leur vie pour la patrie, ils conservaient un même cœur ardent et intrépide (2). Pour payer à leur maître leur dette de reconnaissance, que de fois n'ont-ils pas bravé la neige et la rosée ! Les uns, tenant la bride de son cheval (3), le suivirent dans sa fuite en terre étrangère, pleins d'ardeur à aiguïser leurs dents et à limer leurs griffes (4), jurant, en prenant à témoin les collines de l'Ouest, de ne pas vivre sous le même ciel que leurs ennemis (5). Les autres, reprenant leurs haches et leurs drapeaux, retournèrent au lieu de leur premier établissement, empressés à relever les ailes du phénix et à s'accrocher aux écailles du dragon (6), résolus en regardant le Nord à réunir ces terres à

vient-il d'avoir un enfant mâle... le professeur de tir prend un arc en bois de mûrier et des flèches en tige de bing et lance six flèches vers le ciel, vers la terre et vers les quatre points cardinaux. — Le commentaire dit pour ce dernier passage : « Lancer des flèches vers le ciel, vers la terre et vers les quatre points cardinaux, c'est souhaiter que l'enfant qui vient de naître accomplisse un jour de grandes actions. »

(1) Montagne de la province de Thiêm-tây (Chân-si) 陝西, ancien royaume de Tân 秦, qui passait pour être dans l'antiquité une position stratégique de premier ordre. Allusion au passage suivant des Annales chinoises : « 田肯賀上曰陛下得韓信又治秦中秦形勝之國帶山河之險...持戟百萬秦得百二焉 [注得百中之二秦地險固二萬人足當諸侯百萬人] 地勢便利以其下兵於諸侯譬猶居高屋之上建瓴水也 (史記高祖本紀六年). Diên Kháng 田肯 présente ses félicitations à l'Empereur des Hán : « Vous avez pu attirer vers vous Hán Tín 韓信 et vous réglez dans le pays de Tân. Le pays de Tân est un pays merveilleux au point de vue stratégique. Il réunit en lui les positions les plus remarquables que présentent les montagnes et les fleuves... Les soldats ennemis fussent-ils au nombre d'un million, le royaume de Tân pourrait leur tenir tête dans la proportion de deux contre cent. (Par sa position remarquable, dit le Commentaire, le royaume de Tân avec 20.000 soldats peut résister à un million d'ennemis). Avec des positions aussi sûres, le royaume de Tân entre-t-il en conflit avec les autres principautés féodales, c'est comme un homme qui du haut d'une maison répand une jarre d'eau sur la terre. »

(2) Litt. un même cœur de carmin et de fer. Traduction des deux expressions chinoises *dan tâm* 丹心 et *thiết tâm* 鐵心.

(3) Theo cơ đích, suivre son prince en tenant le licou de son cheval. 衛獻公反于衛及郊將班邑于從者而後入柳莊曰如皆守社稷則孰執鞵鞫而從 (禮記, 檀弓下). Vê Hiên-công retourne au royaume de Vê. Arrivé aux frontières, il veut distribuer des terres à ceux qui l'ont suivi pendant le voyage, avant d'entrer dans le royaume. Liêu Trang dit : « Si tous demandent à rester pour garder le royaume, qui veut suivre le prince dans son voyage en tenant la bride de son cheval ? »

(4) Les soldats sont « les griffes et les dents de l'Empereur » 予王之瓜牙 (詩經小雅祈父之什).

(5) « Avec les ennemis de nos pères, nous ne devons pas vivre sous le même ciel » 父之讐弗與共戴天 (禮記曲禮上).

(6) *Vên cánh nưong vậ*, équivalent annamite de l'expression chinoise 攀龍鱗附鳳翼 (後漢書光武紀). Se dit des hommes de talent et des grands esprits qui viennent de toutes parts apporter leur concours à l'Empereur et se mettre sous sa protection.

leur ancien domaine. Couchés sur la ronce et goûtant le fiel (1), il n'est pas de soucis, pas d'inquiétudes qu'ils n'aient éprouvés, et soit qu'ils ouvrirent des sources, soit qu'ils construisissent des ponts, ils supportèrent à eux seuls toutes les fatigues et toutes les privations.

Auparavant ils avaient parcouru le Siam et le Cambodge pour revenir à Gia-dinh et de là gagner peu à peu le Khánh-Thuận (2). Que de fois n'avaient-ils pas fait de ces rencontres dangereuses où des miracles comme ceux du vent de la montagne et du courant d'eau douce de la mer vinrent si merveilleusement les sauver d'une mort imminente (3) ! Le ciel de Cao-tó et de

(1) *Nàm gai nèm mạt*, traduction de l'expression chinoise 臥薪嘗膽. 勾踐反國乃苦身焦思. 置膽於坐坐臥則仰膽. 飲食則嘗膽. (史記越王勾踐世家). *Càu Tiền* retourne au pays. Il souffre à la fois dans son corps et dans son âme. Il fait mettre du fiel sur un siège. Qu'il s'assye ou qu'il se couche, c'est ce fiel qu'il regarde. Qu'il mange ou qu'il boive, c'est ce fiel qu'il goûte.

(2) Provinces de Binh-thuận et de Khánh-hòa.

(3) *Sơn phong hải lữ* 山風海醜, le vent de la montagne et le courant d'eau douce dans la mer. 阮文惠聞帝在崑崙. 崑崙大不可幸. 望祝沈流. 爭御母可海紀. *Nguyèn-vân-Huệ*, ayant entendu dire que l'Empereur [Gia-long] se trouvait dans l'île Côn-lôn 崑崙, envoya un des siens, le *phụ-mã* Trương-vân-Đa 張文多 avec toutes ses forces de mer pour cerner l'île d'une triple ligne. La situation était très critique. Tout-à-coup un grand vent se leva et une grande pluie tomba. Les nuages et le brouillard couvrirent l'île de toutes parts. On ne put plus distinguer un homme ou une barque à quelques pas de soi. Dans la mer les vagues se déchainèrent avec fureur, les barques ennemies furent brisées et chavirées en nombre incalculable. La barque impériale réussit alors à s'échapper de la triple enceinte qui l'entourait. Elle vint s'arrêter à l'ilot Cỏ-cỏ 古骨 pour de là chercher à revenir à l'île Phú-quốc 富國.... L'Empereur se rendit dans la rade de Ma-li 麻離 pour se rendre compte de la vraie situation de l'ennemi. Il rencontra plus de vingt barques ennemies qui subitement vinrent le cerner. La barque impériale déploya toutes ses voiles et s'enfuit dans la direction de l'Est. Elle s'en alla à l'aventure pendant sept jours et sept nuits. Dans la barque l'eau s'épuisait. Tous, officiers et soldats, avaient soif. L'Empereur en éprouvait une grande inquiétude. Levant alors ses regards vers le ciel, il s'écria : « Si je suis digne d'être roi, que ma barque aborde au rivage afin que ceux qui s'y trouvent soient sauvés de la mort. Sinon, qu'elle coule au milieu de la mer. Nous mourrons alors le cœur content. » Soudain le vent cessa, les vagues

Quang-vũ (1) peut seul éclairer dans toute son étendue leur âme ferme et intrépide.

Ensuite de Đò-bàn (2), en passant par le Nam-Ngãi (3), ils montèrent à la conquête de Phú-xuân (4), et de là atteignirent d'un trait jusqu'à Thăng-long (5). Que de fois n'eurent-ils pas à combattre sous la pluie et à escalader les nuages (6), n'hésitant jamais à se lancer à l'assaut de positions aussi inattaquables que les terres de Lũng et de Thục (7) !

Vraiment, à y penser, la vie du soldat apparaît pleine de dangers. Sur le champ de bataille, peut-on encore parler de vie et de destinée ? Parmi ces braves, les uns, disputant le pas aux chevaux, résolurent d'enlever à l'ennemi son drapeau au milieu de la bataille. Il est douloureux de penser quel sort leur a été réservé en récompense de ce courage inouï (8). Leur corps, tel un amas

se calmèrent. De la proue de la barque, on vit à la surface de la mer couler deux courants d'eau, l'un noir, l'autre blanc. De l'eau claire jaillissait avec force. Un homme dans la barque goûta cette eau et la trouva douce. Il cria de toute sa force : « De l'eau douce ! De l'eau douce ! » Tous se précipitèrent à l'envi pour en puiser, la burent et purent calmer leur soif. L'Empereur tout heureux donna l'ordre de prendre quatre ou cinq jarres de cette eau, après quoi la mer redevint salée comme auparavant. Les ennemis s'étant retirés, la barque impériale put retourner à l'île Phú-quốc. L'Impératrice-mère, apprenant le retour de l'Empereur, en éprouva une grande joie. L'Empereur lui raconta en détail tous les malheurs qu'il avait éprouvés en mer. L'Impératrice poussa un soupir et dit : « Mon fils, aux confins du ciel, aux extrémités des mers, vous avez traversé bien des difficultés ; mais le vent de Côn-lôn, l'eau douce de la mer nous font assez connaître la volonté du Ciel. Que les difficultés ne vous arrêtent pas dans vos projets ! » L'Empereur salua sa mère, la remercia et dit : « Votre enseignement sera fidèlement suivi. » C'est ainsi que notre Empereur, encore au début de sa gloire, a reçu du ciel les avertissements les plus divers et les moins équivoques, comme ces deux présages du vent de la montagne et de l'eau douce de la mer. Ceux qui ont connaissance de cela savent que les rois ne règnent qu'en vertu de la volonté céleste.

(1) *Giời cao quang* peut se traduire par « le ciel haut et lumineux », si *cao* et *quang* sont deux adjectifs, ou « le ciel de Cao-tổ et de Quang-vũ », s'ils sont deux noms propres. Or ils ne peuvent être ici que deux noms propres, puisqu'ils sont parallèles avec *Lũng* et *Thục* de la phrase suivante, qui sont des noms de terres. — Cao-tổ (Kao-tsou) et Quang-vũ (Kouang-wou) sont les deux plus grands empereurs de la dynastie des Hán qui ont su l'un conquérir et l'autre reconquérir l'empire par les armes.

(2) Đò-bàn 閣槃, ancienne citadelle chame du Bình-dinh.

(3) Nam-ngãi, le Quảng-nam et le Quảng-ngãi.

(4) Phú-xuân 富春, la ville de Hué actuelle.

(5) Thăng-long 升龍, ancien nom de la citadelle de Hà-nội.

(6) *Vũ pháo vân thê* 雨炮雲梯, tirer sous la pluie et escalader les nuages.

(7) Lũng 隴 ou Lũng-tây 隴西, dans le Thiêm-tây (Chân-si) 陝西. Thục 蜀 dans le Tứ-xuyên (Sseu-tchouan) 四川.

(8) Litt. Leur courage est d'or et leur vie d'argent. L'auteur joue ici sur les mots : *bạc* (argent) doit avoir ici le sens de « mince, minime ».

de plumes d'oie (1), est livré au hasard des boulets qui tombent et des flèches qui volent. Les autres, arrêtant les barques par leur proue, s'avisèrent de disputer aux ennemis leurs lances au milieu du courant. On est saisi de pitié quand on pense qu'en raison de la grandeur du devoir qui leur incombait, ils ont dû mettre de côté tout souci de leur propre existence (2). Leurs cadavres enveloppés dans des peaux de cheval (3) sont abandonnés au gré du courant, telles des lentilles d'eau qui coulent secouées par les vagues.

Les mânes de ces braves cherchent encore leur route dans le pays des ombres. Un tourbillon s'élève au milieu d'une poussière aveuglante et disperse toute trace de ces voyageurs d'un jour. Qui pourra jamais rendre toute l'expression douloureuse de ces visages de guerriers ? Des feux follets qui tremblotent éclairent dans le lointain le vieil embarcadère.

Hélas ! nous sommes de la même phalange des héros du devoir, et le même sort ne nous est pas départi ; la mort fauche les uns et laisse les autres en vie (4). Au milieu du chemin de la gloire, elle met entre nous toute la distance qui sépare le présent du passé. Nous regrettons seulement ces corps aux os de bronze et à la peau de fer, ces corps qui, telle une précieuse épée, ont été forgés et reforcés cent fois et que ces braves ont dû sacrifier pour payer à leur maître la dette de la nourriture et du vêtement. Mais nous louons leur intrépidité de pierre et leur courage d'or, (seul souvenir de leur vie qui passe), telle l'ombre d'un cheval blanc sur la route qui disparaît en une demi-minute sans laisser de trace de son passage (5), (emportant dans la tombe) la reconnaissance qu'ils gardent au fond du cœur (6) pour les bienfaits dont ils ont été comblés. Si

(1) *Lông hồng*, en sino-annamite *hông mao* 鴻毛, plume d'oie. 人固有一死死重於泰山或輕於鴻毛用之所趣異也 (司馬遷報任少卿書). « L'homme n'a qu'une seule mort, mais cette mort peut être ou plus lourde que le Thâi-son ou plus légère qu'une plume d'oie. Cela dépend de l'usage auquel on l'emploie. » La mort du brave qui sacrifie sa vie pour la patrie est une mort « plus légère qu'une plume d'oie. » Ce n'est plus une douleur à laquelle on ne se soumet qu'avec regret, une fatalité de notre nature. C'est presque une joie, une joie plus enivrante, plus noble que la joie de vivre.

(2) Litt. : Leur devoir est lourd et leur vie doit se faire légère

(3) Allusion à la parole de Mã Viện 馬援 : 男兒要當死於邊野以馬革裹尸還葬耳何能臥牀上在兒女子手中耶 (後漢書馬援傳). « L'homme digne de ce nom doit mourir aux frontières ou sur le champ de bataille. Son corps doit être simplement enveloppé dans une peau de cheval et remis à la terre. Pourquoi mourir dans un lit de camp, presque dans les bras des femmes ? »

(4) Litt. : Le sort est différent en ce qui concerne la brièveté et la longueur de la vie.

(5) Allusion à un passage du *Tiên Hán thư* 前漢書. Trương-Lương 張良 voulant se livrer aux austérités de la vie religieuse, l'impératrice Lā-Hậu 呂后 l'en empêcha, le força à prendre de la nourriture et lui dit : « L'homme vivant en ce monde ressemble à un cheval blanc qui passe à travers l'interstice d'une porte. A quoi bon vous torturer ainsi ? » 人生世間如白駒過隙何自苦如此 (前漢書, 卷四十列傳).

(6) Litt. : dans leurs poumons et leurs viscères (*phê-phê* 肺腑).

leur sort ne les destine pas à figurer au « Pavillon de la fumée » ou à la « Tour des nuages » (1). la puissance de leurs noms s'étend à tous les arbres de la forêt, à toutes les herbes des champs.

La douleur nous saisit quand nous pensons à ces moments où ils se précipitaient à la suite du drapeau qui défilait au vent, et où leurs corps n'hésitaient pas à dormir sous une moustiquaire de brume et sur un lit de rosée, dans l'espoir de voir un jour leurs noms inscrits en haut ou en bas des bannières *càn* et *thường* (2). Le regret nous prend quand nous nous rappelons ces autres moments où, égarés au milieu du courant, leurs âmes s'en sont allées rejoindre la « région des sources » et le « village des nuages » (3), sans avoir eu le temps de voir tomber sur eux la pluie des faveurs impériales.

Sur l'ordre de Sa Majesté, le cortège impérial a repris le mois dernier le chemin de la capitale. Tous les combattants qui s'étaient illustrés dans le Quảng-Thuận (4), le Nghè-an ou le Thanh-hóa ont été comblés de faveurs à inonder le col de Đèo-ngang (5). Quant à ceux qui avaient combattu dans les batailles antérieures, on avait songé depuis *ngọ, vị, thần, dậu* (6) à rendre compte à l'Empereur de leurs exploits, mais leurs noms ne furent relevés que pour dormir à jamais derrière le feuillet de la destinée. Le cor sonne sous la lune et répand ici la tristesse et là la joie. Le tambour bat sous les fleurs et répand ici la fraîcheur et là la flétrissure.

Il est vrai que le héros ne conçoit jamais d'hésitation : toutes les batailles quelles qu'elles soient sont une même école d'héroïsme, et si la vie n'est rien, la mort elle-même n'est rien. Mais il n'en est pas moins regrettable que

(1) *Đài mây*, en sino-annamite *vân đài* 雲臺. 永平中顯宗追感前世功臣乃圖畫二十八將於南宮雲臺(後漢書明帝紀). « Dans la période Vĩnh-bình l'empereur Hiên-tôn, pensant aux sujets méritants du règne précédent, fit placer les portraits des vingt-huit généraux qui avaient servi son père dans le « Pavillon des nuages » du Palais du Sud. » — *Gác khói*, en chinois *Lăng-yên các* 凌烟閣, 十七年二月戊申圖功臣于凌烟閣(唐書太宗紀). (Le jour *mậu thân* du 2^e mois de la 17^e année du règne de Thái-tôn des Đường 唐太宗, les portraits des sujets méritants sont représentés dans le *Lăng-yên các* (la Tour de la Fumée). »

(2) *Càn thường* 旂常. bannières employées dans l'armée. Le *thường* 常 est bordé de soleils et de lunes, et le *càn* 旂 de dragons entrelacés. Sur le *thường* sont inscrits les noms des hommes qui se sont signalés par des services rendus à la guerre. « Si tu accomplis, dit le Livre des Annales, des actions méritoires, ton nom sera inscrit sur le *đại-thường* » 厥有成績紀于大常(書君牙).

(3) La « source jaune » 黃泉 est la région des trépassés. — *Làng mây*, village qui se trouve dans les nuages. Les hommes de Hoa-phong 華封 souhaitent à l'empereur Nghiêu 堯 : « A votre mort votre âme montera sur ce nuage blanc et retournera au village de l'Empereur céleste » 乘彼白雲歸于帝鄉(史記. 陶唐紀).

(4) C'est-à-dire les quatre Quảng (Quảng-binh, Quảng-trị, Quảng-nam, Quảng-ngãi) et le Thuận-hóa (Thừa-thiên actuel).

(5) Đèo-ngang, col de la chaîne annamitique entre Hà-lĩnh et Quảng-binh.

(6) 1708-1801.

l'auteur de toutes choses se soit montré si indifférent : de pareilles occasions de rencontrer un maître digne de nous ne se voient pas en moins de mille ans, et puisque vous avez eu votre part de défaites, pourquoi vous enlever la part de triomphe qui en est le couronnement ?

Moi qui parle en ce moment, recevant de l'Empereur la tâche de défendre les frontières, je ne cesse de penser à ce qu'est la vie du soldat en garnison lointaine. Sous la tente, au milieu de la pompe qui m'entoure, je me rappelle ces moments où nous nous versions ensemble des coupes d'eau-de-vie avant de franchir un passage difficile. Dans le palais, au milieu des costumes de guerre aux couleurs éclatantes, je me prends souvent à penser à ces autres moments où nous caracolions sur nos chevaux, nos robes de laine flottant au souffle du vent. Déconcerté de ce qu'il y a parmi nous des morts et des vivants, je m'imagine que vous devez être tous là où se trouve voire général.

L'œuvre de la récente conquête (1) n'est pas complètement terminée à l'heure actuelle. Néanmoins j'ai eu à cœur de célébrer moi-même cette cérémonie en votre honneur, de vous offrir ces coupes d'eau-de-vie et ces bâtonnets d'or. La communauté de vie qui nous a unis dans la carrière, quand j'y pense, est toujours présente à ma mémoire. Voyez vos compagnons des trois armées qui sont tous présents ici pour cette solennité, voyez leurs bannières roses et leurs casques rouges. Si ces marques de piété arrivent jusqu'à vous, rendez-vous à mon invitation. Si vous êtes d'essence spirituelle et pouvez m'entendre, écoutez mes recommandations. Que la mort qui vous a frappés au champ d'honneur vous réserve ou non des sujets de vous plaindre, n'attachez pas d'importance à être tombés plus tôt ou plus tard, à avoir appartenu à une classe supérieure ou inférieure. Après avoir récompensé nos armées, je rendrai compte à l'empereur de vos exploits. Ne croyez pas que l'ère de paix et de bonheur qui va s'ouvrir pour nous soit fermée pour vous. Les vieux pères, les mères malades, les veuves et les orphelins que vous laissez après vous, on les convoquera tous un jour, et à tous on accordera des secours. Où qu'elles soient, vos âmes vivent dans le monde de Thuân et de Nghiêu. Où qu'ils soient, vos corps reposent dans les terres de Thang et de Vũ.

Nous ne pouvons peut-être pas prévoir toutes les fluctuations du grand mystère qui gouverne les événements de ce monde. En tout cas, si vous participez de la nature des esprits, retournez dans vos provinces d'origine où l'encens parfamera, le feu éclairera toujours vos autels. Dans votre seconde vie, vous reconnaîtrez encore le drapeau de l'armée d'avant. Morts ou vivants, ne vous départez pas des sentiments de respect et d'amour que vous avez pour votre prince. Si vous êtes de nature spirituelle, apportez votre aide à notre

(1) *Phù định* 甫定 de *Can qua phù định* 干戈甫定, la guerre vient de toucher à sa fin, la conquête est terminée.

dynastie et faites en sorte que dans tout l'Empire les mers soient calmes et les fleuves limpides. Grâce à vous, le trône impérial restera inébranlé jusqu'à dix mille siècles.

Veuillez agréer ces offrandes !

II

TÊ PHỤ-MÃ TRƯỞNG HẬU-QUẢN VŨ-TÍNH DŨ LỄ BỘ THƯỢNG-THƯ
NGỒ-TÔNG-CHU VĂN

Than rằng :

Đạo thần-tứ hết lòng thờ chúa, gian-nan từng giải dạ trung-thành. Đứng anh-hùng vị nước quèn mình, điển-bái chẳng sai lòng tiết-nghĩa. Ngọc dầu tan vé trắng nào phai ; trúc dẫu cháy tiết ngay vẫn để.

Nhớ hai người xưa : thao-lược ấy tài ; kinh-luân là chí. Phù vạc Hán thừa ngôi giờ chềch-lệch, trém gai đuổi lũ hung-tàn. Vớt xe Đường khi thê-nước chông-chênh, cầm bút ra tay kinh-tê. Mỗi nghĩa sánh duyên gác tía, bước gian-chuân từng cạy dạ kuông-phù. Mần kinh giúp sức cung xanh, công mông-dưỡng đã đành lòng uỷ-ký. Hậu quản thừa trao quyền tứ-trụ, chữ ân-uy nhớ nhớ đều phu. Lễ bộ phen làm việc chính-khanh, bề trung ái sớm khuya chẳng chể. Ngoài cõi vuốt nanh ra sức, chí tiêm-cừu đành giải sống ba quân. Trong thành vững dạ chia lo, bề ru-quốc đã thâu lên chín bề. Miễn biên-khổn đời năm chia sức giặc, vững lòng tôi bao quản thê là nguy. Cối Phú-xuân một trận thét uy giờ, nặng việc nước phải lấy mình làm nhẹ. Xửa mũ áo lay về bắc-khuyết, ngọn quang-minh hun mát tâm trung-can. Chỉ non sông già với cò thành, trên tàn-khổ ngọt-ngon mùi chính-khí.

Há rằng ngại một phen thí-thạch, giải chúng vì mà theo tới quản-vương ? Bởi vì thương muốn mạnh ti-hưu, thà nhất tử để cho toàn tướng-sĩ. Tiếng hiệu-lệnh mơ màng trước gió, ân-tín xưa người bộ khúc thương tâm. Bóng tinh-trung thấp thoáng dưới đèn, phong-nghi cũ kể liêu bằng sái lệ.

Cơ dăng định kíp chạy đành hẹn buổi, sót tướng-doanh sao vắng mặt thàn-huân. Phận chuy-tuỳ gang tấc cũng đến công, tiếc nhung-mạc bỗng thiệt tay trung-trí.

Nay gập tiết thu, bấy tuần uỷ-tê. Hai chữ cương-thường nghĩa nặng, rõ cốn-hoa cũng thỏ chồn u-minh. Nghìn thu hà nhạc khí thiêng, sắp mao-việt để mở nền binh-trị.

Thượng hưởng !

DISCOURS PRONONCÉ À LA CÉRÉMONIE CÉLÉBRÉE EN L'HONNEUR DU PHŨ-MÃ
COMMANDANT L'ARMÉE D'ARRIÈRE VŨ-TÍNH ET DU MINISTRE DES RITES NGÔ-
TÔNG-CHU.

Voici notre lamentation :

Le devoir d'un sujet est de servir son prince de tout son cœur. Les difficultés qu'il a à surmonter ne font que mieux paraître sa loyauté et son dévouement. Le héros sacrifie sa vie pour son pays. Au plus fort des bouleversements, il ne s'écarte pas de ses sentiments de fidélité au devoir. Le jade, fût-il près de se dissoudre, ne perd pas sa blancheur primitive. Le bambou, fût-il brûlé, garde encore toute la droiture de sa tige.

Je me souviens de vous deux, vous, général (1), dont l'art de la guerre fut le principal talent, et vous, ministre, dont l'organisation de la paix fut le plus grand but de la vie. Général, vous avez soutenu le trépied des Hán (2) au moment où le trône céleste était déplacé, bravant les difficultés de la route (3) pour vous élancer à la poursuite des malfaiteurs. Ministre, vous avez sauvé le char des Đờng (4) quand la puissance de l'Empire chancelait, déployant, le pinceau à la main, tout votre talent à organiser le pays. Général, l'amour vous ayant fait le digne consort d'une princesse (5), le pays a toujours trouvé en vous dans les circonstances critiques un de ses plus fidèles soutiens. Ministre, sous

(1) Nous avons cru nécessaire d'ajouter pour chaque phrase les mots « général » ou « ministre » suivant qu'elle s'applique à Vũ-Tính ou à Ngô-tông-Chu. Le texte annamite, tel qu'il est, est très clair, mais la traduction risquerait d'être obscure si l'on se bornait à le rendre servilement, sans rien ajouter, surtout dans des morceaux comme ceux-ci où le parallélisme a presque déformé les phrases et les a dotées, pour ainsi dire, d'une syntaxe spéciale.

(2) *Vạc Hán*, en sino-annamite *Hán đĩnh* 漢鼎, le trépied des Hán, symbole du pouvoir impérial.

(3) Litt. couper la ronce (*trém gai*), du chinois 斬荆棘 ou 披荆棘, couper ou enlever la ronce et les arbustes épineux. 異朝京師帝謂公卿曰是起兵時主簿也爲吾披荆棘定關中 (後漢書光武紀). Phùng Dị arrive à la capitale pour entrer à l'audience impériale. L'Empereur dit aux grands dignitaires de la Cour : « Cet homme fut mon *chủ-bộ* 主簿 [secrétaire] au moment où je levai mes troupes. Il avait bravé toutes les difficultés de la route [enlevé la ronce et les arbustes épineux] pour me servir et m'avait aidé à reconquérir Quan-trung. »

(4) Allusion à l'histoire de Địch Nhân-Kiệt 狄仁傑 qui ramena à Lô-lăng 廬陵 le char de l'Empereur Trung-tôn 中宗 des Đờng.

(5) *Các lla*, en sino-annamite *lã các* 紫閣, litt. la « tour de pourpre », palais des princesses.

la « tente des canoniques (1) », chargé de veiller sur le prince impérial (2), l'Empereur vous a confié en toute sécurité l'éducation de son fils. Général, ayant été en votre qualité de commandant de l'armée d'arrière désigné pour être une des quatre colonnes de l'Empire, vous avez su en toutes circonstances vous rendre digne des faveurs de l'Empereur et satisfaire à toute son attente. Ministre, nommé président du Ministère des Rites, un même loyalisme pour la dynastie et un même amour du pays n'ont jamais cessé de vous animer jour et nuit. Général, sur les frontières déployant toute la force de vos griffes et de vos dents (3), vous avez su communiquer à vos soldats l'ardeur que vous mettiez à anéantir les ennemis. Ministre, dans la citadelle, partageant avec courage les soucis de l'Etat, la douleur que vous ressentez des malheurs de la patrie est venue à la connaissance du roi (4). Général, sur les frontières de l'Empire, vous avez deux années durant, luté à force égale contre les ennemis. Inébranlable dans votre volonté d'accomplir tout votre devoir de sujet, vous n'avez jamais pensé aux malheurs qui pouvaient vous arriver. Ministre, dans le Phû-xuân, vous avez livré une bataille terrible entre toutes (5). Aux dures obligations que la patrie vous impose vous avez dû sacrifier complètement votre vie. Remettant votre bonnet et votre robe, vous vous prosternez la face tournée vers le trône au Nord : les flammes claires et lumineuses consomment et rafraichissent, général, votre cœur loyal. Prenant à témoin les collines et les fleuves, vous faites vos adieux à la citadelle abandonnée : la coupe d'amertume prend pour vous, ministre, une douce et délicieuse saveur d'héroïsme.

Ce n'est certes pas par une lâche crainte des flèches et des boulets que vous n'avez pas cherché à rompre les rangs ennemis pour rejoindre votre prince et maître. C'est parce que vous avez eu pitié des milliers d'existences de braves soldats (6) qui servaient sous vos ordres, que vous avez pensé qu'il valait mieux mourir vous-même pour sauver la vie à vos officiers et soldats. Le vent qui souffle apporte encore comme le bruit lointain des signaux et des ordres donnés sur le champ de bataille. Vos subordonnés souffrent dans leur cœur en pensant aux bienfaits et à la confiance dont vous les avez honorés. Vos âmes

(1) *Màn kinh*, en sino-annamite *Kinh át* 經幄, « la tente des canoniques ». C'est le lieu où les anciens empereurs réunissaient les plus grands lettrés de l'Empire pour disserter sur les livres ou sur les affaires du gouvernement. 撥及安國父子俱侍經幄考求其說無過人者 (宋史張撥揚安國傳論). Trưông Quĩ 張撥 et les deux An-Quốc 安國 père et fils étaient admis également aux séances de la « Tente des canoniques ». Mais à examiner ce qu'ils y disaient, on ne trouve pas qu'ils soient si supérieurs au commun des hommes.

(2) *Cung xanh*, en sino-annamite *Thanh cung* 青宮, litt. le « Palais vert », palais du prince héritier.

(3) Cf. plus haut, p. 46, note 4.

(4) Litt. les neuf degrés (le trône).

(5) Litt. une bataille qui fait comme éclater la colère du ciel.

(6) *Ti* et *hư* 貔 貅, noms de deux animaux qui ressemblent au tigre et qui sont le symbole de la valeur guerrière.

loyales, comme des ombres, semblent passer et repasser encore dans la lumière de la lampe (1). Se rappelant vos physionomies d'autrefois, vos compagnons d'armes ne peuvent s'empêcher de verser des larmes.

La grande conquête ne peut tarder longtemps à toucher à sa fin. Nous souffrons seulement que notre armée soit à jamais privée de vous, général, qui étiez doublement cher à notre dynastie comme un de ses membres et un de ses plus grands serviteurs (2). Tous les services rendus à la guerre seront récompensés à leur juste valeur. Nous regrettons seulement que vous ayez été si subitement enlevé à nos camps, ministre, vous qui fûtes si loyal de cœur et si grand d'esprit.

C'est aujourd'hui le commencement de l'automne. Nous profitons de l'occasion pour célébrer en votre honneur cette cérémonie. Dans le malheur rester fidèle aux grands principes est une chose infiniment précieuse (3). La tunique de fleurs (4) ne manquera pas de briller un jour pour vous, qui vous portera le contentement jusque dans le royaume des ombres. Dans mille automnes, les montagnes et les fleuves ne cesseront de concentrer en eux l'essence des choses et des êtres avec laquelle ils moulent les grands hommes (5). Les haches et les étendards seront bientôt rangés et nous allons assister à l'inauguration de l'ère du gouvernement pacifique.

Veuillez agréer ces offrandes !

(1) Les âmes des morts n'apparaissent que le soir où elles semblent flotter comme des ombres dans la lumière de la lampe.

(2) *Thân-huân* 親勳, homme qui est à la fois membre de la famille royale et un de ceux qui se sont signalés par de grands services rendus à la dynastie.

(3) Litt. les deux caractères *cương* et *thường* ont un sens qui pèse lourd. — *Cương* ou *tam cương* 三綱, les trois relations (君臣父子夫婦). *Thường* ou *ngũ thường* 五常, les cinq principales vertus (仁義禮智信).

(4) *Côn-hoa* 袞華 la tunique de fleurs, symbole des titres de noblesse.

(5) Les grands hommes sont l'œuvre de la nature tout entière. Ils sont formés de l'essence des choses et des êtres. Les montagnes sacrées, les grands fleuves participent également à cette formation. *Vân Thiên-Tường* 文天祥 dit au début de son *Chíh khí ca* 正氣歌 : « Dans l'univers circule le principe fondamental de la création. Diverses sont les formes auxquelles il donne naissance. En bas, il est les fleuves et les montagnes. En haut, il est le soleil et les astres. Dans l'homme, il s'appelle *hạo-nhiên* 浩然 (la grandeur d'âme). En se dilatant il remplit le ciel bleu et le ténébreux enfer. » 天地有正氣雜然賦流形下則爲河嶽上則爲日星於人曰浩然沛乎塞蒼冥 (正氣歌). — « Ce que, dit encore *Vương Bột* 王勃, les esprits tiennent le plus en honneur, c'est la vertu ; ce qu'il y a de plus précieux dans le ciel et sur la terre, c'est le génie. Aussi, bien que les deux principes unissent leurs œuvres, que l'univers entier y contribue de toutes ses énergies, que les fleuves et les montagnes bondissent et s'écroulent pour produire le fluide subtil, que les astres tombent et déchoient pour faire descendre l'essence spirituelle, on ne voit pas en fin de compte deux sages naître dans l'espace de cinq cents ans. » 夫神明所貴者道也天地所寶者才也故雖陰陽同功宇宙戮力山川崩騰以作氣星象磊落以降精終不能五百年而生兩賢也 (秋夜於綿州群官席別薛昇華序).

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

Les Publications de l'École française d'Extrême-Orient sont en vente : à Hanoi, à l'École française d'Extrême-Orient ; à Paris, chez l'éditeur, E. LEROUX, 28, rue Bonaparte.

- I. — Numismatique annamite. Par DESIRE LACROIX, capitaine d'Artillerie de marine. Saigon, 1900. 1 vol. in-8°, accompagné d'un album de XI planches *Epuisé*
 - II. — Nouvelles recherches sur les Chams. Par ANTOINE CABATON, attaché à la Bibliothèque Nationale. Paris, Leroux, 1901, in-8°. 10 fr.
 - III. — Phonétique annamite (DIALECTE DU HACT-ANNAM). Par L. CADIÈRE, de la Société des Missions étrangères. Paris, Leroux, 1902, in-8°. 7 fr. 50
 - IV. — Inventaire archéologique de l'Indochine. I. Monuments du Cambodge. Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, chef de bataillon d'Infanterie coloniale. TOME 1er. Paris, Leroux, 1902, in-8°. 15 fr.
 - V. — L'Art gréco-bouddhique du Gandhâra. ETUDE SUR L'ORIGINE DES INFLUENCES CLASSIQUES DANS L'ART BOUDDHIQUE DE L'INDE ET DE L'EXTRÊME-ORIENT. Par A. FOUCHER, docteur ès-lettres. TOME 1er. INTRODUCTION. — LES EDIFICES. — LES BAS-RELIÈFS. Paris, Leroux, 1905, in-8°. 15 fr.
 - VI. — Le même. TOME II. (*Sous presse.*)
 - VII. — Dictionnaire cham-français. Par ETIENNE AYMONIER, ancien directeur de l'École coloniale, et ANTOINE CABATON, attaché à la Bibliothèque Nationale. Paris, Leroux, 1906, in-8°. 40 fr.
 - VIII. — Inventaire archéologique de l'Indochine. I. Monuments du Cambodge. Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, chef de bataillon d'Infanterie coloniale. TOME II. Paris, Leroux, 1907, in-8°. 15 fr.
 - IX. — Le même. TOME III. Avec un cartable. Paris, Leroux, 1912, in-8°. 20 fr.
 - X. — Répertoire d'Épigraphie jaina, PRÉCÉDÉ D'UNE ESQUISSE DE L'HISTOIRE DU JAÏNISME D'APRÈS LES INSCRIPTIONS. Par A. GUERINOT. Paris, Leroux, 1908, in-8°. 15 fr.
 - XI. — Inventaire archéologique de l'Indochine. II. Monuments chams de l'Annam. Par H. PARMENTIER, chef du Service archéologique de l'École française d'Extrême-Orient. TOME 1er. DESCRIPTION DES MONUMENTS. Paris, Leroux, 1909, in-8°. 16 fr.
 - XI^{bis}. — Le même. PLANCHES, D'APRÈS LES RELEVÉS ET LES DESSINS DE L'AUTEUR. 1 album in-8°, comprenant 114 planches. Paris, Leroux, 1909. 16 fr.
 - XII et XII^{bis}. — Le même. TOME II et Album de Planches. (*En préparation.*)
 - XIII. — Mission archéologique dans la Chine du Nord. Par EDOUARD CHAVANNES, membre de l'Institut. TOME 1er. PREMIÈRE PARTIE. LA SCULPTURE À L'ÉPOQUE DES HAN. Paris, Leroux, 1913, in-8°.
 - DEUXIÈME PARTIE. (*Sous presse.*)
 - XIV. — Le même. TOME II. (*En préparation.*)
 - XIII^{bis}-XIV^{bis}. — Le même. PLANCHES, 2 albums in-4°, comprenant 488 planches. Paris, Leroux, 1909. (*Ne se vendent pas séparément. Prix de souscription à l'ouvrage complet, 150 fr.*)
 - XV. — Bibliotheca Indosinica. DICTIONNAIRE BIBLIOGRAPHIQUE DES OUVRAGES RELATIFS À L'INDOCHINE. Par HENRI CORDIER, membre de l'Institut. TOME 1er. (BIRMANIE, ASSAM, SIAM ET LAOS). Paris, Leroux, 1912, in-8°. 50 fr.
 - XVI. — Le même. TOME II. PÉNINSULE MALAISE. Paris, Leroux, 1913, in-8°. 15 fr.
 - XVII. — Le même. TOME III. INDOCHINE FRANÇAISE. Paris, Leroux, 1914, in-8°.
 - XVIII. — Le même. TOME IV. INDOCHINE FRANÇAISE. (*En préparation.*)
- Atlas archéologique de l'Indochine. MONUMENTS DU CHAMPA ET DU CAMBODGE. Par le capitaine E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, attaché à l'École française d'Extrême-Orient. Paris, Leroux, 1901. 1 vol. in-f°. 12 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

- I. — Éléments de sanscrit classique. Par VICTOR HENRY, professeur à l'Université de Paris. Paris, Leroux, 1902, in-8°. 10 fr.
- II. — Précis de grammaire pâlie, ACCOMPAGNÉ D'UN CHOIX DE TEXTES GRADUÉS. Par VICTOR HENRY, professeur à l'Université de Paris. Paris, Leroux, 1904, in-8°. 10 fr.

QUATORZIÈME ANNÉE

TOME XIV, no 6

Prix : 3 fr. 50

BULLETIN
DE
l'Ecole Française
D'EXTRÊME-ORIENT

— 1891 —

L'ARCHITECTURE INTERPRÉTÉE
DANS LES MONUMENTS DU CAMBODGE.

Par HENRI PARMENTIER,

*Architecte diplômé par le Gouvernement,
Chef du Service Archéologique de l'Ecole française d'Extrême-Orient.*



HANOI
IMPRIMERIE D'EXTRÊME-ORIENT

—
1914

BULLETIN DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

Le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* est en vente à Hanoi, à l'École française d'Extrême-Orient et à l'Imprimerie d'Extrême-Orient, éditeur; à Paris, chez E. LEROUX, 28, rue Bonaparte. Le prix de l'abonnement annuel est fixé à 20 francs, port compris.

Chacun des volumes déjà parus (tomes I à XII, correspondant aux années 1901 à 1912), est mis en vente au prix de 20 francs, sauf les tomes I et III (1901 et 1903), qui ne sont plus vendus séparément.

Chaque numéro simple, paru antérieurement à l'année 1912, est vendu 5 francs; chaque numéro double, 10 francs.

À partir de l'année 1912, chaque numéro est vendu à un prix spécial, indiqué sur la couverture.

Il reste quelques collections complètes des douze premières années, mises en vente au prix de 300 francs.

Toutes les communications concernant la rédaction du *Bulletin* doivent être adressées à M. le Directeur de l'École française d'Extrême-Orient, à Hanoi.

Articles parus en 1914.

- | | |
|--|----------|
| 1. E. HUBER. — Etudes bouddhiques..... | 1 fr. 50 |
| 2. H. PARMENTIER. — Le temple de Vat Phu..... | 3 fr. 50 |
| 3. G. CÆDÈS. — Une recension pâlie des Annales d'Ayuthya..... | 2 fr. 50 |
| 4. H. MASPERO. — Sur quelques textes anciens de chinois parlé..... | 2 fr. 50 |
| 5. Notes et mélanges..... | 3 fr. 50 |
- J. PRZYLUKI. — L'or dans le folklore annamite.
A. BONIFACY. — Nouvelles recherches sur les génies thériomorphes au Tonkin.
R. DELOUSTAL. — Des déterminatifs en annamite.
PHAM QUỲNH. — Deux oraisons funèbres en annamite.

Articles à paraître.

- R. ORBAND. — Les tombeaux des Nguyễn 阮.
H. MASPERO. — Rapport sommaire sur une mission archéologique au Tchô-kiang.
-



L'ARCHITECTURE INTERPRÉTÉE

DANS LES BAS-RELIEFS DU CAMBODGE,

Par HENRI PARMENTIER,

*Architecte diplômé par le Gouvernement,
Chef du Service Archéologique de l'École française d'Extrême-Orient.*

Nous avons, il y a quelques années, dans un article ⁽¹⁾ d'un titre analogue, cherché à déterminer les renseignements que les bas-reliefs de Java pouvaient fournir sur l'architecture contemporaine ou antérieure à ces bas-reliefs, soit de Java même, soit du pays civilisateur. Nous tentons aujourd'hui la même étude sur les bas-reliefs anciens du Cambodge.

Les monuments khmèrs ne nous offrent pas une série de représentations aussi complète ni aussi heureuse que ceux de la grande île. Trois temples seulement possèdent des suites continues de bas-reliefs : le Bayon, Bantâi Çmar et Añkor Vat ; un autre, le Baphuon, montre de nombreux petits panneaux sculptés ; et c'est tout. Encore de ces quatre séries, une seule est riche en figurations de bâtiments : la double décoration murale des galeries extérieures et intérieures du Bayon ⁽²⁾. Il existe bien une autre source de renseignements et très précieuse, les réductions d'édifices qui figurent aux parois et aux tympanes des monuments de l'art primitif khmèr, mais elles sont d'un caractère tout différent, aussi bien comme mode de représentation que comme types de construction, et nous nous proposons de les étudier plus tard en détail avec cet art original.

(1) *L'architecture interprétée dans les bas-reliefs anciens de Java*, BEFEO, VII, p. 1 sqq.

(2) Dans cette étude les représentations sont désignées par le n^o de la photographie qui les donne, soit dans le *Bayon d'Añkor Thom*, collection des bas-reliefs de la mission DUFOUR-CARPEAUX publiée par la Commission archéologique de l'Indochine ; soit, pour Bantâi Çmar et Añkor Vat, dans les séries exécutées par le général de BEYLIÉ et conservées à la bibliothèque de l'École. Pour celles du Bayon l'indice E. ou I. marque s'il s'agit des galeries extérieures ou intérieures. Dans les planches où sont dessinées les plus instructives de ces représentations, la convention suivante a été adoptée : pour éviter l'hésitation dans l'attribution des légendes, celles-ci sont accompagnées d'un gros point placé de telle sorte que la légende se trouve toujours entre ce point et l'image à laquelle elle se rapporte.

Le système de dessin employé par le sculpteur cambodgien ne diffère dans ses grandes lignes de celui qu'adopta l'artiste javanais : il lui est seulement inférieur. Ainsi notre ciseleur n'a aucun soupçon de la perspective (fig. 1 A) qui est déjà employée au Bôrôbudur; même, il ne tente pas de figurer par des rabattements les divers côtés d'un édifice : il se contente toujours

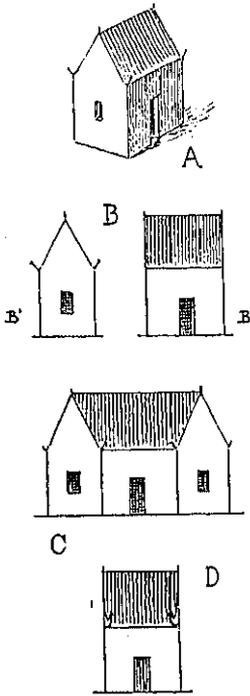


Fig. 1. — DIVERS MODES DE REPRÉSENTATION D'UN TOIT.

la face principale. Il n'utilise ce second mode de dessin, et d'une façon fort maladroite, que pour exprimer la forme des toitures; en effet, en géométrie, celles-ci apparaissent comme des murs lorsqu'elles sont vues parallèlement au faite, n'indiquent leur forme ou leur inclinaison (fig. 1 B) pour faire sentir leur aspect véritable, que révoque seul le pignon (fig. 1 B'), le sculpteur replie une partie de ce dernier dans le plan de la façade longue, mais en dedans (fig. 1 D), système absurde qui ferait paraître génial le rabattement de la façade extérieure (fig. 1 C): pour barbare qu'il soit, ce dernier mode, cher aux Chinois, donne au moins la silhouette d'angle de la construction; l'autre est la

renverse. Pour rendre l'impression d'éloignement, le Cambodgien, comme le Javanais, a recours, comme le Javanais, à la superposition des plans, parti raisonnable, mais le plus souvent il ne les sépare pas les uns des autres. Aussi lorsque cette méthode défectueuse s'applique à des édifices d'éléments différents, la base de l'un touche la cime de l'autre: ils paraissent ensemble ne faire qu'un monument unique, et celui-ci semble une construction à étage.

Suivant le même principe, il représente par des lignes verticales les horizontales qui fuient devant le spectateur: mode logique, exact même pour quelques-unes d'entre elles, ce qui sont contenues dans le plan visuel vertical. A-t-il une rivière à montrer? S'il doit faire défiler successivement les scènes qui se passent sur ses deux rives, il dessine d'abord les groupes réunis sur l'une des berges. Puis comme s'il conduisait le spectateur avec lui, il franchit la rivière: à ce moment point par point elle fuit directement vers l'horizon. Il la figure alors comme un long rectangle vertical qui s'élève du bas du panneau à son sommet. Enfin il représente un tableau qu'offre l'autre rive (E. 92).

Si au contraire la scène se passe sur la rivière même, il étend celle-ci comme une grande nappe verticale qui s'allonge du bord inférieur du panneau à son bord supérieur. La rive la plus voisine du spectateur, avec ses maisons et ses groupes, court sur la cimaise du bas du mur, la rive la plus distante s

la frise haute, tandis que les barques qui s'éloignent de plus en plus s'étagent les unes au-dessus des autres, d'un bord à l'autre du bas-relief (E. 31, 32).

Le sculpteur khmèr ne semble pas s'être préoccupé de situer ses scènes à l'intérieur d'un palais par la curieuse convention de profil-coupe que nous signalions à Java (1). D'ordinaire il substitue bien un arc au fronton ou au pignon plein qui devait le plus souvent se dresser au-dessus de l'entrée ; mais c'est là sans doute un simple artifice de composition qui lui permettait de donner une taille supérieure au personnage principal ; les autres en effet s'entassent sous les galeries, dont les piliers, à tort, disparaissent derrière leurs rangées.

Nos représentations semblent avoir la même tendance que celles de Java à raccourcir la proportion générale des édifices, surtout par la réduction, l'entassement des superstructures : c'est une conséquence naturelle de ce système de décor. Les personnages y sont l'élément principal, les bâtiments l'accessoire. Si le sculpteur était tenté de les mettre ensemble dans un rapport normal, les édifices occuperaient tout le panneau et les humains apparaîtraient minuscules. Il donne donc toute l'importance à ceux-ci. Mais souvent ces derniers doivent figurer sous les édifices : il est obligé de réserver à la partie de l'image qui les reçoit une dimension suffisante. Il s'ensuit que les parties basses, où se trouvent les acteurs de la scène, ont une dimension presque proportionnée aux hommes ; mais la place manque pour développer le reste de l'édifice dans le même rapport, et ses superstructures sont d'autant plus réduites que les éléments inférieurs ont été plus augmentés. Ainsi d'une tour dont la porte est petite et le couronnement en pyramide considérable, notre sculpteur fera un bâtiment au corps énorme, à la porte colossale, tandis que la série des étages se réduiront presque à un champignon posé au sommet du corps inférieur (I. 66) (2).

Nous devons signaler encore la façon malheureuse dont le sculpteur khmèr stéréotype les formes qu'il rencontre trop souvent : il en perd le sens vrai et les emploie un peu partout sans s'apercevoir de leur incohérence aux points où il les place. Nous en avons un exemple frappant dans l'abus de la croisée de toits.

C'est là une forme d'un usage encore courant au Cambodge et qui paraît avoir eu une vogue encore plus grande au temps de nos sculpteurs. Pour couvrir un pavillon carré, l'architecte préféra, à la toiture à quatre pans que nous employons, un système tout différent. Il traite cette couverture comme

(1) BEFEO, VII, p. 5.

(2) L'exemple est particulièrement probant ici, parce que les superstructures y sont celles du prasât de pierre dont nous connaissons les proportions réelles par de nombreux exemples debout.

l'intersection de deux galeries perpendiculaires (fig. 2). Dans chaque sens, il place une toiture à deux pans dont le faite s'étend sur l'un des axes du carré et dont les pignons se dressent sur les deux côtés opposés aux deux bouts de cet axe (1).

Cette disposition, assez délicate à exécuter, puisque tous les pans de toiture sont triangulaires et les fermes principales en diagonale, est d'un effet

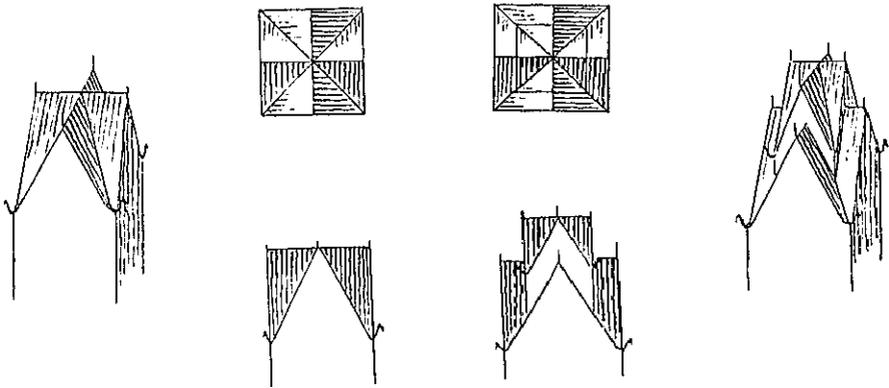


Fig. 2. — CROISÉE DE TOITS SIMPLE ET DOUBLE.

très riche et pour cette raison fut sans doute préférée. Le système oriental des charpentes par empilement de bois diminue grandement d'ailleurs les difficultés d'une telle combinaison : elles ne sont réelles que dans notre système à triangulation.

Cette forme que le sculpteur a dessinée trop souvent sous son aspect géométral, d'ailleurs correct, devient pour lui le type même de la toiture ; et ce dessin vient involontairement sous son ciseau, dès qu'il a un toit à représenter, quand même l'emploi de la croisée est impossible à cette place.

Avant de commencer cette revue, il faut distinguer — dans la mesure où le sculpteur peut en avoir tenu compte — le mode de construction adopté pour les édifices représentés : emploi du bois hourdé, maçonnerie de briques ou de pierre. Pour abréger, nous désignerons ces deux systèmes sous les termes d'architecture légère et d'architecture robuste.

Cette division de nos images est-elle possible ? Il est à craindre qu'elle ne soit au moins fort hypothétique. L'architecte khmèr concevait ou répétait,

(1) Nous montrons dans la figure 2 le tracé en géométral, plan et élévation, de la croisée de toits, simple ou double, ombrée aux rayons lumineux venant à 45° de la gauche et du haut de chaque tracé, avec l'aspect perspectif de cette partie de la construction ; car elle tient une place importante dans nos images et figurera fréquemment dans les schémas et les interprétations que nous en donnerons.

semble-t-il, une forme, sans s'inquiéter spécialement des moyens qui lui permettraient de la réaliser : son mépris connu de la construction le prouve ; rien ne viendra donc spécifier la matière d'un édifice dans l'image donnée par le sculpteur. Un exemple fera nettement concevoir combien un tel système d'architecture se traduit en images inexpressives, au moins sur le sujet de la matière employée.

Une miniature du Moyen-Âge qui contiendra un arc à joints convergents représentera en même temps la forte culée de maçonnerie opposée à la poussée de cet arc. Alors même que l'imagier aurait oublié de figurer les joints, nous savons que l'arc est composé d'une série de claveaux de pierre, parce que la culée est là pour attester la poussée qui résulte de leur assemblage. Mais si, dans une copie moderne d'église gothique, on vient à construire le même arc avec un bâti intérieur de fer, composé de telle façon que l'ensemble n'exerce aucune poussée, la meilleure photographie de cet édifice ne nous apprendra pas l'existence de ce fer, si l'architecte a conservé, comme décor, la culée devenue inutile comme résistance. L'absence de celle-ci, seule, pourrait attirer notre attention et signalerait le subterfuge.

Une architecture en bois hourdé ne donne pas d'aussi grandes facilités de construction que l'emploi du fer dissimulé, mais elle est néanmoins beaucoup plus souple et plus maniable qu'une architecture robuste à voûtes encorbellées. Pouvons-nous espérer de ce chef une distinction claire ? Non, parce que les nécessités de ses représentations amènent le sculpteur à donner aux monuments robustes l'aspect d'édifices légers. Il substitue en effet partout aux murs, qui masqueraient ses personnages, des piliers qui les laissent voir. Le mur même du fond de la galerie, s'il existe dans la pensée du sculpteur, est invisible et se confond avec la surface du panneau. Seule la figuration des joints marquerait son existence ; mais comment le sculpteur aurait-il l'idée de les représenter, quand tout l'effort de l'architecte est justement de les faire disparaître ?

Un seul fait accuserait la légèreté des constructions : la présence de grands arcs évidés aux porches ; ils y sont possibles, parce que les voûtes qui couvrent les avant-corps sont d'une seule pièce et par suite stables : les bas-reliefs de Java nous montrent des exemples de telles dispositions (1). L'architecture robuste exige au contraire en ce point des frontons pleins ; seuls ils peuvent donner la liaison nécessaire aux blocs indépendants des encorbellements. Mais l'habitude de sacrifier cette surface à l'agrandissement du personnage principal, sans souci de la construction, nous enlève cette dernière garantie.

Notre observation est donc à peu près désarmée et nous n'avons guère que deux points de repère : d'une part, l'aspect des constructions qui, par obligation,

(1) BEFEO, VII, pl. I, 11.

sont légères, pavillons portés par des chars ou des barques ; de l'autre, l'image d'édifices dont les parties hautes sont si semblables aux étages des pràsàts de l'art classique qu'on ne peut hésiter à les y rapporter.

Voici pour la première série et la plus importante, les bas-reliefs du Bayon, l'ordre que nous suivrons :

- 1^o examen des constructions forcément légères ;
- 2^o étude des édifices à plan simple, qui pour la plupart sont des galeries ;
- 3^o examen des édifices à plan complexe, en allant des moins compliqués à ceux qui le sont le plus. C'est parmi ces derniers seulement que se rencontrent les images de pràsàts, notre second terme de comparaison.

Nous verrons ensuite ce que les autres bas-reliefs nous apportent de renseignements nouveaux, qu'ils soient à Bantäi Čmar sans doute contemporains de ceux du Bayon, plus récents au Baphuon, bien moins anciens à Añkor Vat. Nous examinerons alors les éléments communs aux divers édifices, et nous terminerons cette étude en établissant, dans la mesure du possible, un tableau concis de l'architecture que nous révèlent ces sculptures.

Bien qu'on ne puisse guère tenir pour une construction la couverture d'une charrette, nous n'en négligerons cependant pas l'image, car c'est le type même d'une forme de toiture qui, inconnue en exécution, est cependant bien représentée dans nos bas-reliefs. Cette couverture de charrette, aujourd'hui encore la plus répandue au Cambodge, est commune, je crois, à presque tout l'Extrême-Orient : elle consiste en un rouf (l. 118B ; I. 53, pl. I) (1) demi-circulaire qui se prolonge en deux avancées pour protéger conducteur et bagages du soleil et de la pluie. Cet abri aujourd'hui est construit de baguettes de bambou courbées qui supportent une natte enduite de résine ou un imbriquage de larges feuilles. Le même système recouvre

(1) Ces petites représentations sont fort heureuses et le mouvement des bêtes et du conducteur bien observé. Aucun détail de ces ingénieuses et indispensables voitures ne fait défaut, ni le long timon, avec sa corne recourbée à l'avant où s'attachent les cordelettes qui maintiennent levée la tête des bœufs — timon qui se divise en deux pour former le bâti de la charrette et vient se redresser à l'arrière en deux cornes élégantes, prises commodes pour soulever la légère charrette — ni les patins latéraux qui, avec le bâti, forment le cadre des roues indépendantes, aux stables moyeux allongés, et qui, lorsque les ornières sont trop profondes, viennent glisser sur le sol et soutiennent la voiture avant qu'elle ne verse, jusqu'à ce que la roue retrouve terre, — ni le joug mobile qui pèse sur le cou des bœufs — même autrefois des chevaux — et y est maintenu par une cordelette fixée d'une part à l'extrémité du joug, de l'autre à une cheville qui le traverse. — Seules manquent les rênes attachées à la cloison nasale des bœufs. L'image serait parfaite, si le rouf n'était seulement ici un peu petit pour la masse générale de la charrette.

sampans ou pirogues, tandis qu'un véritable dôme, obtenu de même façon, termine les cages d'éléphant. Sur nos bas-reliefs, comme dans l'Annam actuel, la même couverture courbe est adoptée pour les palanquins (I. 125) ; nous la trouvons encore ici au-dessus des coffres fixés sur un pavois et qu'on suppose être les arches du feu sacré (I. 110, pl. I).

Nous voyons sur les images des chars de véritables représentations d'édifices, soit légers, soit même d'allure massive, ce qui n'a rien d'extraordinaire si l'on se rappelle les chars sacrés de l'Inde moderne, véritables bâtisses de bois à l'instar des temples de briques (1). C'est le cas de I. 118 A (pl. I) qui, dans son motif central, semble une exacte copie des *pràsats* classiques, avec leurs multiples étages, leur plan redenté, leurs fausses niches très basses et leurs antéfixes d'angle. Les dômes latéraux n'ont pas leurs similaires dans l'architecture connue du Cambodge : nous aurons lieu de les examiner plus à loisir dans la suite de cette étude.

L'image I. 124 (pl. I) est tout à fait intéressante. Ce n'est pas à proprement parler un char, mais une litière en forme de char. Comme le char céleste, elle est portée fictivement par de grands oiseaux sculptés ; mais en réalité elle est soutenue par des hommes qui en reçoivent les longs brancards sur leurs épaules : les roues, purement décoratives, reposent sur le fond où s'appuient les oiseaux : socle et cales sont nettement marqués, tandis que les patins latéraux qui font si rarement défaut aux véritables voitures (voir celles de I. 118) manquent ici.

Les barques ont des pavillons d'un caractère nettement utilitaire. Le panneau I. 49 nous donne cependant deux petites barques à superposition de toits courbes d'aspect assez conventionnel. D'un dessin plus serré sont celles des panneaux I. 92 (2) (pl. I). Leurs abris, fort somptueux, montrent une toiture à quatre pans, plus ou moins riche, seule ou soutenue de toits courbes. Ces barques, à la différence de celles qui sont le plus souvent représentées (E. 23 par exemple), ont une voilure, et les quelques rames figurées n'y servent que de gouvernail ou de dérive ; par malheur voiles et mâts sont indiqués d'une façon si conventionnelle que leur examen ne nous apprend rien. Nous trouvons des toitures angulaires, semble-t-il, sur un château d'avant, dressé au bout d'une barque à rames (E. 27, pl. I). Toutes ces barques ont leur proue ornée d'une tête énorme de makara ou de poisson stylisé d'où s'élève souvent une puissante tête d'oiseau, un garuḍa peut-être. De la tête du monstre marin sortent des défenses aiguës qui semblent avoir joué le rôle d'éperon (3). Il est possible qu'un rapport existe entre la présence de cette tête et l'œil des jonques orientales.

(1) Cf. le char de Conjeevoram. JOUVEAU DUBREUIL. *Archéologie du Sud de l'Inde*. Iconographie (vol. XXVII des Annales du Musée Guimet) pl. XLIV.

(2) La scène s'étend en réalité sur les panneaux I. 91, 92, 93.

(3) Ce détail est net sur les barques de Bantâi Çmar publiées BEFEO, X, fig. 2, p. 210.

Enfin nous arrivons, mais par malheur en pleine convention, à une représentation d'édifices légers réels, huttes d'ermite du panneau I. 133. Il semble que le sculpteur ait voulu dessiner des abris coniques de feuillage, mais hanté par le souvenir des détails qu'offre le pràsàt et poussé par l'analogie que présente sa masse, il a confondu feuilles et rameaux avec ses antéfixes et même ses fausses niches ; en outre il donne à la porte un caractère aussi artificiel et en fait un arc à nāgas tandis qu'il ajoute aux côtés de l'abri des profils de porches, bien invraisemblables, même en branchages, aux flancs d'une minuscule hutte. Nous ne ferons pas état de ces images trop sujettes à caution et qui d'ailleurs ne nous apprennent rien, mais il y avait là un fait curieux d'adaptation à signaler.

Avec les galeries nous entrons dans l'étude des véritables édifices et notre examen est aisé : en effet les seuls bâtiments que les Cambodgiens, outre quelques stūpas, construisent aujourd'hui ont les plus grands rapports avec ces types d'édifices.

Nous ne rencontrons guère dans les vraies galeries que des toitures angulaires. Un seul exemple pourrait être interprété comme une galerie à couverture courbe, I. 75, et il est des plus douteux. Si le rabattement naît du pignon accuse bien le profil convexe de la couverture, par contre la présence d'un lourd couronnement sur le faite allongé semble correspondre aux superstructures d'un pràsàt central : il ne s'agit donc plus ici d'une galerie, mais de la réduction d'un de ces édifices à plan complexe dont nous aurons bientôt l'occasion d'étudier des exemples plus compréhensibles.

Une autre représentation, I. 113, est de même à écarter, malgré les trois frontons ondulés qui y sont indiqués, avec une grande maladresse d'ailleurs. Il semble qu'ils correspondent également à des sommets aplatis de pràsàts et le rabattement du pignon à l'extrémité gauche de la galerie montre que la couverture est encore angulaire ici.

Si dans ces galeries nous allons du simple au complexe, le type initial sera celui qui comporte une toiture à deux pans portée par quatre ou six piliers. Il n'en est d'exemple que dans les panneaux E. 28, 29 (pl. II). D'ordinaire la couverture est obtenue par l'emploi d'une croisée de toits (voir fig. 2) dressant sur chaque face un pignon triangulaire qui paraît avoir été toujours plein. Nous en avons cependant un exemple isolé, où par extraordinaire le pignon est à jour (E. 26, pl. II) : encore ici l'évidement est-il sans doute seulement motivé par la présence d'un panier (?) suspendu. Ces deux types se compliquent par l'addition à la salle centrale, sur son axe, d'annexes semblables au premier type, de plus en plus étroites et de plus en plus basses (E. 33, pl. II ; E. 31 ; I. 41, (1) pl. II). Ils forment souvent ici galerie continue, comme E. 33.

(1) Sur la planche la partie droite de la représentation est complétée en répétant la partie gauche.

E. 31, présentant une suite de motifs principaux réunis par des éléments décroissants ; c'est une disposition de bâtiments fort longs qui n'a plus sa raison d'être aujourd'hui : elle ne conviendrait qu'à de vastes lieux d'exposition comme des marchés ; c'est, semble-t-il, leur sens dans nos sculptures ; or de nos jours de simples paillettes tiennent ce rôle quand des constructions européennes ne sont pas venues les remplacer. Par contre la galerie — ou mieux la salle — à motif central unique est encore le système classique aujourd'hui et la photographie en a popularisé un des plus jolis exemples, la tribune des fêtes du palais de Phnom Péñ (fig. 12) ; cette dernière n'est pas cependant de dispositions absolument identiques : deux différences s'y accusent : la nef est triple et des appentis prolongent latéralement le mouvement général de la toiture centrale ; — un haut motif s'élève à la croisée. La première différence tient, pensons-nous, à une simplification des édifices dans le dessin khmèr ; le parti d'une nef unique eût donné une largeur couverte trop étroite et un abri contre le soleil trop relevé pour les besoins du pays. La forme à triple nef, que nous croyons même à cette époque la plus générale, n'est représentée ici qu'une fois, sur une galerie vue de côté, E. 87 (pl. II) ; la croisée centrale y est redoublée comme aujourd'hui. Mais l'image ne nous rend pas compte des extrémités du bâtiment ; de nos jours, les nefs latérales s'y retournent et passent sous le grand pignon de la nef centrale. Nous ne pourrions cependant affirmer qu'il en était ainsi autrefois, car ce système dominant et peut-être unique au Cambodge, est plutôt l'exception dans un art similaire, celui du Laos, et nous avons ici au contraire quelques exemples de demi-pignons fermant des nefs latérales dans des édifices complexes (l. 1, l. 102, pl. III). Quant au motif central, qui se dessine sur la croisée, dans l'édifice de Phnom Péñ, il est rare ici ; un ornement analogue se rencontre à l'occasion, notamment sur les galeries inférieures du panneau l. 44 ; il y affecte plutôt la forme d'un couronnement de tour.

Avec les édifices à plan complexe, l'étude devient plus délicate. Nous désignons par ce terme ceux dont les éléments paraissent se répartir autour d'un motif central plus important, ou qui présentent plus d'un motif central : par exemple, ceux qui semblent comporter trois pràsats unis par des galeries. Ces images étant d'une lecture plus difficile, nous donnerons les différents plans qu'elles suggèrent sans nous réduire aux seuls strictement possibles, car le plus souvent il n'en est aucun, tant sont maladroites les conventions du dessinateur.

Notre série débute par un petit édifice à croisée de toits aigus, accompagnée de deux ailes analogues, mais plus basses ; à la rencontre des deux fatès s'élève un motif de couronnement peu important : l. 76.

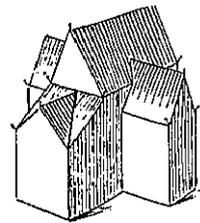
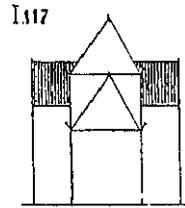


Fig. 3. — SCHÉMA ET LECTURE STRICTE DE I. 117.

I. 117 nous offre une disposition très habituelle dans ces représentations, quoique peu vraisemblable (fig. 3). Sur la croisée de deux toits s'en élève un autre, simple, vu par le pignon ; deux ailes ordinaires de hauteur intermédiaire accompagnent le centre. La combinaison ne pourrait être exécutée que si la croisée était pour moitié en appentis, c'est-à-dire, si le faite du toit longitudinal était appuyé au mur de l'édifice qui porte le toit supérieur. C'est là une disposition peu naturelle, qui, si elle s'arrange bien en dessin, correspondrait dans la réalité à la recherche des plus grandes et des plus désagréables difficultés (fig. 3). Nous trouvons ici le premier exemple important de cet abus de la croisée de toits en représentation. La disposition la plus vraisemblable est donnée par la figure 4.

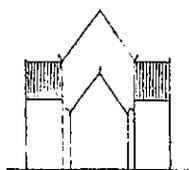
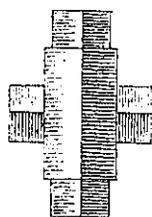


Fig. 4. — INTERPRÉTATION DE I. 117.

La disposition I. 37 (pl. III), qui pourrait être une autre version du même genre d'édifice, est plus normale. Il faut y voir sans doute une salle sous une croisée de toits munie d'un lanteron. Ici le plan est plus naturel (fig. 5). On peut s'étonner cependant qu'on ait élevé un lanteron ainsi couvert perpendiculairement à l'axe principal.

I. 4 nous montre une construction plus complexe. L'invéraisemblance de la croisée de toits inférieure est accusée ici par la présence d'épis qui empêchent d'y voir un appentis. La seule interprétation naturelle est que les deux croisées s'enchèventrent, motif habituel dans l'architecture légère du Cambodge et du Siam

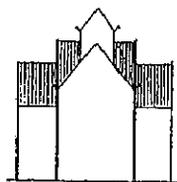
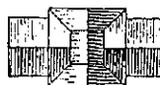
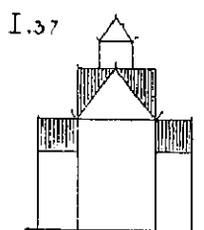


Fig. 5. — SCHEMA ET INTERPRÉTATION DE I.37.

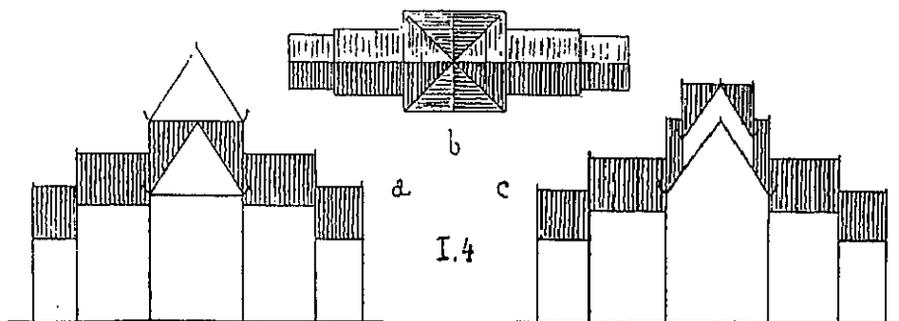


Fig. 6. — SCHEMA ET INTERPRÉTATION DE I. 4.

actuels. La combinaison serait alors celle donnée en plan et en élévation par la figure 6. Il est à remarquer que les pignons latéraux sont indiqués sur le bas-relief plutôt comme s'ils faisaient partie de toits à section courbe, tandis qu'ils sont bien marqués comme angulaires en façade. Cette ligne ondulée du décor était sans doute amenée naturellement par la ligne recourbée des nāgas d'angle.

I. 2 offre la même disposition : le relèvement de la croisée supérieure est une simple conséquence de la grande importance donnée au décor du pignon antérieur (fig. 7).

La disposition serait encore la même en I. 1 (pl. III) si la façade du motif central n'était accompagnée de deux demi-pignons. Le tracé strict du plan est donné par la figure 8.

Ce système paraîtrait bien extraordinaire et ici encore accumulerait les difficultés sans aucun intérêt de dispositions ou d'aspect. Il nous semble plus probable d'y voir l'indication d'une croisée de nefs triples (fig. 9).

Avec I. 48 (pl. III) nous trouvons un édifice plus important fermé, dont la double croisée doublement impossible est terminée par un important amortissement. Il faut lire sans doute le motif central comme une répétition de toits croisés, avec un somptueux décor à la rencontre des faîtes (fig. 10), composition même de la tribune de Phnom Péñ (fig. 11) citée plus haut et des pagodes riches actuelles (fig. 12). La même combinaison se retrouve dans le motif latéral du groupe I. 54 que nous étudierons plus loin.

C'est par exception un toit à quatre pans qui s'élève sur une croisée de toits au centre de l'édifice figuré dans I. 74 (pl. III). Cette disposition fort difficile, sinon impossible, à réaliser, pourrait bien n'être qu'un malheureux essai de variété ou une plus mauvaise interprétation des systèmes qui précèdent.

A l'encontre de la série des images que nous venons de passer en revue, toutes sans doute de construction légère, le bâtiment du panneau E. 24 (pl. IV) semble à première vue en pierre. C'est au moins ce que suggère tout d'abord la forme des pignons et des demi-pignons, celle même à laquelle les monuments d'art classique en grès nous ont habitués. Cependant le fait même de l'évidement des frontons, qui n'était pas exigé par les

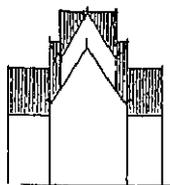
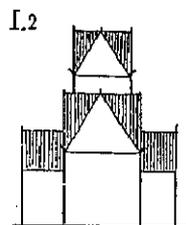


Fig. 7. — SCHEMA ET INTERPRETATION DE I. 2.

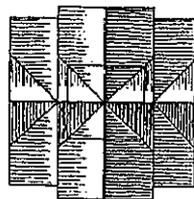
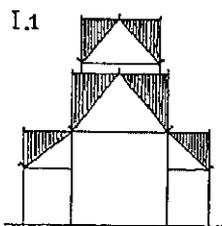


Fig. 8. — SCHEMA ET LECTURE STRICTE DE I. 1.

nécessités de la composition des figures, et la forme relevée des toits, tout à fait analogue à ceux des charrettes, ramènent l'esprit à l'idée d'une architecture légère. Le plan de l'édifice peut aisément se lire en somme comme les précédents avec la seule différence de la forme des couvertures.

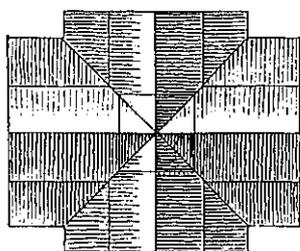
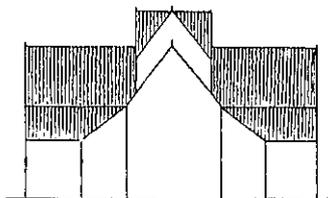


Fig. 9. — INTERPRÉTATION DE I. 1.

I. 48

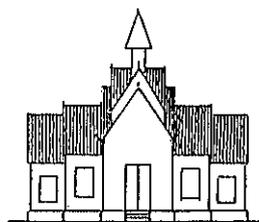
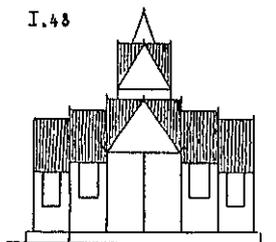


Fig. 10. — SCHÉMA ET INTERPRÉTATION DE I. 48.

L'édifice I. 89 qui, accompagné de deux dvārapālas, paraît un temple, est une petite construction dont le centre fermé est couvert par une coupole à quatre arêtes; deux petites ailes l'accompagnent. C'est, avec le précédent, le seul édifice à motif central unique qui présente un dôme. Nous trouverons plusieurs exemples de cette forme curieuse dans les groupes à axe triple.

Avant d'aborder l'examen de ceux-ci, il nous faut passer en revue un certain nombre de bâtiments qui, au premier abord, paraissent munis d'un étage. Nous allons voir que, sauf pour un, d'ailleurs bizarre, il n'en est rien.

Celui-ci, I. 118 (pl. II), est incompréhensible. Ou il faut l'interpréter comme les suivants et voir dans l'étage un édifice placé en arrière: il est alors étrangement mesquin. Ou il faut supposer une galerie juxtaposée à une sorte de tour surmontée d'un petit étage, disposition tout à fait anormale dans cet art. Il semble qu'on soit ici en pleine fantaisie.

I. 7, I. 23 (pl. II), I. 64 ne sont qu'en apparence des édifices à étages: en réalité il s'agit là seulement de bâtiments figurés l'un au-dessus de l'autre suivant la convention de perspective de nos bas-reliefs. L'édifice qui correspond au rez-de-chaussée est une galerie antérieure, une porterie sans doute, que nous voyons souvent représentée ici. Un fait montre la valeur de cette hypothèse: la galerie est parfois séparée de l'édifice supérieur (I. 54 par exemple). Pour I. 7 le bâtiment du dessus serait alors un édifice fermé, avec porte au milieu et fenêtres aux côtés, édifice composé

suivant le système à éléments successifs ordinaire. Le fronton principal semblerait indiquer un toit courbe, les côtés des toits angulaires.

En l. 23 (pl. II), l'hypothèse se confirme encore : la galerie antérieure déborde largement l'image supérieure ; elle possède ses toits propres et rien n'y viendrait soutenir les refends intermédiaires de l'étage. L'édifice postérieur montre ici une salle à cinq éléments, celui du centre couvert d'un dôme indiqué encore derrière une croisée de toits et les autres abrités par des couvertures aiguës. Tous sont munis de fenêtres et l'on doit supposer les portes ouvertes aux extrémités : on les attendrait plutôt, comme dans l'exemple antérieur, au centre.

Quant à l. 64, c'est un petit bâtiment à trois parties munies de fenêtres à moitié fermées par des stores et précédées de deux porches garnis de rideaux.

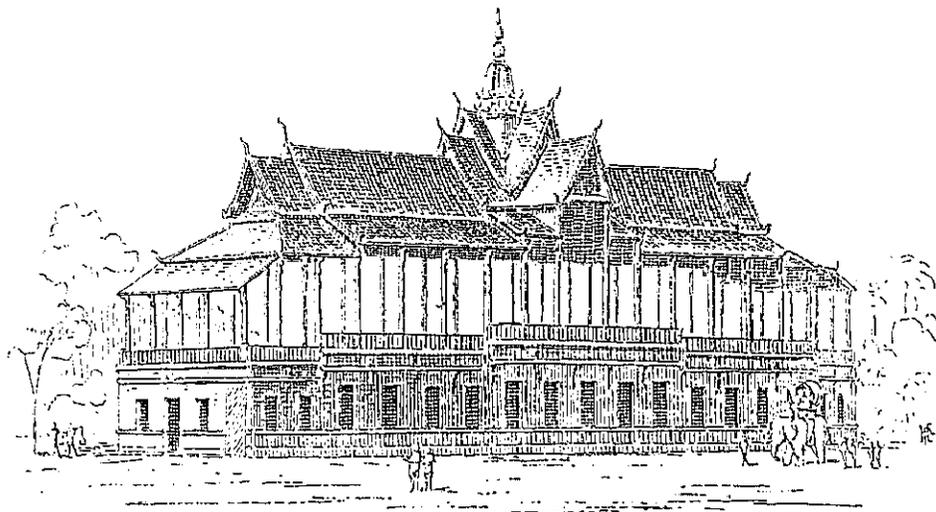


Fig. 11. — TRIBUNE DES FÊTES DU PALAIS DE PHNOM PÉÑ.

disposition qui semble justifier l'absence de portes dans le cas précédent. A la réserve de la pyramide trop peu nette pour être étudiée, le plan est celui même de l'édifice isolé derrière le palais S. de Vat Phu (1).

Nous examinerons ailleurs si les groupements ternaires correspondent réellement aux dispositions indiquées par le dessin. Leur interprétation directe est très admissible en les suivant à la lettre et nous nous y tiendrons pour l'instant.

Bien moins nombreux que les galeries, ces monuments sont un peu plus fréquents ici que les autres édifices à plan complexe : nous les diviserons suivant les superstructures des motifs principaux. Cela nous amène à faire passer en premier les toits courbes, car les toits angulaires, d'ailleurs mal représentés, ne paraissent pas au pavillon central.

(1) Cf. BEFFÉ, XIV, 2, pl. III, lettre C.

Nous avons deux exemples de pyramides de toitures courbes, I. 54 et I. 133. Dans l'un, I. 54, peu net, la pyramide principale évidée par un arc ondulé montre un étage de toits courbes, surmonté d'un couronnement décoratif; l'autre (1) offre des toits angulaires avec le même motif à leur centre. I. 133 (pl. IV) (2) par contre présente bien une superposition de toitures courbes identiques à celles qu'on voit aux charrettes. Il est probable qu'il s'agit là d'un étage de croisées, chacune munie de quatre pignons; mais seuls sont indiqués le fronton-arc de la façade à la croisée inférieure et les pignons latéraux des croisées supérieures. Un couronnement terminé par une pointe triple achève le tout (3).

Nous retrouvons cette superposition de toits courbes sur la plus complexe de toutes ces représentations, qui viendra en dernier lieu, I. 49.

Dans cinq représentations, les pavillons supportent des dômes. En I. 5 (pl. IV) le motif principal seul est ainsi couvert. L'autre (4) a reçu une croisée de toits angulaires.

Sur l'exemple I. 28 (pl. IV) (5), les dômes relevés sur un étage sont indiqués au-dessus d'arcs ouverts ou fermés qui sont sans doute les pignons de toits courbes. Il n'est malheureusement pas possible de deviner la section des couvertures aux avant-corps latéraux.

Ces mêmes dômes se dressent en I. 31 (pl. IV) en arrière de croisées de toits dont la façade offre un arc et dont les toitures latérales semblent marquées comme courbes par le rabattement de l'extrémité gauche. Nous avons vu par d'autres exemples que les croisées de toits figurées en avant d'un motif devaient être généralement comprises comme se trouvant sous ce motif. I. 28 et I. 31 seraient alors les images d'édifices analogues entre eux, mais dans le second cas un étage carré viendrait former le centre de la composition et supporter le dôme à quatre arêtes. Cette disposition est la plus vraisemblable. C'est, à la différence près de la forme adoptée pour la couverture sur la masse centrale, celle des prāsats classiques et notamment du sanctuaire d'Añkor Vat, où les voûtes courbes des avant-corps viennent buter sur les faces du massif central de la tour.

I. 26 marque clairement les toits courbes qui accompagnent ces dômes et, chose d'un intérêt tout particulier, indique avec netteté la galerie d'union dans la même forme. C'est un exemple unique, mais qui est typique: il est d'ailleurs d'un dessin maladroit, car les pignons des galeries intermédiaires semblent

(1) La composition n'y montre que deux éléments.

(2) Le sommet central, très vague sur la photographie, est complété ici d'après celui de gauche net.

(3) Visible seulement sur les pavillons latéraux.

(4) Voir note 2.

(5) Le bas de la galerie intermédiaire gauche, le porche gauche et le couronnement central, qui manquent sur la photographie, sont restitués.

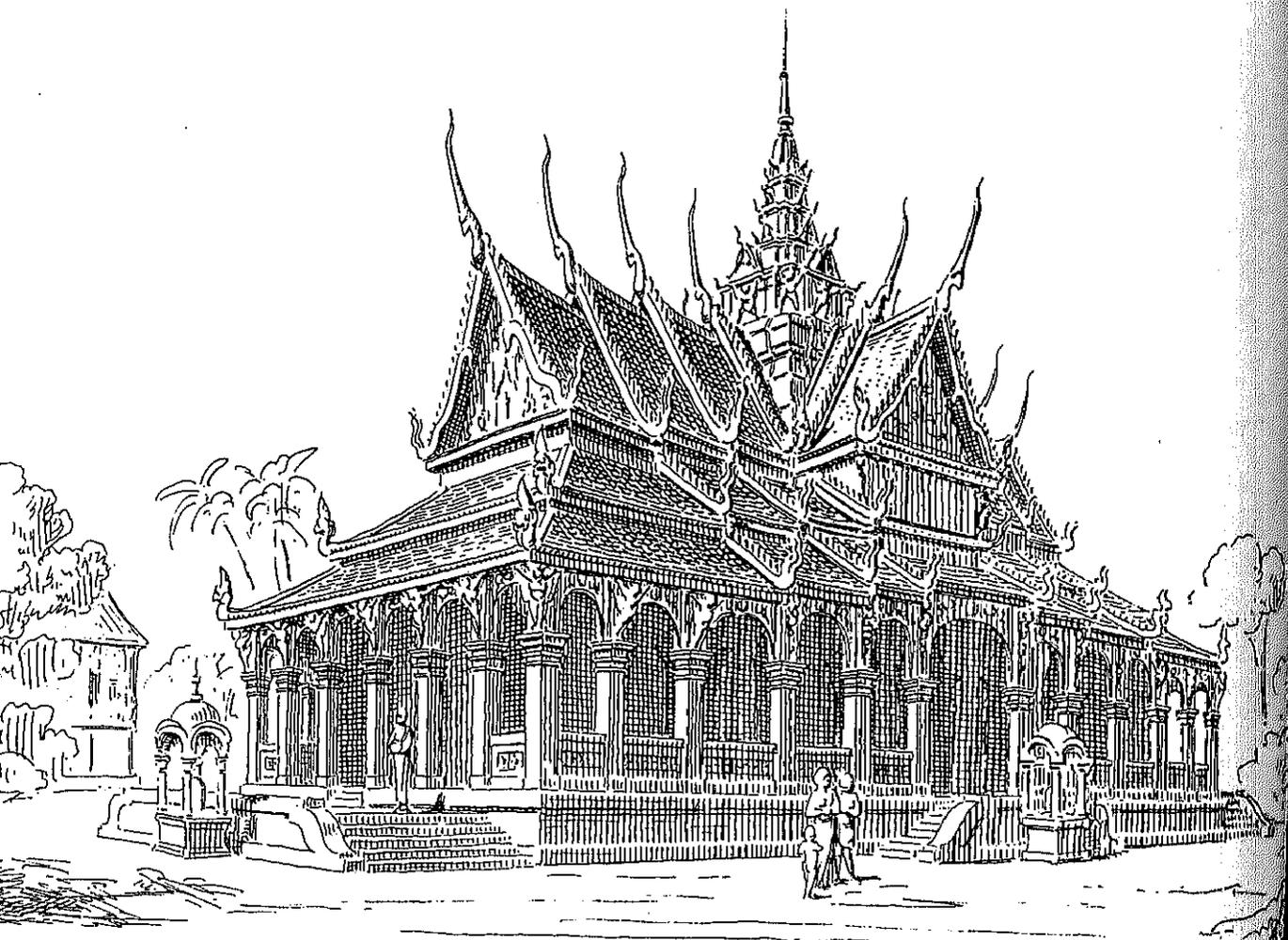


Fig. 12. — PAGODE DE KÖMPON ČNĀN.

venir se coller sur les dômes latéraux. Ceux-ci montrent le couronnement de lotus qui deviendra d'un usage constant dans l'art classique. Le dôme central offre en outre de curieux motifs en volutes verticales qui paraissent détachées : il faudrait pour les expliquer recourir à des hypothèses bien hardies et il est plus sage de négliger cet exemple isolé.

Dans I. 46 le décor des couvertures des trois éléments n'est pas assez net pour qu'on puisse y voir plutôt des dômes de cette nature que des tours en pierre. Nous n'en tiendrons donc pas compte, nous contentant de signaler que l'élément central est clos d'une porte, et que la galerie antérieure, ici sans erreur possible une porterie, se distingue au-dessous (1).

Enfin I. 39 montre aux côtés deux de ces dômes sur double croisée de toits et au centre, sur une croisée simple, une de ces formes qui correspondent aux superstructures de pierre et que nous allons étudier maintenant.

Cette forme spéciale ne couvre qu'un des trois éléments de la composition en I. 66 ; elle est indiquée ici d'une façon très conventionnelle, et les motifs latéraux sont des croisées de toits angulaires si basses qu'on peut les considérer comme le complément de simples galeries.

Avec ces deux exemples nous trouvons encore la forme apparentée au pràsât de pierre six fois, mais alors employée sur les trois pavillons : dans quatre cas le fronton principal forme arc, ce qui semble assez difficile à supposer sous une masse aussi lourde ; c'est sans doute le fait de la convention signalée plus haut. En I. 3, 44, 74, le pignon n'est évidé qu'au-dessus de la figure principale ; il l'est partout en I. 113 (pl. V), nulle part en I. 33 (pl. V), I. 34. La forme des superstructures est d'une coupole ovoïde pointue, divisée en un certain nombre d'étages avec une succession de fausses niches et d'antéfixes : rien que des antéfixes en I. 74, de véritables amortissements d'angle en I. 3 (2). Leur terminaison est une triple pointe dont il n'est pas d'exemple existant, au moins à ma connaissance.

Enfin nous terminerons cette revue avec I. 49 par l'exemple le plus complexe que nous devons rencontrer ; c'est, il est vrai, une image toute de fantaisie : palais flottant ou aquatique composé comme une longue galerie où se relèveraient cinq pavillons ; les trois principaux sont des étagements de croisées de toits courbes, mais celui du milieu est traité à moitié comme une tour de pierre ; les deux petits, intermédiaires, s'en rapprochent encore davantage. Seul le motif central est évidé d'un arc, d'ailleurs fort bas, mais ici encore pour donner plus de place à la figure principale.

(1) La toiture à moitié effacée y figure une trompeuse apparence de palissade.

(2) Ce motif moins fréquent dans l'art khmèr que dans l'art cam n'y est cependant pas inconnu (Phnom Krom, tours annexes du Phimānākās, etc.).

(3) Les formes rondes et blanches, sur la planche, auprès du mandapa sont les genoux de deux adorateurs qui masquent l'arrangement problématique des cotés du piédestal.

La série des bas-reliefs de Bantäi Çmar nous retiendra moins longtemps : elle nous apporte peu de choses nouvelles, les édifices y sont rares et très confus : ce sont pour la plupart des abris à toits aigus, une fois à triple nef (44) dont la croisée centrale est surmontée d'une autre croisée relevée au-dessus. Les toits courbes ne sont guère représentés que sur les charrettes, les bûts d'éléphant, l'abri d'une barque (5, pl. I), exemple intéressant, car le double toit courbe s'élève au-dessus d'un de ces toits à quatre pans dont nous avons si peu d'exemples. La forme courbe est cependant celle qu'affectent les toitures superposées d'un temple du liŋga (7, pl. III), et celle du haut est indiquée comme à deux pans. Ce temple abrite un maṇḍapa. Dvārāpālas et lions se dressent à l'entrée du sanctuaire. Une porterie à toits aigus se voit en avant, et, tout à fait au premier plan, un bassin est occupé en son centre par une rangée de quatre liŋgas.

Signalons une disposition assez bizarre qui se rencontre deux fois (22 et 56) ; au-dessus de la tête des personnages assis sous une galerie, s'allonge une baie garnie de balustres, baie qui en 56 est munie d'un store. Rien cependant ne paraît indiquer un étage. Par malheur ces exemples sont trop peu précis pour qu'on puisse rien en tirer de certain.

Nous ne trouvons aucun de ces prāsāts schématisés signalés à la fin de la revue du Bayon, mais il serait imprudent d'en déduire aucune conséquence, lorsqu'on songe au petit nombre d'images d'édifices dans cette série de bas-reliefs. Elle nous fournit par contre une représentation de ces pyramides toujours découronnées qu'on rencontre souvent au Cambodge et nous donne ainsi leur sens : c'est, comme on devait s'y attendre, le support d'un temple léger (43, 44, registre supérieur) (1). Sur un long soubassement muni de trois perrons s'élèvent trois gradins coupés, au centre, par un large escalier garni de lions et décorés, aux angles, d'éléphants debout. La terrasse supérieure reçoit un temple léger à quatre portes, terminé par une croisée de toits angulaires.

Les bas-reliefs du Baphuon contiennent peu de représentations d'édifices et nous n'en avons pas encore d'ailleurs la série complète. Nous n'y relevons guère que deux ou trois images de bâtiments légers : l'un a des pignons dont le rabattement est indiqué en arc (pl. II) ; l'autre, palais divin avec des tois aigus, possède une galerie centrale plus haute.

Malgré le développement de ses bas-reliefs, Añkor Vat n'est guère plus instructif à ce propos : les seuls édifices figurés y sont une série de demeures célestes, donc sans doute très fantaisistes et leur répétition continue y fit chercher une variété qui diminue encore la valeur des renseignements à en tirer. Ce sont, semble-t-il, des abris plutôt que des bâtiments ; ils se composent invariablement d'un pavillon central et de deux ailes ; le premier est d'ordinaire

(1) La photographie que nous possédons est malheureusement trop faible pour qu'on puisse en donner ici un dessin clair.

couvert par une croisée simple ou double de toits courbes ou par un dôme à quatre arêtes ; les ailes, dont le pignon est latéral, paraissent à toiture angulaire.

Dans les angles le panneau 221 nous donne encore un édifice de fantaisie, intéressant cependant par sa bizarrerie : il montre un dôme arrêté par quatre pignons courbes ornés de rinceaux. Cette composition unique dans l'art khmèr paraît d'ailleurs à peu près impossible à réaliser et les nāgas inférieurs des frontons devraient se placer sur la diagonale, amenant en plan une brisure du pignon tout à fait improbable.

Sur le panneau 227 sont figurées des barques aux riches abris, à croisées de toits courbes et petit dôme terminal au centre. L'un avait pour base un lourd soubassement qu'on jugerait de pierre s'il ne reposait sur le fond d'un bateau, l'autre (pl. I) a des panneaux largement ouverts qui présentent en outre dans leurs écoinçons des fenêtres à balustres.

Examinons maintenant le détail de ces diverses images et voyons quels renseignements elles peuvent fournir au sujet des éléments mêmes dont ces divers édifices sont constitués. Notre étude portera encore presque exclusivement sur le Bayon qui forme un tout complet, et les autres représentations ne nous fourniront que quelques détails supplémentaires.

L'élément important pour nous est ici la couverture. Les murs ne sont jamais indiqués ; la présence, assez fréquente d'ailleurs, de portes et de fenêtres les fait seule supposer. Ces couvertures, de quelque nature qu'elles soient, reposent sur des piliers qui semblent carrés et qui le plus souvent sont munis de bases et de chapiteaux. Ils sont, quand le dessin est serré, redoublés au point où bâtiment et toiture se réduisent en plan comme en élévation (I. 23, pl. II). (E. 24, pl. IV) suivant le système constant des galeries classiques.

Les couvertures sur plan allongé sont de trois types, le premier général, le second fréquent, le dernier exceptionnel. La toiture angulaire domine, l'angle en est assez aigu et les pans marquent une légère inflexion concave d'un effet très heureux. Le second type est la toiture courbe, à section demi-circulaire, ou plus probablement en U renversé ; elle forme auvent devant le pignon terminal et son faite est légèrement incurvé : c'est, appliqué à la construction, le toit même des charrettes avec ses décors spéciaux (pl. I). Enfin ne se montre que deux ou trois fois, seule ou accompagnée d'autres toits en appentis, une toiture assez basse à quatre pans (I. 74, pl. III ; I. 92 A, B, pl. I).

A la rencontre des galeries ou sur les pavillons carrés nous trouvons divers systèmes de couvertures. Nous voyons une seule fois une superposition d'étages terminée par un toit simple (E. 67, pl. III). Les toits angulaires ou courbes se superposent en croisée double le plus souvent, parfois avec un plus grand nombre d'étages pour les seconds : un motif décoratif s'élève fréquemment au-dessus dans un cas comme dans l'autre. Deux autres systèmes

sont presque également employés en ce point, les dômes à quatre arêtes ou la superposition d'étages du *pràsàt* classique.

La croisée de toits angulaires est un des motifs préférés de nos sculpteurs et nous avons vu qu'elle est devenue pour eux un simple moyen de dessin. Les superpositions de croisées de toits courbes semblent recherchées surtout pour leur valeur décorative, et dans le motif le plus riche et sans doute le plus fantaisiste, I. 49, c'est elles qui tiennent la place principale. Le tracé des dômes en plan serait douteux (1), si leurs arêtes n'étaient pas toujours figurées avec le plus grand soin ; leur terminaison est le plus souvent en bouton de lotus, forme qui deviendra classique pour les *pràsàt*s. Rien de semblable à ces couvertures ne s'est conservé au Cambodge, et cette forme est dans cet art tout à fait extraordinaire : cependant les exemples en sont ici nombreux. L'Inde seule avec le *rath* de Draupadī à Mahavellipore peut nous montrer quelque chose d'analogue ; encore la masse générale est-elle dans ce cas beaucoup plus basse.

La représentation des silhouettes de *pràsàt* ne peut nous arrêter longtemps puisque nous n'avons qu'à nous reporter aux innombrables constructions de pierre existantes. Seule la terminaison est pour nous inattendue : c'est d'ordinaire au-dessus d'un bouquet de feuilles un motif à trois pointes, celle du centre rigide, celles des côtés ondulées et parfois retombantes, images possibles, au moins dans le premier cas, du *triçāla*. Les seules terminaisons de tours que nous possédons semblent plutôt offrir une sorte de bouton de pierre : il peut d'ailleurs avoir servi de gaine au départ d'un épi métallique affectant cette même forme triple.

Les toits angulaires ou à quatre pans sont généralement rayés de lignes verticales lisses (E. 18, 17, pl. II) qui enferment des bandes striées de petits arcs concaves, interprétation probable de tuiles courbes en canal, analogue à la tuile chinoise ou à notre tuile romaine. La rive et le faite sont ornés de petits ronds qui pourraient, en bas, s'interpréter à la rigueur comme des abouts de tuiles, mais qu'il est plus difficile de considérer en haut comme la réduction naïve de la section ondulée du pan de toiture : quel autre sens cependant lui donner alors ? Sur les toits angulaires parfois (E. 33, pl. II) et sur de rares dômes (I. 23, m. pl.) figure un tracé de losanges ; il peut être interprété comme l'image de tuiles plates à pureau (2) losangique, que nous ne connaissons pas autrement au Cambodge, mais dont l'usage était cher au peuple voisin, les Čams. Peut-être aussi sont-ce là des bardeaux de bois, plus problématiques.

(1) Une fois un dôme est traité par bandes concentriques (I. 101, pl. IV) tout à fait incompréhensibles ; mais peut-être est-ce un pignon circulaire, dont le décor serait alors analogue à quelques-uns de ceux de l'art čam (Mī Sōn B. 5, par exemple).

(2) Le pureau d'une tuile est la surface qui, après la pose et la superposition des rangs qui se recouvrent, reste apparente.

Une crête d'épis simple (I. 120, pl. II) ou ornés (I. 48, pl. III) se fiche dans le faitage, que termine parfois une corne légèrement saillante (E. 22).

Quant aux toitures curvilignes et aux dômes à quatre arêtes, les uns et les autres ne présentent jamais de revêtement, mais sont souvent décorés comme les roufs de charrettes d'une bande ciselée ; on ne peut guère les concevoir, suivant l'hypothèse que nous avons déjà présentée pour Java ⁽¹⁾, que comme un couchis de terre allégée de paille, revêtu d'un enduit épais qui peut recevoir des sculptures.

Toute couverture et tout avant-corps est terminé par un pignon angulaire ou dessiné suivant un contour ondulé. Des nāgas qui sortent d'une tête de monstre généralement mal indiquée terminent en bas la bande d'encadrement ; des feuilles rampantes en décorent le bord extérieur pour se terminer au milieu par une feuille non différente des autres, mais plus importante, formant antéfixe (I. 120, pl. II). Ce décor est immuable : seuls les nāgas sont assez souvent remplacés par des motifs de même silhouette (I. 102, pl. III), système qu'on ne rencontre presque jamais parmi les monuments qui se sont conservés.

Angulaire, le pignon est généralement fermé ⁽²⁾ ; à contour ondulé, il est souvent évidé, mais il semble que dans la plupart des cas, ce ne soit que par simple convention. D'ordinaire il est plein et dans quelques cas est soutenu par une poutre avec retour de profils ⁽³⁾, comme aux étrépillons des galeries de l'art classique (I. 28, pl. IV ; I. 102, pl. III).

Répété à satiété le décor en est dans les deux cas une tête de monstre I. 120 (pl. II) ; elle est très rarement entourée de rinceaux (I. 119) et dans un cas unique (I. 6, pl. II) de figures ; dans un exemple unique également les rinceaux occupent seuls la surface triangulaire ⁽⁴⁾. Assez souvent la tête est remplacée par un motif floral de même masse (I. 1, pl. III). Parfois un simple quadrillé, schéma sans doute d'une ornementation murale sans relief, occupe le pignon (E. 42).

Nous avons dit que seules les portes et les fenêtres indiquaient la présence des murs : elles nous apprennent peu de chose. La porte est d'ordinaire trop schématiquement indiquée pour qu'on y retrouve les combinaisons spéciales à l'art khmër ; une seule en E. 18 montre le détail de sa composition : c'est celle même de l'art classique. Comme vantaux nous retrouvons ici l'indication fournie par les fausses portes des grands monuments : cadre général pour chaque

(1) Cf. BEFEO, VII, p. 33.

(2) Exception conventionnelle sans doute : E. 26, pl. II.

(3) Ce système, assez rare je crois, dans l'architecture en pierre, se retrouve à Vat Phu. Cf. BEFEO, XIV, 2, pl. VII.

(4) I. 105 semble indiquer sur un tympan une décoration de compartiments simples, encore en usage en ce point au Cambodge et surtout au Laos ; mais ce n'est qu'une apparence, et il ne faut voir là qu'une indication de rideaux.

vantail, gros boutons carrés en saillie sur le battant ; seule une représentation fournit un détail nouveau : I. 46 nous montre une poignée en forme de nāga.

Les fenêtres se présentent également dans la forme à balustres de l'art classique (I. 48, pl. III) ; avec la même indication de stores extérieurs à moitié descendus si fréquente dans les monuments du style d'Añkor, ou même complètement tombés. Les deux cas sont donnés par I. 50 ; mais rien ne nous apprend où et comment ces étranges stores s'attachaient, ni de quelle façon s'en faisait la manœuvre : elle semble à peu près impossible. Il en est de même pour les rideaux si souvent figurés sous les galeries : ils sont à demi roulés ou pendent au milieu de la travée, serrés par une embrasse.

Nous trouvons un exemple unique de soubassement en I. 39, et le rappel des colonnes qui garnissent le bas des terrasses dans l'art classique en E. 18. De même sont figurés : la balustrade avec ses nāgas redressés (I. 49, E. 18), les dvārapālas extérieurs (I. 89) et les lions (I. 54) gardiens des entrées et des perrons (Bantāi Ćmar, 7, pl. III) ; une clôture de merlons ogivaux rappelle en E. 40 (pl. V) un décor habituel des enceintes dans l'art d'Añkor.

Les représentations d'idoles ne nous apportent guère de données nouvelles. Notons cependant qu'elles semblent d'ordinaire appuyées à un chevet : or cet élément, dont l'emploi est fréquent dans l'Inde, à Java et au Ćampa, est rare au Cambodge ; et cependant si la représentation du chevet pouvait être négligée, c'était ici. Mais une fois (I. 67), ce chevet très riche est terminé par un bouton qui semble la schématisation d'un couronnement de prāsāt, et l'on peut se demander si, dans un certain nombre de cas, l'image du chevet n'est pas en réalité celle d'un abri. Un fait semblerait confirmer cette manière de voir : lorsque les statues sont figurées sous un temple, le chevet disparaît généralement ; celui même de la figure I. 113 (pl. V) est douteux, car la statue tient de ses mains les corps de serpents qui le forment.

Une de ces figures est particulièrement intéressante, car elle nous apparaît victorieuse d'une troupe d'ennemis acharnée à la détruire. Cette scène attire toujours l'attention des visiteurs du Bayon, mais non sans causer une étrange méprise qu'aucun auteur même n'a évitée : au lieu de remarquer le triomphe de l'idole, on croit y voir sa destruction, sacrilège horrible qui souillerait les murs d'un temple, et preuve d'impuissance divine que les prêtres n'eussent pas été assez sots pour laisser représenter ; le doute n'est cependant pas possible et les apsaras, compagnes de tout miracle, viennent dans le ciel attester la victoire. Il ne sera donc pas inutile de donner ici une lecture détaillée de cette curieuse scène ; suivant les conventions de ce dessin, il faut la lire de bas en haut, la méthode de perspective par superposition des plans servant également ici à exprimer la succession des scènes dans le temps (I. 132).

D'abord un groupe de guerriers frappe la statue à coups de pique ou décoche ses traits sur elle ; d'autres tentent de la brûler et pour exciter le feu y versent de l'huile résineuse : les traits ne pénètrent pas, la statue refuse de s'enflammer. On cherche alors à la renverser et l'on y attelle deux

éléphants (1) qu'on pousse à grands coups de croc, tandis que des hommes armés de leviers tentent d'ébranler l'idole : l'essai ne réussit pas davantage et les cordes se brisent : aucune n'apparaît au devant de l'image. Enfin en dernier lieu, des bûcherons — ils ne portent pas le costume militaire — sont réquisitionnés pour fendre la statue à grands coups du coupe-coupe cambodgien, de la petite et de la grande hache encore en usage (2). La divinité triomphe de ces derniers efforts comme des premiers, et des apsaras porteuses de guirlandes célèbrent sa victoire dans les airs. Les divers détails de cette scène paraissent nous apporter une indication nouvelle, et il semble que cette statue, qui chez les anciens Khmèrs était peut-être célèbre, était une vieille image de bois, car il ne viendrait pas à l'idée du plus fol ennemi d'attaquer à coups de flèches, de coupe-coupe, ou par le feu, une idole de pierre.

Le lînga est assez souvent figuré comme divinité des temples (Bantâi Ćmar 7, pl. III; E. 18). Faut-il voir une de ses images colossales que les inscriptions mentionnent (3), dressée au milieu de la campagne, dans l'étrange cloche du panneau I.89 (pl. V) ? N'est-ce pas plutôt une interprétation maladroite des stûpas mal compris chez d'autres nations, car ils paraissent être restés étrangers aux Khmèrs anciens ? Problème insoluble.

Par contre ces bas-reliefs nous apportent un renseignement des plus intéressants en I. 74 et 102, ainsi que dans la photographie 7 de Bantâi Ćmar (pl. III). Ces panneaux nous représentent trois de ces maṇḍapas qui jusqu'à ces temps derniers n'étaient indiqués que par les inscriptions et dont nous avons reconnu quelques spécimens en briques ou en pierre dans l'art primitif du Cambodge (4). C'est dans les trois cas un petit édifice constitué par quatre piliers portant une voûte légère et fermé aux yeux indiscrets par des rideaux. L'image la plus complète est celle de I.102. Le maṇḍapa apparaît en façade comme un petit abri orné d'un pignon ondulé et couronné d'un dôme à quatre arêtes, terminé par le trident ordinaire. Il repose sur un piédestal considérable, formé de gradins qui vont en se réduisant et s'ornent d'antéfixes aux angles (5). A son côté, dans la travée voisine, est un réceptacle allongé terminé par le même trident et posé sur un piédestal de genre analogue, mais moins important. Autour se voient des éléments coniques fixés sur de longs pieds verticaux ; ils rappellent les objets votifs faits en tronc de bananier par les Cambodgiens actuels.

(1) C'est par convention que les éléphants sont figurés dans le même plan et annulant l'un l'autre leurs efforts.

(2) La position anormale des grandes haches pourrait être interprétée comme le rebondissement de l'outil sur une matière inattaquable, mais peut-être n'est-ce là plutôt qu'une simple maladresse de dessin.

(3) Sambôr-Prei Kûk, cf. FINOT, *B.C.A.I.*, 1912, p. 188.

(4) Bayaṅ, Sambôr-Prei Kûk N. 17 et S. 2, Han Ćei B, etc.

(5) C'est presque le système de l'exposition des urnes funéraires dans les crémations royales au Cambodge.

La représentation I. 74 est plus confuse, mais aucun des éléments précédents n'y manque. Le petit édifice que forme le maṅḍapa y paraît même plus riche, mais il est impossible de déterminer sur la photographie la forme du couronnement. Par contre la pièce voisine est plus nette et se présente elle-même comme une réduction exacte du maṅḍapa, également à jour, munie de rideaux et couverte d'un dôme, très clair ici. Les objets votifs, ou que nous supposons tels, sont plus détaillés et sont peut-être ornés de guirlandes en dessous.

Enfin l'image de Bantāi Ćmar nous montre la divinité, un liṅga, sous le maṅḍapa : la couverture de ce dais est une voûte en berceau dont l'arc est marqué à jour par la présence d'un rideau.

Un bas-relief représente la construction d'un temple : on y voit (non dans nos photographies, car cette scène est sur un des retours de la muraille qui se perd en raccourci) le transport des pierres ; nous le retrouvons en E. 58 ; il est dans les deux cas peu instructif. Une partie beaucoup plus intéressante semble se rapporter au polissage des joints par frottement des pierres les unes sur les autres. Ce n'est ici qu'une interprétation vraisemblable, car une autre lecture est possible : celle que nous exposons d'abord s'appuie sur l'existence d'un système analogue pour la construction en briques chez les Ćams anciens. En décollant les briques unies, opération difficile tant l'adhérence est forte, on voit fort bien sur la surface commune les fines stries produites par le frottement des surfaces et la boue séchée qui en résulta. Dans la construction khmère, l'invisibilité presque complète des joints ne peut être obtenue que par une méthode analogue.

L'opération (fig. 13) est ici figurée deux fois et exige en chaque groupe quatre ouvriers. Dans chaque équipe deux hommes sont accroupis et tiennent

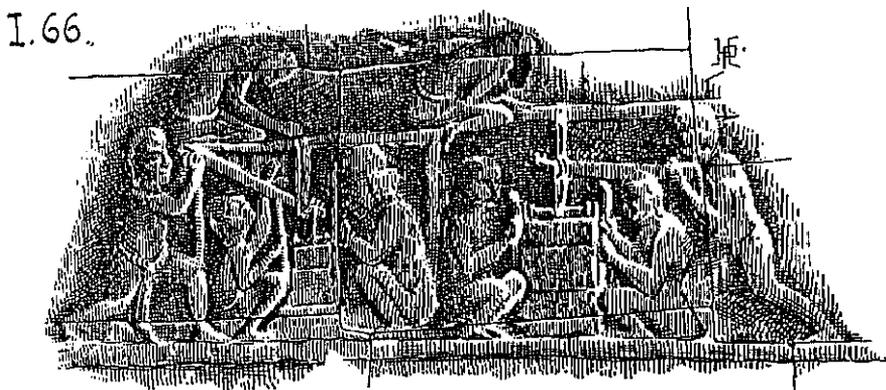


Fig. 13. — POLISSAGE DES JOINTS, PANNEAU I. 66.

chacun à deux mains un bâton horizontal avec lequel ils impriment au bloc le même mouvement de va-et-vient que les scieurs à leur scie (1). Le poids

(1) Suivant la convention habituelle des horizontales fuyantes, le bâton apparaît ici vertical.

considérable du bloc, qui s'opposerait à ce mouvement, est soulagé par un levier; le bloc est attaché à sa tête et sur l'extrémité opposée pèse un troisième ouvrier. Le levier est suspendu lui-même à une pièce horizontale sur laquelle est grimpé le quatrième travailleur; cette pièce est accompagnée à ses extrémités par deux montants verticaux. Cet ensemble forme-t-il un simple support? nous ne le pensons pas; l'effort de l'ouvrier sur le levier serait insuffisant pour annuler l'effet du frottement lorsque la pierre est encore rugueuse, et le rôle de l'ouvrier supérieur ne s'expliquerait pas (1). Nous pensons que la pièce horizontale est maintenue à une extrémité par la tête du poteau et glisse à l'autre entre deux guides. Elle forme alors un puissant ressort agissant de bas en haut dont l'ouvrier grimpé diminue l'intensité en s'écartant de plus en plus du point d'attache. En combinant leurs efforts les deux aides peuvent ainsi annuler d'une façon continue le coefficient de frottement constamment décroissant au cours de l'opération, le rôle de l'ouvrier inférieur permettant spécialement la remise en route de la pièce lorsqu'elle arrive à chaque extrémité de sa course.

Les deux groupes paraissent indiquer deux temps de l'opération: à droite le travail est en pleine marche, l'aide d'en haut recule au bout du ressort et l'aide inférieur pèse sur le levier; à gauche elle est terminée, les polisseurs lâchent leurs barres de traction, l'aide d'en bas abandonne son levier, celui d'en haut détache la ligature.

On peut se demander s'il n'y a pas dans cette explication trop de subtilité, et si une lecture plus simple ne serait pas possible. Il s'agirait alors tout simplement de la mise en place des blocs au cours de la construction. Dans ce cas, l'ensemble des pièces verticales et horizontales serait un simple échafaudage; le couli debout laisserait doucement descendre la pierre; les personnages accroupis assureraient son aplomb avec des règles verticales. Mais dans ce cas, le levier serait avantageusement remplacé par une poulie; l'ouvrier d'en haut ne s'explique pas; enfin les blocs étant posés sans mortier, aucun réglage de verticalité n'est possible; d'ailleurs les parements n'étant exécutés qu'après l'achèvement de tout le gros œuvre, le réglage vertical n'aurait aucun sens, au moins avec cette minutie: serait-il même possible avec des surfaces si mal dégrossies?

Nous arrivons maintenant à la partie la plus instructive de cette étude et qui est sa vraie raison d'être, la recherche des renseignements fournis par ces bas-reliefs sur l'architecture correspondante.

Il convient tout d'abord de comparer à nos images les constructions mêmes auxquelles appartient le monument qui les porte. On s'attendrait à les voir

(1) M. DE MECQUENEM qui a donné (*BEFEO*, XIII, 2, p. 20, note 1) une explication analogue de cette scène, y voit un couli chargé d'arroser les rotins qui sans cette précaution pourraient se rompre. Mais cette coutume est trop courante pour être représentée ici, et le détail essentiel dans ce cas, le récipient qui contient l'eau fait défaut.

identiques : il s'en faut de beaucoup. Le style d'Añkor est aujourd'hui assez connu pour que nous n'en répitions pas une description générale ; il suffit d'en noter les caractéristiques : 1^o galeries à voûtes courbes ornées de fausses tuiles à canal ; — 2^o tours à étages multiples et redentés, enfermés dans une masse en cône curviligne ; — 3^o contour ondulé des frontons innombrables. Deux observations de détail sont en outre nécessaires ici : A) ces frontons sont ornés de scènes à multiples personnages ; — B) quelques tours reçoivent un décor inaccoutumé de têtes énormes. Des rares monuments qui présentent ce système spécial deux sont justement ceux qui contiennent nos bas-reliefs, le Bayon et Bantāi Ćmar.

Opposons ces différentes caractéristiques aux renseignements fournis par nos bas-reliefs.

1^o Le type de galerie à toiture courbe a sa couverture exécutée d'une façon toute différente, et la tuile en canal en est toujours absente ; elle paraît réservée aux toitures angulaires. Cependant il y a lieu d'observer que les galeries ont dans nos figures leurs frontons présentés par la tranche, qu'un seul élément y est apparent, le nāga inférieur, et que rien n'interdit de supposer pour ces galeries une section courbe. Seule la prédominance des frontons angulaires sur les frontons ondulés paraît faire pencher la balance en faveur des toitures angulaires.

2^o Les superstructures analogues à celles des prāsāts sont dans nos bas-reliefs richement et fidèlement représentées ; ce genre de monuments est cependant loin d'y tenir la place prépondérante : elle est exclusive dans le style d'Añkor.

3^o Les frontons angulaires sont ici la grande majorité ; ils n'existent qu'à l'état de rare exception dans les monuments conservés (1).

A) Dans nos bas-reliefs la décoration à multiples personnages pour les frontons fait défaut — il faut reconnaître d'ailleurs que son expression eut été difficile ; l'exemple (I. 6. pl. II) montre qu'elle n'était pas impossible (2). Par contre ils possèdent en propre un décor de tête de monstre qui ne figure jamais en cette place dans l'art construit. Fait curieux, on l'y trouve descendue dans le linteau où elle forme le motif le plus général du type III, le type par excellence de l'art classique.

B) Les grandes têtes, si aisément représentables, font défaut.

Nous avons signalé plus haut quelques éléments communs, fenêtres, balustrades, dvārapālas et lions, etc. et l'image, d'art très classique, d'une pyramide. Tous ces éléments ne suffisent pas à établir d'identité des deux arts ; il y a

(1) On ne les rencontre qu'une fois devant des voûtes correspondantes (d'ailleurs écroulées) à Vat Phu, et en quelques rares exemples, notamment au Prah Vihār et à Koh Ker, devant des toitures.

(2) Nos sculpteurs ne se seraient pas embarrassés d'ailleurs d'augmenter la grandeur des personnages en en réduisant le nombre.

dans nos bas-reliefs des éléments propres qui ne se retrouvent pas ici, forme spéciale des couvertures, présence des dômes, prédominance des toitures et des frontons aigus.

Trouverons-nous ces caractéristiques dans l'art primitif du Cambodge? Il serait tout naturel que nos sculpteurs eussent continué sur des édifices d'un âge à figurer des formes d'une époque encore peu éloignée. L'opposition entre les deux architectures n'est guère moins complète. Les monuments antérieurs à l'art d'Ankor ont un aspect tout différent. Ce sont de petits bâtiments construits en briques. Leur plan n'est pas nécessairement carré et bon nombre sont ou rectangulaires, ou, système dérivé, terminés après plusieurs étages carrés par une voûte longue à deux pignons. Ils se groupent en deux types très généraux, l'un aux faces nues ornées de pilastres, avec des étages nombreux, mais minuscules; l'autre garni d'un seul redent par face et muni de fausses portes comme de fausses niches. Dans les deux cas les diverses baies présentent un linteau traité en arc plus ou moins complexe, souvent orné de makaras. Des pilastres encadrent la baie réelle ou fictive, et portent au-dessus un arc fort important en forme d'U renversé, dont les sommiers d'une masse simple ne se décorent jamais de nāgas (1).

A cette architecture spéciale s'opposent ici nos représentations à toitures angulaires, qui n'ont absolument rien de commun. Moins éloignées sont les couvertures courbes; elles présentent la même section et la même surface lisse que les voûtes de l'art primitif. Peut-être même pourrait-on voir dans l'image I. 101 (pl. IV) le fronton d'une de ces voûtes en berceau à double pignon, caractéristiques de cet art. Mais ses grands arcs si spéciaux ne sont jamais représentés; son motif prédominant, l'arc aux makaras qui y est d'un emploi presque universel et figure dans toutes les réductions d'édifices, manque totalement ici. Enfin nous ne trouvons, pas plus dans l'art primitif que dans l'art classique, rien d'analogue au dôme de nos bas-reliefs: on peut donc conclure encore par la négative.

Ainsi donc nulle trace de l'architecture antérieure, et, à côté d'images très analogues de l'architecture contemporaine, une part considérable d'éléments complètement étrangers. A quoi donc rapporter cette série nouvelle?

Observons tout d'abord que sur cet édifice en pierre, le Bayon, d'une importance considérable — une telle masse de grès ne fut jamais ramassée au Cambodge en un espace si resserré — les images de construction en pierre ou dont une partie au moins serait en pierre, semblent de beaucoup la minorité. Admettons qu'une partie des galeries de jonction ont des voûtes courbes et par suite peuvent être en matériaux robustes; il n'en reste pas moins que les toitures angulaires dominent. Or cette forme de toits aigus à pans légèrement incurvés est d'un emploi exclusif aujourd'hui au Cambodge et dans les pays

(1) La tour de Chôc Mâi (*BEFEO*, X, p. 740 et fig 38) donne un bon exemple de l'art primitif.

d'art similaire (Siam, Birmanie, Laos) : c'est la forme en quelque sorte autochtone de tout l'Orient qui nous occupe ici, de l'Indochine à l'Océanie (régions moï, Sumatra, Célèbes, etc.) ; c'est celle qui prévalut à Java sur l'apport presque unique de toits courbes par les civilisateurs du Bôrôbudur. Notons d'autre part qu'une seule traduction en matériaux robustes de ce genre de toiture existe au Cambodge, l'unique exemple de Vat Phu, en face des innombrables édifices à couvertures courbes en pierre de l'art classique ; il est donc bien invraisemblable que nos images angulaires représentent des monuments en maçonnerie robuste, qui, d'un type presque général alors à cette époque, ne nous auraient laissé qu'un témoin unique.

Pour la même raison, il ne s'agit pas davantage d'édifices mixtes, dont les murs goutterots seraient en pierre et les toitures seulement légères : une bonne part s'en serait conservée ; or quelques bâtiments seulement de ce genre ont subsisté, au Prañ Vihār, à Koh Ker et dans un très petit nombre d'autres groupes. D'ailleurs la façon dont le décor est détaché au bas de ces frontons aigus, leur évidemment fréquent en arcs et la présence de poutres pour en supporter le tympan au-dessus du vide, indiquent bien l'emploi d'une construction légère.

En dehors des images de prāsāts et des galeries qui les joignent, édifices que nous rapportons à l'art classique et que nous croyons en pierre, tout le reste doit également être considéré comme de construction légère. Les toits courbes sont trop apparentés aux roufs des barques et des charrettes et leur saillie sur les pignons est trop nette pour se prêter à une exécution en pierre ou en briques. Les dômes qui par l'aspect, la décoration leur sont identiques, durent être traités d'une façon aussi légère. Il serait incompréhensible qu'aucun de ces divers édifices ne soit parvenu jusqu'à nous s'ils avaient été exécutés solidement, alors que tant de constructions bien plus anciennes, nombre d'édifices datés du VII^e siècle par exemple, sont encore debout.

Ainsi donc le Bayon nous conserve, à côté d'images d'édifices en pierre contemporains, les représentations d'une architecture légère. Est-ce là le souvenir d'un art disparu ? Il n'y a pas de raison de le supposer. Comment ne serait-il pas apparenté aux architectures massives antérieures du même pays ou des contrées voisines, art khmèr primitif ou art du Čampa ? Il ne serait pas moins extraordinaire alors qu'il présentât des éléments communs identiques à l'architecture en pierre d'Ānkor. Il semble donc plus naturel de rapporter ces images à l'architecture légère du IX^e siècle. Essayons donc d'après ces données d'en faire le tableau.

L'édifice par excellence à cette époque est la salle ou la galerie, plus fermées sans doute que ne les figurent nos réductions et couvertes par des toitures angulaires de tuiles rondes. Aux extrémités ou sur le centre des édifices, les toits se redoublent et tendent à former une pyramide d'étages. Tout l'ensemble affecte un caractère aigu, déchiqueté, nāgas d'angles, épis de crête, couronnement central. C'est en somme l'architecture légère qui s'est maintenue jusqu'à nos jours, au Cambodge, au Siam et en Birmanie.

A côté de cette forme qui semble plus propre au pays, il en existe une autre aux mêmes combinaisons, mais où les toitures aigües de tuiles sont remplacées par des couvertures rondes de terre, en berceaux relevés sur les galeries, en croisées de toits courbes ou en dômes à plan carré sur les pavillons. Le type très spécial de cette architecture est donné une fois très clairement par l'image du panneau E. 24 (pl. IV). C'est cette série qui, adoptant la couverture en tuiles de l'autre système, semble avoir engendré la forme des galeries et des avant-corps de l'architecture classique. En dehors des exemples possibles qu'en présenteraient nos bas-reliefs (I. 48. pl. III ; I. 5, pl. IV), nous avons un témoin irrécusable de cette forme intermédiaire dans une petite image du Baphuon (pl. II).

Ce second type léger dut, après cette transformation, disparaître devant le système angulaire ; nous voyons un curieux exemple de la véritable mode qui fit prévaloir ce dernier, dans la substitution à Ankor Vat, sur le palanquin, de la toiture aigüe si incommode à la toiture courbe stable et peu encombrante. (A. V. 46, pl. I).

Couverts en toits aigus, en toits courbes ou en dômes, ces édifices se réduisaient-ils seulement à des galeries ou à des bâtiments peu complexes ? Oui, si nous prenons nos bas-reliefs au pied de la lettre ; mais une telle rigueur paraît dangereuse. Nous avons décrit les images d'édifices à trois motifs sans nous inquiéter de savoir si leur représentation était bien conforme aux intentions du sculpteur. Or son système ne lui permettait rien d'autre que la représentation stricte de constructions à un seul axe parallèle au plan du bas-relief ; toute enfilade perpendiculaire lui échappait. Un quadrilatère de galeries et une galerie unique prennent dans ce dessin le même aspect, celui de la galerie unique. Bien plus, un quadrilatère de galeries sommé de tours aux angles et entourant un pràsàt central ne pouvait apparaître ici que comme une image de trois tours ; encore celle du centre, la plus importante à montrer, était-elle en grande partie masquée par la galerie antérieure. Confondre la porte centrale de cette galerie avec celle du pràsàt, négliger la galerie dans cette partie et ne la figurer qu'entre les trois pavillons était tentant pour notre sculpteur ; peut-être ne s'aperçut-il même pas de ce sacrifice. On voit où nous voulons en venir. Cette représentation d'édifices à trois tours, allongées sur un seul axe, serait pour nous l'expression maladroite d'un plan concentrique, au sanctuaire central entouré d'un carré de tours et de galeries. Le premier parti est tout à fait anormal dans l'art khmèr et nous n'en aurions conservé aucun exemple ; l'autre est la disposition par excellence des monuments anciens du Cambodge, surtout quand ils atteignent de grandes dimensions.

A côté donc des galeries, des salles et des édifices peu compliqués, notre tableau présenterait encore des monuments à plans concentriques qui pourraient être d'une importance considérable et préparer ainsi ces immenses développements de galeries et de tours où se plut l'art classique du Cambodge.

Pouvons-nous distinguer dans cette série les édifices civils des édifices religieux ? Une première observation s'impose : le temple n'est pas nécessairement

construit en pierre. Mais au moins lui est-elle exclusivement réservée ? Les représentations semblent indiquer le contraire. Sur une dizaine d'édifices en pierre dont le rôle paraît certain (1), 7 sont des palais, 4 des temples ; une vingtaine de bâtiments légers, 15 sont des résidences, 4 des sanctuaires. Il ne faudrait cependant pas attacher trop d'importance à la prédominance des palais dans les constructions robustes : chacun d'eux paraît avoir contenu un temple, qui devait en être la partie la plus respectée, et peut-être le roi fut-il plutôt représenté sous l'édifice essentiel de sa résidence que sous son habitation nécessairement plus mesquine et moins révéérée. Notons d'ailleurs que ces palais ne sont en rien différents des temples, et que cependant les besoins d'une cour indigène devaient exiger des dispositions toutes différentes de celles d'un sanctuaire. Mais nous ne pouvons obtenir sur ce point aucune précision et le seul fait à retenir d'après l'examen des scènes, c'est que les galeries et les salles semblent avoir un caractère plutôt utilitaire, les bâtiments à plan complexe et surtout à triple division un caractère plutôt somptuaire, temples ou palais.

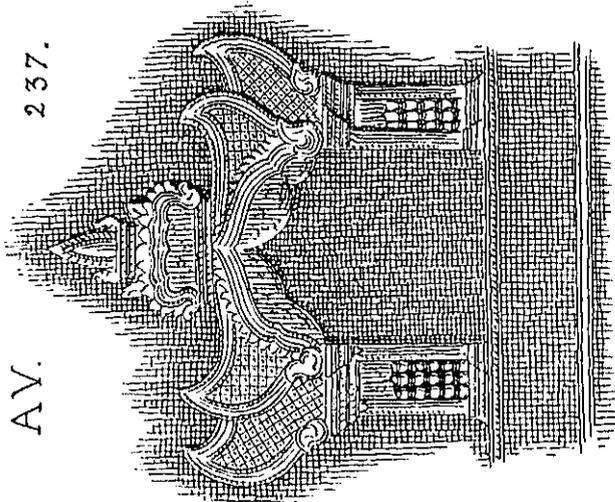
En résumé les bas-reliefs du Bayon donneraient, à côté de quelques édifices analogues aux constructions de pierre de l'époque, une image presque complète d'une architecture légère contemporaine ; les galeries et les salles à plan allongé y dominent, à côté d'édifices à plan plus complexe ou à développement concentrique qui semblent réservés aux dieux et aux rois. Deux formes rivales semblent en lutte, l'une nationale, avec ses toits aigus de tuiles, l'autre, reste d'une importation lointaine, avec ses couvertures courbes en terre. Leur fusion peut avoir engendré la forme en pierre classique à côté de laquelle a survécu seule l'architecture légère à toits angulaires.

(1) Nous ne retenons que ceux nettement caractérisés comme temples par la présence d'une idole ou d'une divinité, comme palais par celle du roi ou de son trône : la représentation de celui-ci avec ses attributs royaux sans le roi nous semble une convention pour exprimer le départ du souverain pour la guerre ou pour un voyage.

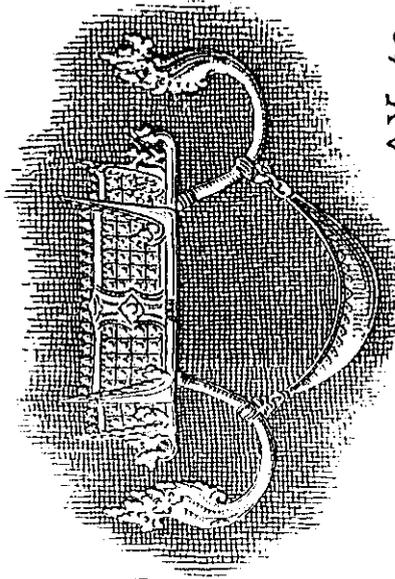
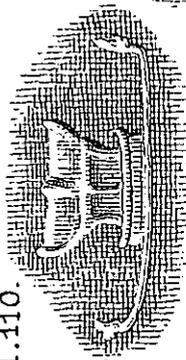
AV.

237.

.I.118 A

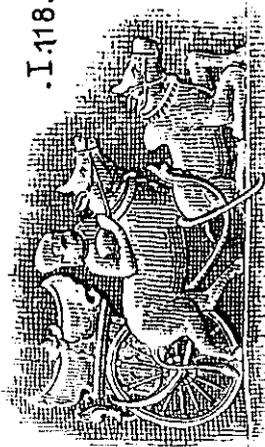


.I.110.



A.Y. 46.

.I.118.B



E.27.

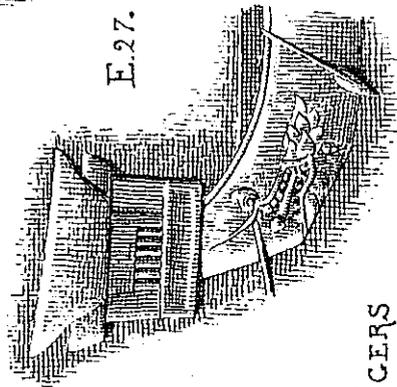
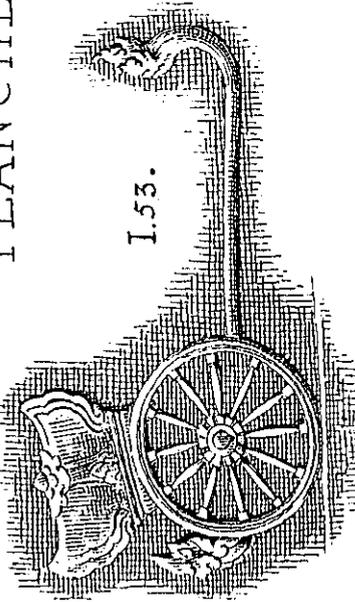


PLANCHE I - EDIFICES LÉGERS

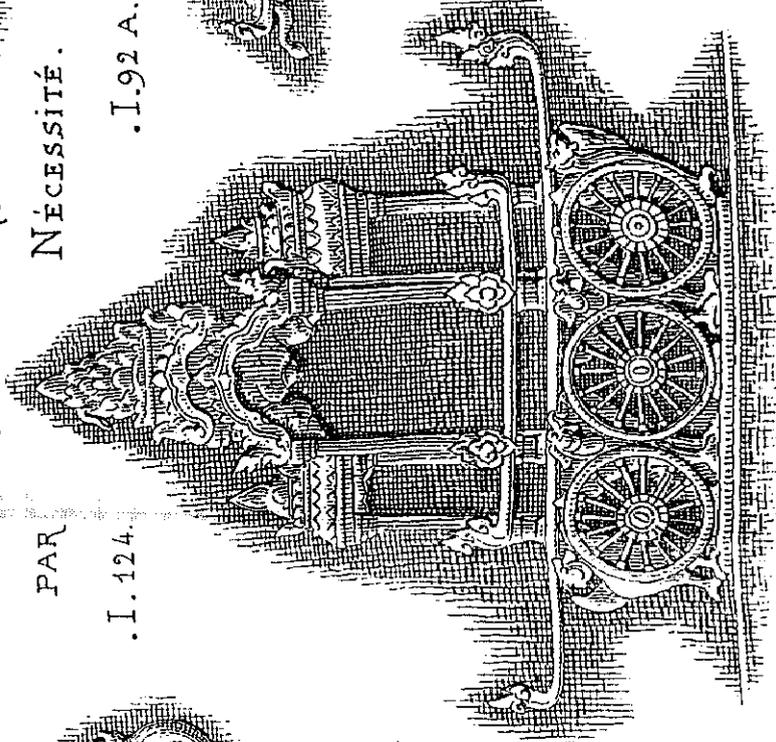
PAR

NÉCESSITÉ.

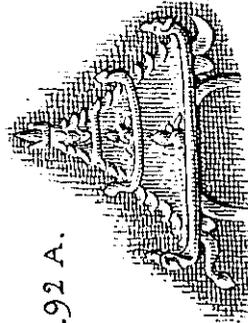
I.53.



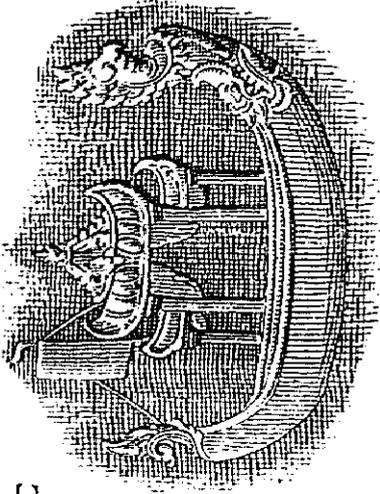
.I.124.



.I.92 A.

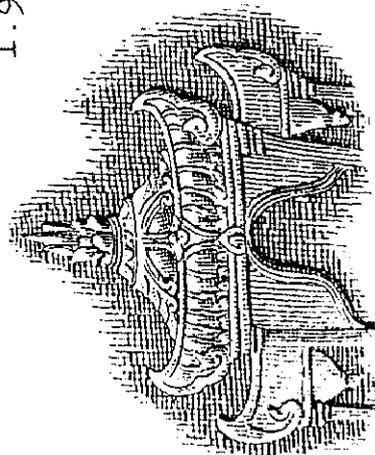


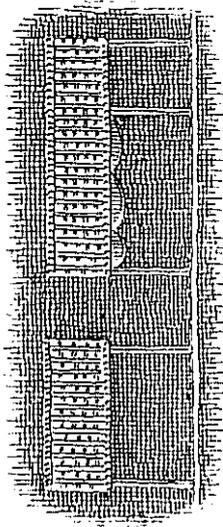
BANTŪI ČMAR S.



.I.92. C

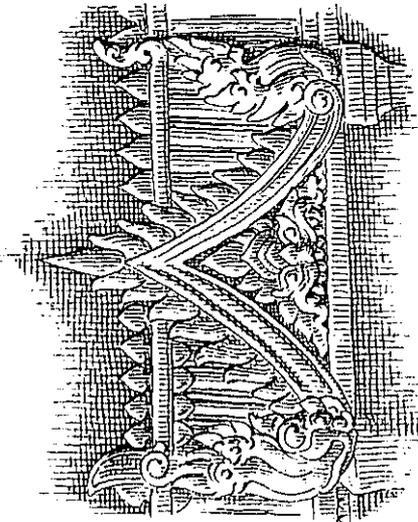
I.92 B.





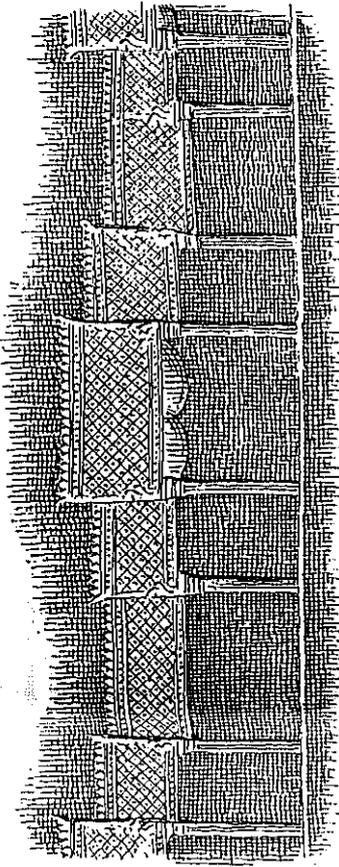
E. 29.

I. 120.



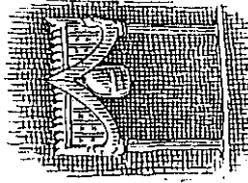
I. 120.

E. 87.

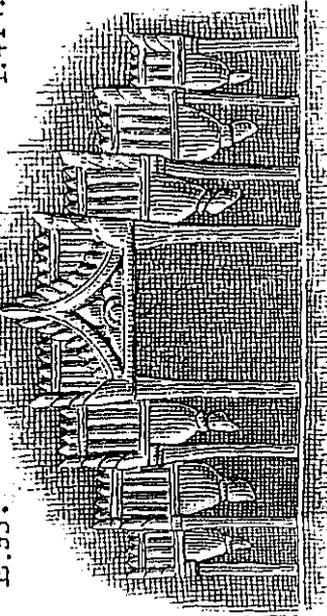


E. 33.

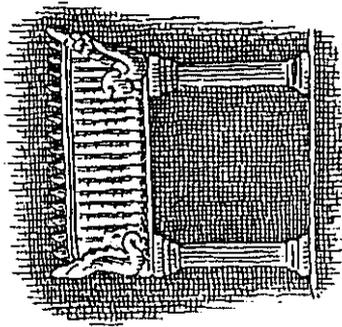
I. 41.



E. 26.



E. 18-17.



BAPHUON

I. 6.

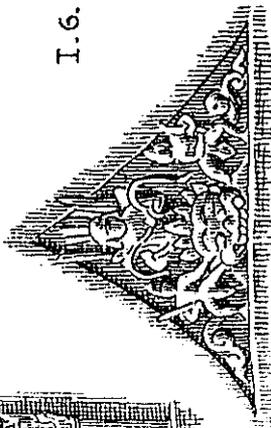
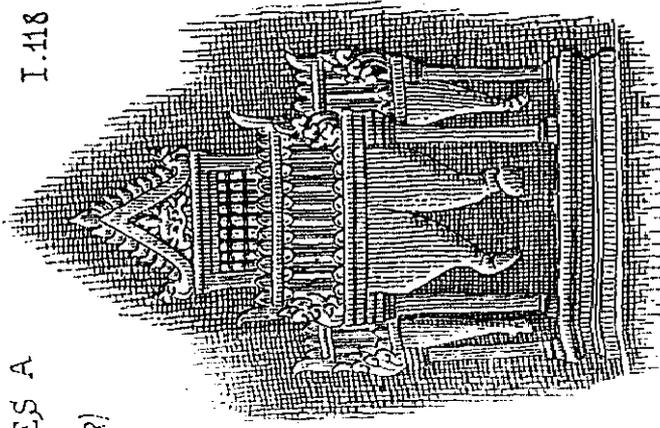


PLANCHE II

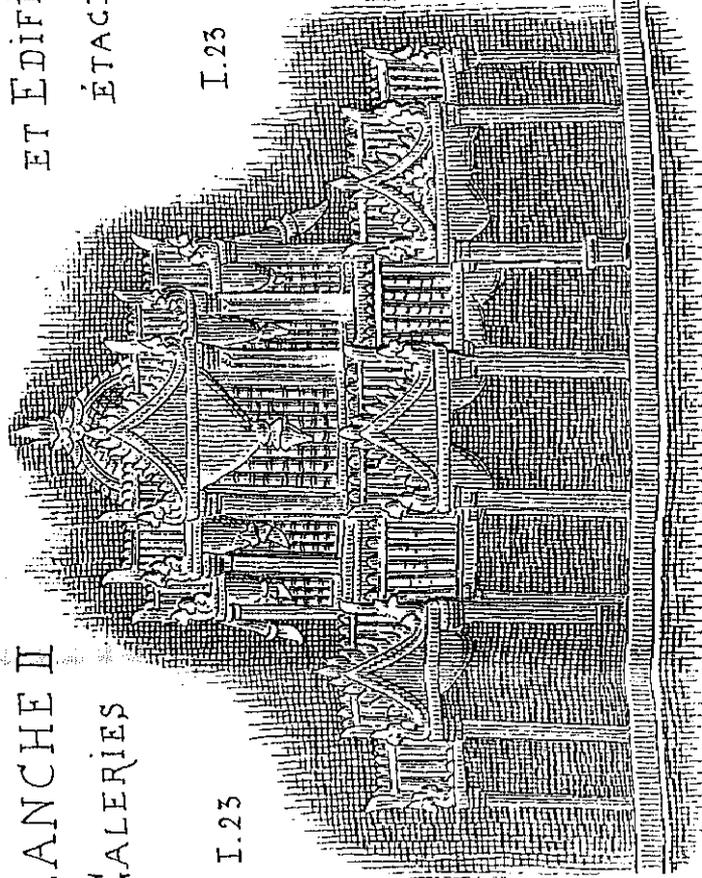
GALERIES

ET EDIFICES A

ÉTAGE (?)



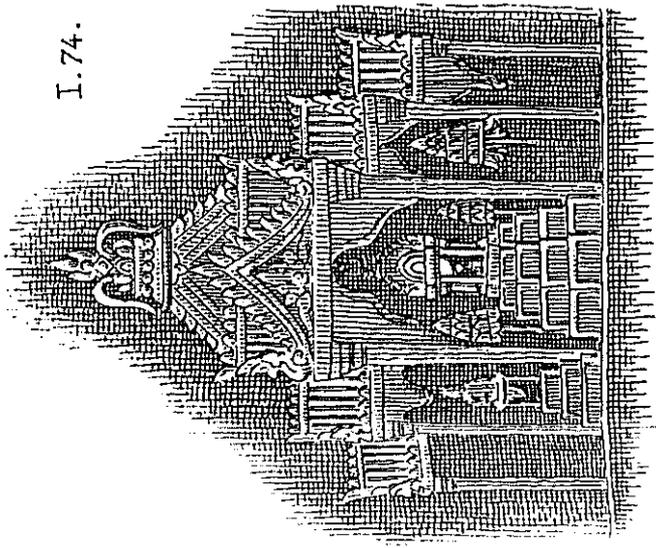
I. 118



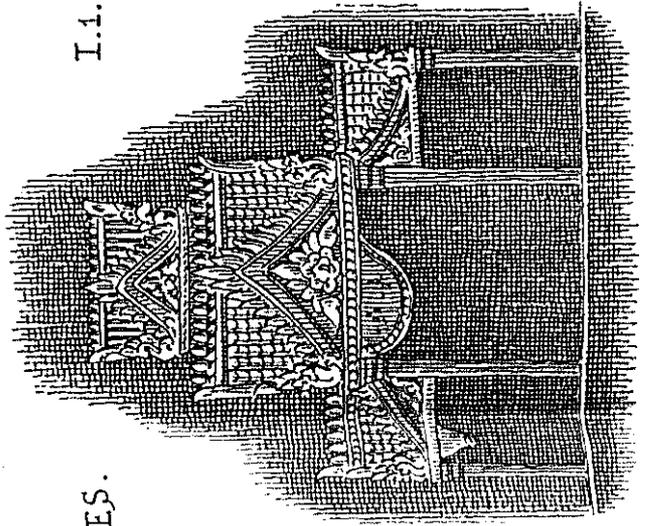
I. 23

I. 23

I. 74.



I. 1.



I. 102.

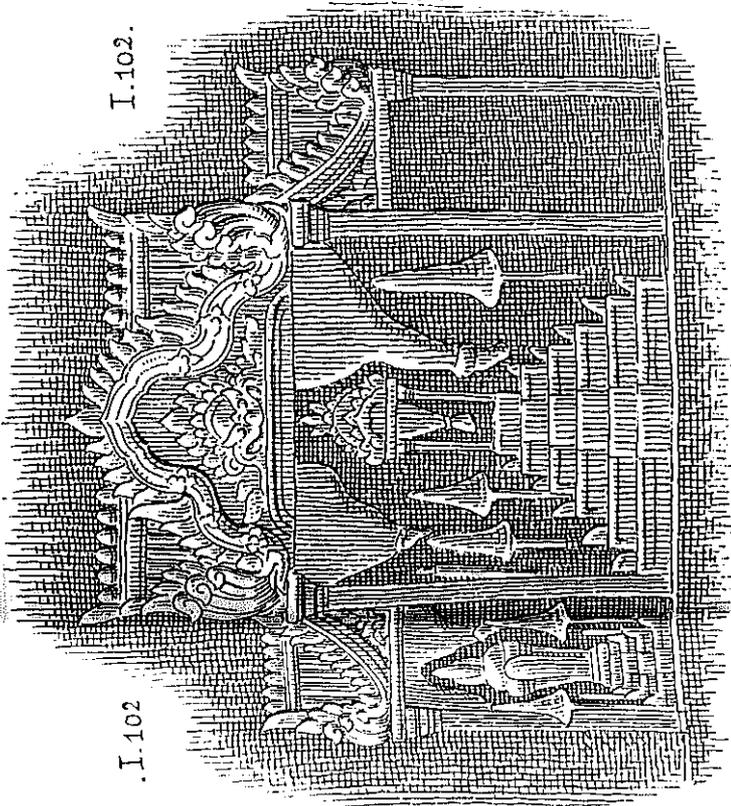
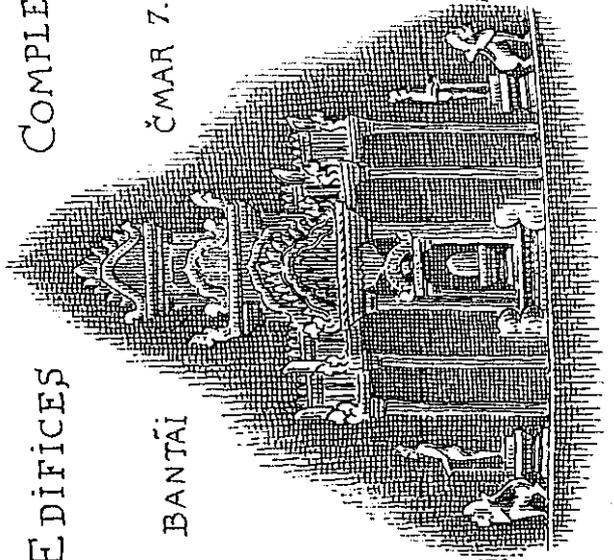


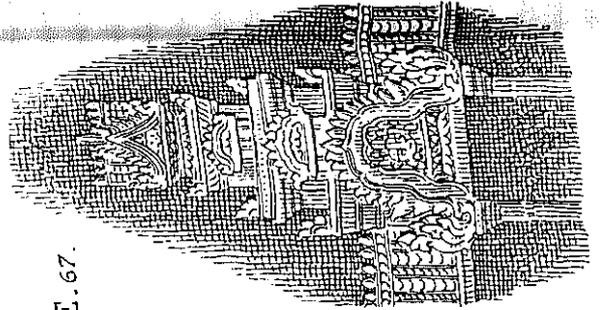
PLANCHE III -
EDIFICES
COMPLEXES.

ČMAR 7.

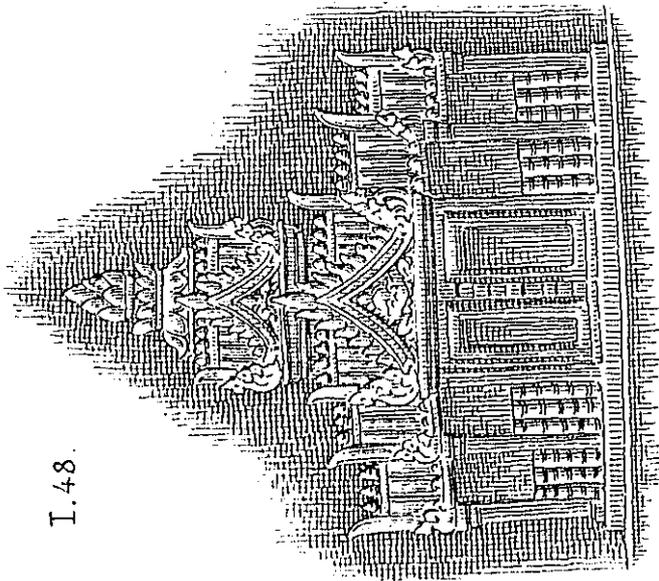


I. 102.

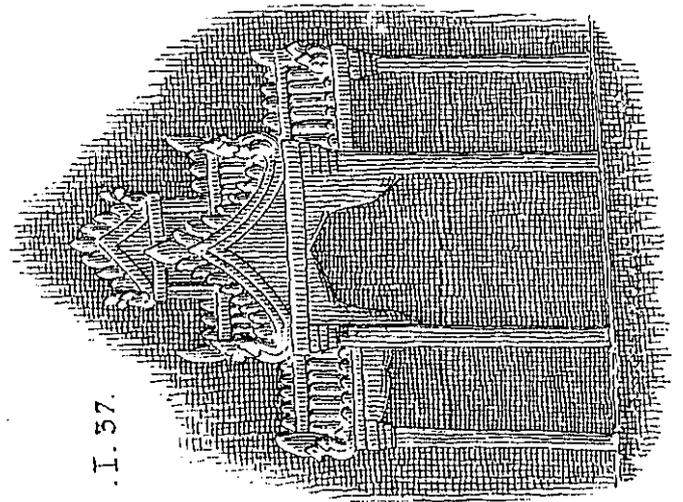
E. 67.



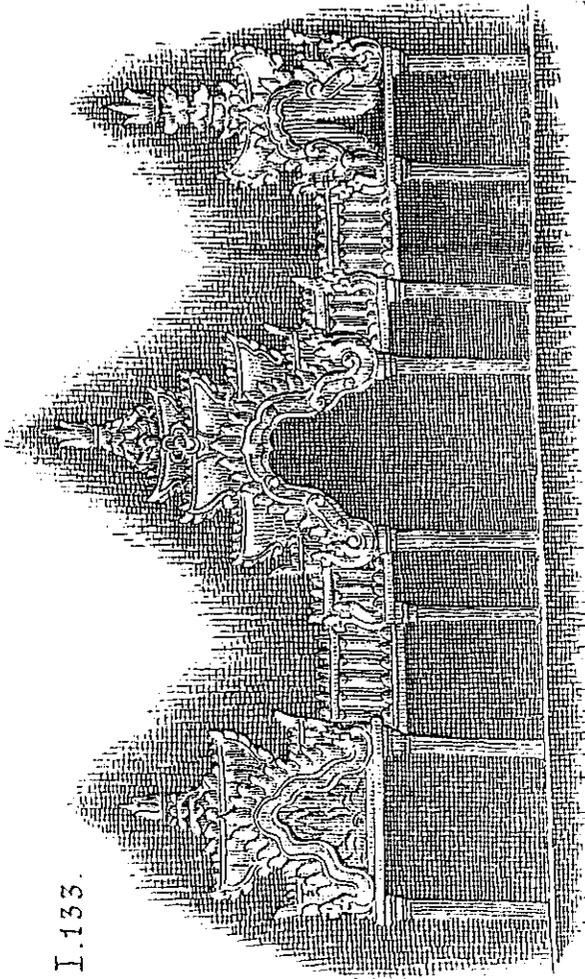
I. 48.



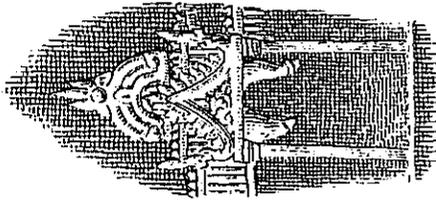
I. 57.



I. 133.



I. 101.



I. 51.

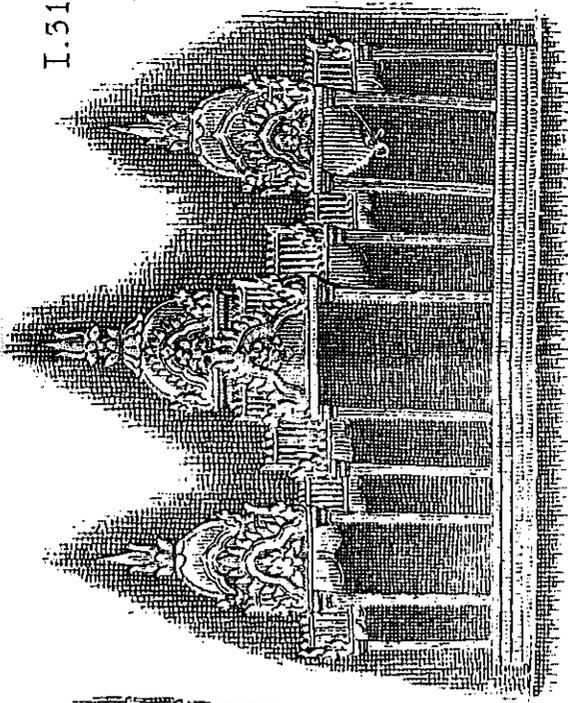
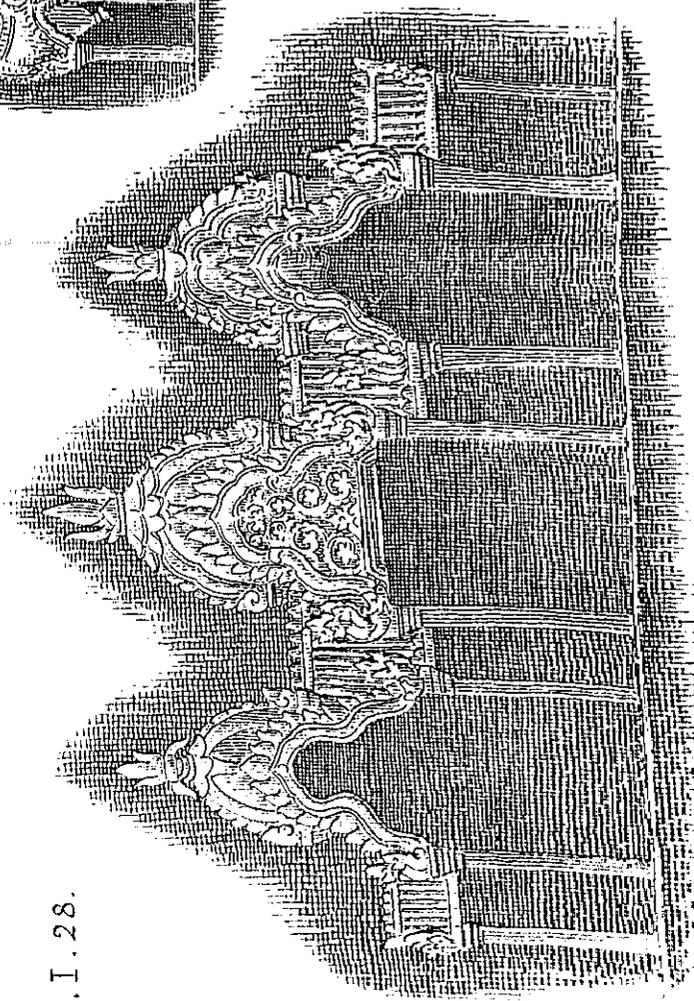


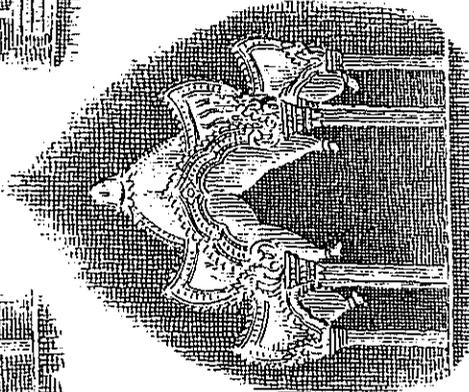
PLANCHE IV -

EDIFICES À TOITS
COURBES ET DÔMES.

I. 28.



E. 24.



I. 5.

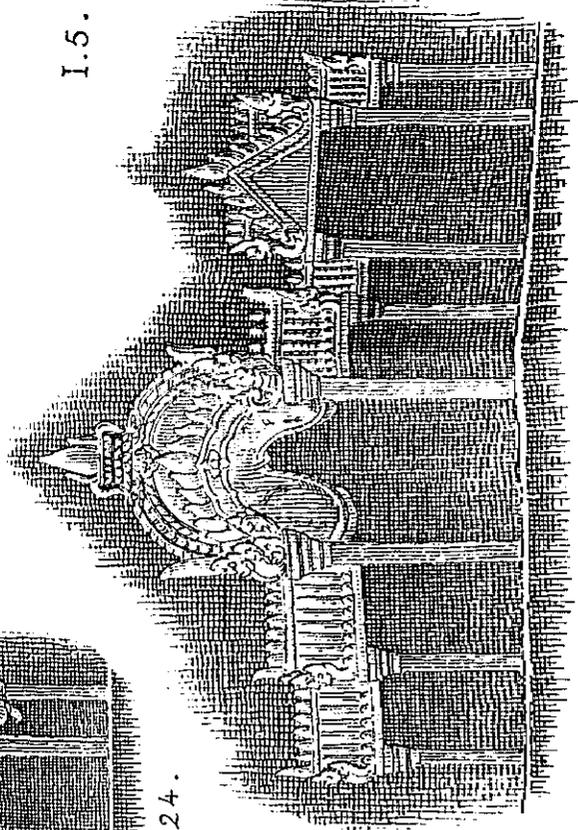
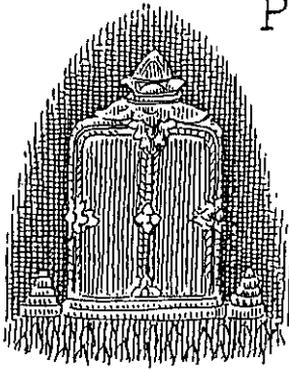
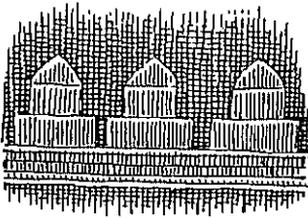


PLANCHE V - EDIFICES

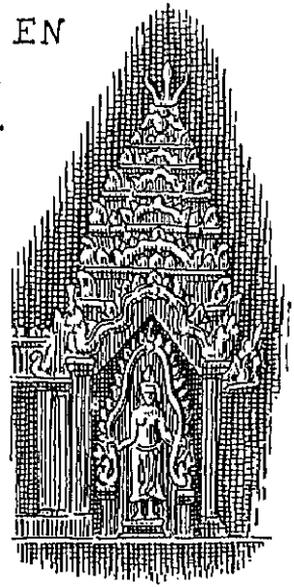
SUPPOSÉS EN
PIERRE.



I. 89.

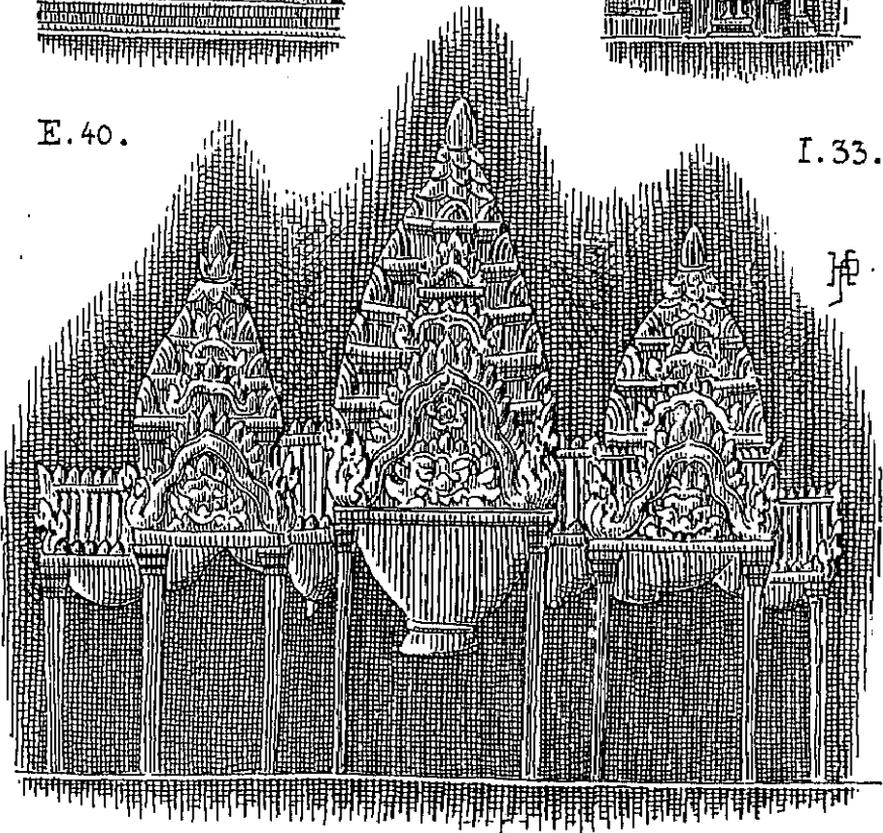


. I. 113.



E. 40.

I. 33.



16

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

Les Publications de l'École française d'Extrême-Orient sont en vente : à Hanoï, à l'École française d'Extrême-Orient ; à Paris, chez l'éditeur, E. LEROUX, 28, rue Bonaparte.

I. — Numismatique annamite. Par DESIRÉ LACROIX, capitaine d'Artillerie de marine. Saïgon, 1900, 1 vol. in-8°, accompagné d'un album de XL planches Épuisé.

II. — Nouvelles recherches sur les Chams. Par ANTOINE CABATON, attaché à la Bibliothèque Nationale. Paris, Leroux, 1901, in-8°. 10 fr.

III. — Phonétique annamite (DIALECTE DU HAUT-ANNAM). Par L. CADIÈRE, de la Société des Missions étrangères. Paris, Leroux, 1902, in-8°. 7 fr. 50

IV. — Inventaire archéologique de l'Indochine. I. Monuments du Cambodge. Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, chef de bataillon d'infanterie coloniale. TOME I^{er}. Paris, Leroux, 1902, in-8°. 15 fr.

V. — L'Art gréco-bouddhique du Gandhâra. ÉTUDE SUR L'ORIGINE DES INFLUENCES CLASSIQUES DANS L'ART BOUDDHIQUE DE L'INDE ET DE L'EXTRÊME-ORIENT. Par A. FOUCHER, docteur ès-lettres. TOME I^{er}. INTRODUCTION. — LES ÉDIFICES. — LES BAS-RELIEFS. Paris, Leroux, 1905, in-8°. 15 fr.

VI. — Le même. TOME II. (Sous presse.)

VII. — Dictionnaire cham-français. Par ETIENNE AYMONIER, ancien directeur de l'École coloniale, et ANTOINE CABATON, attaché à la Bibliothèque Nationale. Paris, Leroux, 1906, in-8°. 40 fr.

VIII. — Inventaire archéologique de l'Indochine. I. Monuments du Cambodge. Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, chef de bataillon d'infanterie coloniale. TOME II. Paris, Leroux, 1907, in-8°. 15 fr.

IX. — Le même. TOME III. Avec un cartable. Paris, Leroux, 1912, in-8°. 20 fr.

X. — Répertoire d'Épigraphie jaina, PRÉCÉDÉ D'UNE ESQUISSE DE L'HISTOIRE DU JAINISME D'APRÈS LES INSCRIPTIONS. Par A. GUÉHINOT. Paris, Leroux, 1908, in-8°. 15 fr.

XI. — Inventaire archéologique de l'Indochine. II. Monuments chams de l'Annam. Par H. PARMENTIER, chef du Service archéologique de l'École française d'Extrême-Orient. TOME I^{er}. DESCRIPTION DES MONUMENTS. Paris, Leroux, 1909, in-8°. 16 fr.

XI^{bis}. — Le même. PLANCHES, D'APRÈS LES RELEVÉS ET LES DESSINS DE L'AUTEUR. 1 album in-8°, comprenant 114 planches. Paris, Leroux, 1909. 16 fr.

XI^{bis} et XII^{bis}. — Le même. TOME II et Album de Planches. (En préparation.)

XIII. — Mission archéologique dans la Chine du Nord. Par EDOUARD CHAVANNES, membre de l'Institut. TOME I^{er}. PREMIÈRE PARTIE. LA SCULPTURE À L'ÉPOQUE DES HAN. Paris, Leroux, 1915, in-8°.

DEUXIÈME PARTIE. (Sous presse.)

XIV. — Le même. TOME II. (En préparation.)

XII^{bis}-XIV^{bis}. — Le même. PLANCHES. 2 albums in-4°, comprenant 388 planches. Paris, Leroux, 1909. (Ne se vendent pas séparément. Prix de souscription à l'ouvrage complet : 150 fr.)

XV. — Bibliotheca Indosinica. DICTIONNAIRE BIBLIOGRAPHIQUE DES OUVRAGES RELATIFS À L'INDOCHINE. Par HENRI CORDIER, membre de l'Institut. TOME I^{er}. BIRMANIE, ASSAM, SIAM ET LAOS. Paris, Leroux, 1912, in-8°. 50 fr.

XVI. — Le même. TOME II. PÉNINSULE MALAISE. Paris, Leroux, 1913, in-8°. 15 fr.

XVII. — Le même. TOME III. INDOCHINE FRANÇAISE. Paris, Leroux, 1914, in-8°.

XVIII. — Le même. TOME IV. INDOCHINE FRANÇAISE. (En préparation.)

Atlas archéologique de l'Indochine. MONUMENTS DU CHAMPA ET DU CAMBODGE. Par le capitaine E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, attaché à l'École française d'Extrême-Orient. Paris, Leroux, 1901. 1 vol. in-10°. 12 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

I. — Éléments de sanscrit classique. Par VICTOR HENRY, professeur à l'Université de Paris. Paris, Leroux, 1902, in-8°. 10 fr.

II. — Précis de grammaire pâlie, ACCOMPAGNÉ D'UN CHOIX DE TEXTES GRADUÉS. Par VICTOR HENRY, professeur à l'Université de Paris. Paris, Leroux, 1904, in-8°. 10 fr.

QUATORZIÈME ANNÉE

TOME XIV, n° 7

Prix : 3 fr. 50

BULLETIN
DE
l'Ecole Française
D'EXTRÊME-ORIENT

LES TOMBEAUX DES NGUYÊN阮

Par RICHARD ORBAND,

*Administrateur des Services civils,
Délégué au Ministère des Rites de l'Empire d'Annam.*



HANOI
IMPRIMERIE D'EXTRÊME-ORIENT

1914

BULLETIN DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

Le *Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient* est en vente à Hanoi, à l'École française d'Extrême-Orient et à l'Imprimerie d'Extrême-Orient, éditeur; à Paris, chez E. LEROUX, 28, rue Bonaparte. Le prix de l'abonnement annuel est fixé à 20 francs, port compris.

Chacun des volumes déjà parus (tomes I à XII, correspondant aux années 1901 à 1912), est mis en vente au prix de 20 francs, sauf les tomes I et III (1901 et 1903), qui ne sont plus vendus séparément.

Chaque numéro simple, paru antérieurement à l'année 1912, est vendu 5 francs; chaque numéro double, 10 francs.

A partir de l'année 1912, chaque numéro est vendu à un prix spécial, indiqué sur la couverture.

Il reste quelques collections complètes des douze premières années, mises en vente au prix de 300 francs.

Toutes les communications concernant la rédaction du *Bulletin* doivent être adressées à M. le Directeur de l'École française d'Extrême-Orient, à Hanoi.

Articles parus en 1914.

- | | |
|--|----------|
| 1. E. HUBER. — Etudes bouddhiques..... | 1 fr. 50 |
| 2. H. PARMENTIER. — Le temple de Vat Phu..... | 3 fr. 50 |
| 3. G. CÆDÈS. — Une recension pâlie des Annales d'Ayuthya | 2 fr. 50 |
| 4. H. MASPERO. — Sur quelques textes anciens de chinois parlé | 2 fr. 50 |
| 5. Notes et mélanges..... | 3 fr. 50 |
| J. PRZYLUKI. — L'or dans le folklore annamite. | |
| A. BONIFACY. — Nouvelles recherches sur les génies thériomorphes au Tonkin. | |
| R. DELOUSTAL. — Des déterminatifs en annamite. | |
| PHAM QUỲNH. — Deux oraisons funèbres en annamite. | |
| 6. H. PARMENTIER. — L'architecture interprétée dans les bas-reliefs du Cambodge..... | 3 fr. 50 |

Article à paraître.

H. MASPERO. — Rapport sommaire sur une mission archéologique au Tchō-kiang.



LES TOMBEAUX DES NGUYỄN 阮

Par RICHARD ORBAND,

Administrateur des Services civils de l'Indochine.

Avertissement.

Cette étude a pour but essentiel de donner un inventaire aussi méthodique et aussi complet que possible des sépultures impériales et princières de la famille des Nguyễn 阮. Elle est divisée en trois parties bien distinctes qui comprennent respectivement :

a) la 1^{re} partie, une liste raisonnée des princes ancêtres de la dynastie, des Empereurs proprement dits, des femmes de ces princes et de ces Empereurs, et enfin des tombeaux de ces différents personnages ;

b) la 2^e partie, une liste analogue pour les princes *fil*s des anciens seigneurs (*chủ* 主) ancêtres de la dynastie, liste basée sur les *hệ* 系 constitués après le décès de ces seigneurs ;

c) la 3^e partie, une liste analogue, suivant les *hệ* s'il y a lieu, pour les fils des différents Empereurs de la dynastie régnante.

Ces listes diverses indiqueront pour chaque personnage les noms officiels, les dates de naissance et de mort, les titres et titres posthumes, le nom et l'emplacement du tombeau. Tous les renseignements ont été puisés à la meilleure des sources, au *Ngọc-Điệp* 玉牒 lui-même, à la *Généalogie impériale* officielle des Nguyễn.

Le *Ngọc-Điệp* est un recueil des tableaux généalogiques de la dynastie actuelle. Il est établi en deux exemplaires dont l'un est déposé dans un coffre doré au Palais impérial de Hué et dont l'autre est conservé au Bureau des Annales 史館. J'ai pu consulter un de ces exemplaires. Les tableaux généalogiques sont très soigneusement établis (tous les 12 ans) au moyen de documents réunis par le Ministère des Rites (1).

(1) Avant Minh-Mạng, le *Ngọc-Điệp* était complété tous les 3 ans par un fonctionnaire du Ministère des Rites. Depuis la 4^e année Minh-Mạng une ordonnance impériale exigea que les noms des personnages décédés fussent écrits à l'encre noire et que ceux des princes vivants le fussent à l'encre rouge. — Un décret de la 5^e année Minh-Mạng ordonna que les tableaux fussent révisés tous les 6 ans et que le plus grand soin fut apporté au travail de revision. — Depuis la 33^e année Tự-Đức

1. — NGUYỄN-HOÀNG 阮潢.

26 septembre 1525 — 21 mai 1613.

Deuxième fils de Nguyễn-Kim 阮塗⁽¹⁾ ; fut roi de 1558 à 1613. Connu sous le nom de Tiên-Vương 仙王 ou Tiên-Chú 仙主.

Eut 12 enfants (10 fils, 2 filles).

Titres : Hạ-khê hầu 夏溪侯.

Đoan quận-công 端郡公.

Trung quân đò-độc thái-úy đoan quốc-công 中軍都督太尉端國公.

Hữu tướng 右相.

Titre posthume : Thái-tổ Gia-Dụ Hoàng-Đề 太祖嘉裕皇帝.

Tombeau : Trường-cơ 長基.

Village de La-khê 羅溪, huyện de Hương-trà 香茶, province de Thừa-thiên⁽²⁾.

(1880) le *Ngọc-Điệp* n'est plus révisé que tous les 12 ans, à toutes les années marquées du signe lý 子 (signe cyclique qui signifie aussi fils, descendance, postérité). Par conséquent la révision a été faite en 1888, en 1900, en 1912, et sera faite en 1924, en 1936, etc.

Les fonctionnaires désignés par l'Empereur pour l'établissement du *Ngọc-Điệp* sont : un *chánh long tài* ; un *phó long tài*, choisi parmi les fonctionnaires *lôn thât* ; un *lôn tu* et deux *đẳng lục*.

Il existe un second recueil généalogique, le *Tôn phò* qui concerne les Tôn Thât et qui est également établi en deux exemplaires conservés l'un au Bureau des Annales et l'autre au Conseil du Tôn Nhơn. Le *Tôn phò* est révisé par 4 fonctionnaires : un *long lôn tu*, un *lôn tu* et deux *đẳng lục*.

(1) Nguyễn-Kim est le restaurateur des Lê ; il avait les titres de marquis de An-Thanh 安清侯 et de *quốc-công* de Hưng 興國公. Né en 1468, il mourut le 23 mai 1545, à l'âge de 78 ans, et reçut le titre posthume de Triệu-Tổ-Tĩnh-Hoàng-Đề 肇祖靖皇帝. — La sépulture de Nguyễn-Kim est située au mont Thiên-tôn 天尊, huyện de Tống-sơn 宋山, province de Thanh-hóa.

La légende dit : « Lorsque le cercueil fut descendu en terre, le dragon ferma la bouche ; aussitôt éclata un formidable orage qui effraya les assistants et occasionna leur dispersion. Après l'orage, on constata que l'ouverture pratiquée dans les blocs de pierre (semblable à la bouche du dragon) pour constituer la tombe, s'était refermée et qu'une végétation déjà intense recouvrait cet emplacement. Il fut dès lors impossible de reconnaître l'endroit précis où fut inhumé Nguyễn-Kim. »

Le culte s'exerce au pied du mont Thiên-tôn qui, à compter de la 2^e année de Minh-Mạng (1821), fut désigné sous le nom de Triệu-tướng sơn 肇祥山.

(2) Presque tous les tombeaux étant situés dans la province de Thừa-thiên, nous ne répéterons pas cette mention pour les tombeaux suivants et nous nous bornerons, le cas échéant, à indiquer les autres provinces.

2. — Reine GIA-DỰ 嘉裕皇后.

Date de naissance inconnue. Morte le 16^e jour d'un 5^e mois (année inconnue).

Femme de Nguyễn-Hoàng 阮潢, dit Tièn-Vương [n^o 1].

Nom de famille : Nguyễn 阮, mais d'une autre branche que la famille royale.

Mère de Nguyễn-Phúc-Nguyễn 阮福源, dit Sài-Vương (1), qui exerça le pouvoir de 1613 à 1635.

Titre posthume : Thái-tổ Gia-Dự Hoàng-Hậu 太祖嘉裕皇后.

Tombeau : Vĩnh-cơ 永基.

Village de Hải-cát 海葛, huyện de Hương-trà 香茶.

3. — NGUYỄN-PHÚC-NGUYỄN 阮福源.

16 août 1563 — 19 novembre 1635.

Sixième fils de Nguyễn-Hoàng 阮潢. Connu sous les noms de Sài-Vương (1), Phật-Chủ 佛主 (2) et Thụy-Dương-Vương 瑞陽王.

Eut 15 enfants (11 fils, 4 filles).

Titres : Thái-Bảo 太保.

Thụy quận-công 瑞郡公.

Nhơn quốc-công 仁國公.

Titre posthume : Hi-tôn Hiêu-Văn Hoàng-Đê. 熙尊孝文皇帝.

Tombeau : Trường-diễn 長衍.

Village de Hải-cát 海葛, huyện de Hương-trà 香茶.

4. — NGUYỄN-PHÚC-LẠM 阮福瀾.

13 août 1601 — 19 mars 1648.

Deuxième fils de Nguyễn-Phúc-Nguyễn 阮福源. Connu sous les noms de Thượng-Chủ 上主 (3).

Eut 4 enfants (3 fils, 1 fille).

(1) Cette appellation ne figure pas au *Ngọc-Điệp*.

(2) La femme de ce prince, Hi-Tôn Hiêu-Văn Hoàng-Hậu 熙尊孝文皇后, fille de Mạc-Kính-Điển 莫敬典 (avait pris le nom de Nguyễn 阮), mère de Nguyễn-Phúc-Lạm 阮福瀾 (1635-1648), morte le 12 décembre 1630, a son tombeau Vĩnh-diễn 永衍 dans le Quảng-nam 廣南, village Chiêm-sơn 瞻山.

(3) Il reçut aussi l'appellation de Công-Thượng-Vương, qui ne figure pas au *Ngọc-Điệp*.

Titres : Nhơn-lộc hầu 仁祿候.

Thê-Tử 世子 (Héritier présomptif) à la mort de Kì 淇, son frère aîné.

Nhơn quận-công thái-bảo 仁郡公太保.

Công-Thượng-Vương (1).

Titre posthume : Thần-tôn Hiều-Chiều Hoàng-Đê 神尊孝昭皇帝.

Tombeau : Trường-diên 長延.

Ấp de An-bằng 安憑邑, huyện de Hương-trà 香茶.

5. — NGUYỄN-PHÚC-TÂN 阮福瀨.

18 juillet 1620 — 30 avril 1687.

Deuxième fils de Nguyễn-Phúc-Lạn 阮福瀾. Connu sous les noms de Hiến Chủ 賢主 ou Hiến Vương.

Eut 9 enfants (6 fils, 3 filles).

Titres : Dũng-lễ hầu 勇禮候.

Dũng quận-công 勇郡公.

Titre posthume : Thái-tôn Hiều-Triết Hoàng-Đê 太尊孝哲皇帝.

Tombeau : Trường-hưng 長興.

Village de Hải-cát 海葛, huyện de Hương-trà 香茶.

6. — Reine HIỀU-TRIẾT 孝哲皇后.

26 avril 1625 — 26 décembre 1684.

Femme de Nguyễn-Phúc-Tân 阮福瀨, dit Hiến-Vương 賢王 (1648-1687).

Nom de famille : Châu 朱.

Titre posthume : Thái-tôn Hiều-Triết Hoàng-Hậu 太尊孝哲皇后.

Tombeau : Vĩnh-hưng 永興.

Phường de An-ninh 安寧坊, huyện de Hương-thủy 香水.

(1) La femme de ce prince Hiều-Chiều-Hoàng-Hậu 孝昭皇后, nom de famille Đoàn 段, mère de Hiều-Triết 孝哲, morte le 14 juin 1661, a son tombeau Vĩnh-dinh 永延 dans le Quảng-nam, village de Chiêm-sơn 瞻山.

7. — Reine HIÊU-TRIỆT 孝哲次后.

Date de naissance inconnue. Morte le 21^e jour d'un 3^e mois (année inconnue).

Seconde épouse de Nguyễn-Phúc-Tân 阮福漸, dit Hiền Vương 賢王 (1648-1687). Mère de Nguyễn-Phúc-Trần 阮福臻, dit Ngãi Vương 義王 (1687-1691).

Nom de famille : Tông 宋.

Titre posthume : Thái-tôn Hiêu-Triệt Hoàng-thứ-Hậu 太尊孝哲皇次后.

Tombeau : Quang-hưng 光興.

Village de Định-môn 定門, huyện de Hương-trà 香茶.

8. — NGUYỄN-PHÚC-TRẦN 阮福臻.

29 janvier 1650 — 7 février 1691.

Deuxième fils de Nguyễn-Phúc-Tân 阮福漸. Connu sous les noms de Ngãi-Chú 義主 et Ngãi-Vương 義王.

Eut 9 enfants (5 fils, 4 filles).

Titres : Hoàng-an hầu 弘恩侯.

Thái-phó Hoàng-quốc-công 太傅弘國公.

Titre posthume : Anh-tôn Hiêu-Nghĩa Hoàng-Đê 英尊孝義皇帝.

Tombeau : Trường-mậu 長茂.

Village de Định-môn 定門, lieu dit Kim-ngọc 金玉處, huyện de Hương-trà 香茶.

9. — Reine HIÊU-NGHĨA 孝義皇后.

Née en 1653 (dans les 10 derniers mois). Morte le 23 avril 1696.

Femme de Nguyễn-Phúc-Trần 阮福臻, dit Ngãi-Vương 義王 (1687-1691).

Mère de Nguyễn-Phúc-Chu 阮福調, dit Tộ-Minh-Vương 祚明王 (1691-1725).

Nom de famille : Tông 宋.

Titre posthume : Anh-tôn Hiêu-Nghĩa Hoàng-Hậu 英尊孝義皇后.

Tombeau : Vĩnh-mậu 永茂.

Village de Định-môn 定門, huyện de Hương-trà 香茶.

10. — NGUYỄN-PHÚC-CHU 阮福澗.

11 juin 1675 — 1^{er} juin 1725.

Fils aîné de Nguyễn-Phúc-Trần 阮福添. Connu sous le nom de Tô-Minh-Vương 祚明王.

Eut 42 enfants (38 fils, 4 filles) (1).

Titres : Tô-trường hầu 祚長侯,
Tô quận-công 祚郡公,
Thiên-túng đạo-nhơn 天縱道人.

Titre posthume : Hiến-tôn Hiếu-Minh Hoàng-Đế 顯尊孝明皇帝.

Tombeau : Trường-thanh 長淸.

Village de Định-môn 定門, lieu dit Kim-ngọc 金玉處, huyện de Hương-trà 香茶.

11. — Reine HIẾU-MINH 孝明皇后.

23 octobre 1680 — 12 mars 1716.

Femme de Nguyễn-Phúc-Chu 阮福澗, dit Minh-Vương 明王 (1691-1725).
Mère de Nguyễn Phúc-Chú 阮福樹, dit Ninh-Vương 寧王 (1725-1738).

Nom de famille : Hồ 胡, changé en Tống 宋.

Titre posthume : Hiến-tôn Hiếu-Minh Hoàng-Hậu 顯尊孝明皇后.

Tombeau : Vĩnh-thanh 永淸.

Village de Trúc-lâm 竹林, huyện de Hương-trà 香茶.

12. — Princesse NGUYỄN-KÍNH 阮敬妃.

Date de naissance inconnue. Morte le 17 août 1714.

Une des femmes de second rang de Nguyễn-Phúc-Chu 阮福澗, dit Minh-Vương 明王 (1691-1726).

Nom de famille : Nguyễn 阮, d'une autre branche que la famille royale.

Tombeau : Village de Trúc-lâm 竹林社, huyện de Hương-trà 香茶縣.

(1) Inscrits au Ngọc Diệp. En réalité il eut 146 enfants.

13. — NGUYỄN-PHÚC-CHÚ 阮福澗.

14 janvier 1697 — 7 juin 1738.

Fils aîné de Nguyễn-Phúc-Chu 阮福澗. Connu sous le nom de Đinh-Ninh-Vương 鼎寧王.

Eut 9 enfants (3 fils, 6 filles).

Titres : Đinh-thịnh hầu 鼎盛侯.

Đình quốc-công 鼎國公.

Vân-tuyền đạo-nhơn 雲泉道人.

Titre posthume : Túc-tôn Hiều-Ninh Hoàng-Đê 肅尊孝寧皇帝.

Tombeau : Trường-phong 長豐.

Village Đình-môn 定門社, huyện de Hương-trà 香茶縣.

14. — Reine HIỀU-NINH 孝寧皇后.

Née en 1699 (20^e année de Lê-Chinh-Hòa — Kỷ-mão). Morte le 19 août 1720.

Femme de Nguyễn-Phúc-Chú 阮福澗, dit Ninh-Vương 寧王 (1725-1738).

Mère de Nguyễn-Phúc-Khoát 阮福闊, dit Võ-Vương 武王 (1714-1765).

Nom de famille : Trương 張.

Titre posthume : Túc-tôn Hiều-Ninh Hoàng-Hậu 肅尊孝寧皇后.

Tombeau : Vĩnh-phong 永豐.

Village de Long-hồ 龍湖, huyện de Hương-trà 香茶.

15. — NGUYỄN-PHÚC-KHOÁT 阮福闊.

26 septembre 1714 — 7 juin 1765.

Fils aîné de Nguyễn-Phúc-Chú 阮福澗. Connu sous le nom de Hiều-Võ-Vương 孝武王.

Eut 30 enfants (18 fils, 12 filles). Grand-père de Gia-Long.

Titres : Hiều-chính hầu 曉正侯.

Hiều quận-công 曉郡公.

Từ-tê đạo-nhơn 慈濟道人.

Titre posthume : Thê-tôn Hiều-Vũ Hoàng-Đê 世尊孝武皇帝.

Tombeau : Trường-thái 長泰.

Village de La-khê 羅溪, huyện de Hương-trà 香茶.

16. — Reine HIÊU-VÕ 孝武皇后.

Avril 1712 (après le 6) — 8 novembre 1736.

Femme de premier rang de Nguyễn-Phúc-Khoát 阮福闊 ou Võ-Vương 武王 (1738-1765). Mère de Hưng-tổ Hiêu-Khương Hoàng-Đệ 興祖孝康皇帝. qui fut le père de Gia-Long 嘉隆.

Titre posthume : Thê-tòn Hiêu-Võ Hoàng-Hậu 世尊孝武皇后.

Tombeau : Vĩnh-thái 永泰.

Village de Dương-xuân 楊春, huyện de Hương-trà 香茶.

17. — Princesse TUỆ-TỊNH THÁNH-MẪU NGUYỄN-SU 慧靖聖母元師.

1734 — 8 juillet 1804.

Une des femmes de second rang de Nguyễn-Phúc-Khoát 阮福闊 ou Võ-Vương 武王 (1738-1765). Mère de Nguyễn-Phúc-Thuần 阮福淳 ou Huệ-Vương 惠王 (1765-1777) qui fut l'oncle de Gia-Long 嘉隆.

Nom de famille : Nguyễn 阮, d'une autre branche que la famille royale.

Titre : Thiệu-long giáo-chủ 紹隆教主.

Tombeau : Village de An-cựu 安舊社, lieu dit Nhứt-tây-ấp 一西邑, huyện de Hương-thủy 香水.

18. — Princesse TRẦN 陳貴人.

21 mai 1716 — 26 avril 1751.

Une des femmes de second rang de Nguyễn-Phúc-Khoát 阮福闊 ou Võ-Vương 武王 (1738-1765).

Nom de famille : Trần 陳.

Tombeau : Village de Dương-xuân 楊春, huyện de Hương-trà 香茶.

19. — NGUYỄN-PHÚC-THUẦN 阮福淳.

31 décembre 1753 — 18 octobre 1777.

Seizième fils de Nguyễn-Phúc-Khoát 阮福闊 et d'une femme de second rang. Oncle de Gia-Long 嘉隆. Avait abdiqué et cédé le pouvoir à Dương 暘 (Hoàng-Tôn 皇孫), fils du prince Hiêu 昊 qui était le 9^e fils de Võ-Vương 武王. Tué par Nguyễn-Văn-Lữ 阮文呂 troisième frère des Tây-sơn en 1777.

Peu après (1778) Dương 陽 fut également tué. Connu sous les noms de Huệ-Vương ⁽¹⁾ ou Hiêu-Định-Vương 孝定王.
Sans enfant.

Titres : Khánh-phủ đạo-nhơn 慶順道人.
Thái-Thượng-Vương 太上王 ⁽²⁾.

Titre posthume : Duệ-tôn Hiêu-Định Hoàng-Đê 睿尊孝定皇帝.

Tombeau : Trường-thiệu 長紹.

Village de La-khê 羅溪, huyện de Hương-trà 香茶.

20. — NGUYỄN-PHÚC-LUÂN 阮福諭 ou Cọ 棋.

11 juin 1733 — 24 octobre 1765.

Deuxième fils de Nguyễn-Phúc-Khoát 阮福闊. Dépossédé du trône par son frère Thuần 淳, écarté par le parti de Trương-Phúc-Loan 張福巒, Quốc-phó-chương-hộ-bộ 國傅掌戶部.

Eut 10 enfants (6 fils, 4 filles). Père de Gia-Long 嘉隆 ⁽³⁾.

Titre : Chương-cơ 掌奇.

Titre posthume : Hưng-tổ Hiêu-Khương Hoàng-Đê 興祖孝康皇帝.

Tombeau : Cơ-thánh 基聖.

Village de Cư-chánh 居正, huyện de Hương-thủy 香水.

(1) Cette appellation ne figure pas au *Ngọc-Điệp*.

(2) Ce titre lui fut conféré le 4^e jour, 11^e mois, année *bính-thần*, 37^e année de Lê-Cánh-Hưng (1776), par son neveu Dương 陽 (Hoàng-Tôn 皇孫) qui s'était vu attribuer le pouvoir.

(3) Le prince, père de Gia-Long, avait été enterré au village de Cư-hóa qui dépendait du huyện de Hương-trà.

En l'année *canh-tuất*, 11^e année de Thê-Tổ-Vương-Vị (1790), la sépulture fut profanée sur l'ordre des Tây-sơn (Nguyễn-Văn-Huệ). Le général Nguyễn-Văn-Ngũ fit jeter les ossements du prince dans un trou profond qui se trouvait devant le tombeau. Un vieil habitant de Cư-hóa, nommé Nguyễn-Ngọc-Huyền, descendit une nuit dans l'abîme, accompagné de ses fils Ngọc-Hổ et Ngọc-Đoái ; il recueillit les ossements qu'il cacha en lieu sûr.

En l'année *tân-dậu*, 22^e année de Thê-Tổ-Vương-Vị (1801) après que Nguyễn-Ánh (Gia-Long) eut repris la capitale de Huế, il fut informé de l'acte accompli par Ngọc-Huyền en vue d'assurer la conservation des restes mortels de son père. Gia-Long ordonna qu'il serait procédé, au jour faste, à une translation de ces restes sur l'ancien emplacement (Cơ-thánh). Il prescrivit également de changer le nom du village de Cư-hóa en celui de Cư-chánh. Il accorda aux habitants de ce village l'exemption de l'impôt des corvées, et leur confia le service de thủ-hộ (garde du tombeau). Il octroya

21. — Reine HIỀU-KHƯƠNG 孝康 皇后.

2 août 1738 — 30 octobre 1811.

Femme de second rang de Nguyễn-Phúc-Luân 阮福輪 ou Gọ 棋. Mère de Nguyễn-Ánh 阮暎 (Gia-Long 嘉隆).

Nom de famille : Nguyễn 阮, d'une autre branche que la famille royale.

Reçut en 1779 (3^e mois de la 40^e année de Lê-Cánh-Hưng) de son fils le titre de quốc-mẫu 國母.

Titre posthume : Hưng-tổ Hiều-Khương Hoàng-Hậu 興祖孝康皇后.

Tombeau : Thụy-thánh 瑞聖.

Village de Định-môn 定門, huyện de Hương-trà 香茶.

22. — NGUYỄN-PHÚC-ÁNH 阮福暎.

8 février 1762 — 3 février 1820.

Petit-fils de Nguyễn-Phúc-Khoát 阮福闊 (Võ-Vương 武王), troisième fils de Nguyễn-Phúc-Luân 阮福輪 ou Gọ 棋. Reçut à sa naissance le nom de Chướng 植 qui fut changé en celui de Ánh 暎 à l'âge de 4 ans, puis en celui de Noán 暖 à son avènement.

Exerce le pouvoir à partir de 1778, date à laquelle il reçoit le titre de Đại-nguyên-soái nhiếp-quốc-chánh 大元帥攝國政.

à Nguyễn-Ngọc-Huyền le titre de cai-dội et fit rappeler à Huế, pour les récompenser aussi, les fils de ce vieillard, Ngọc-Hò et Ngọc-Đoai qui, à cette époque, accomplissaient leur service militaire au Bình-dịnh (Extrait du *Thiệt-lục-dệ-nhi-kỷ*, 1^{re} partie).

En la 11^e année de son règne, au 3^e mois (année *canh-dân* — 1830) l'Empereur Minh-Mạng s'étant rendu au tombeau du père de Gia-Long (Cổ-thành) fit l'éloge de Nguyễn-Ngọc-Huyền, cai-dội, et de ses fils qui avaient reçu chacun un grade de Thứ-dội-trưởng ; il attribua au premier le titre posthume de An-ninh-Bá et chargea spécialement de la garde du tombeau son petit-fils Ngọc-Đạc qu'il fit Cẩm-y-vệ-hiệu-úy. Il ordonna encore qu'il serait attribué aux descendants possibles de cette famille le titre de cẩm-y-vệ-thiên-hộ. Il fit construire, à proximité de la pagode du génie de la montagne Hưng-nghiệp où se trouve la sépulture Cổ-thành, un temple destiné au culte de An-ninh-Bá. L'entretien de ce temple doit-être assuré par le Gouvernement. Aux fêtes de Xuân-tê (Printemps), Thu-tê (Automne), Thanh-minh (Visite des tombeaux au 3^e mois) et au Tết, il doit être fait à ce temple l'offrande d'un bœuf.

Quelques années plus tard, l'Empereur accorda à Nguyễn-Ngọc-Huyền le nouveau titre posthume de Hộ-lãng-vệ-vệ-úy (3^e degré 2^e classe) (Extrait du *Thiệt-lục-dệ-nhi-kỷ*, 2^e partie).

N. Le village de Cư-hóa dont le nom fut changé en celui de Cư-chánh dépendait du huyện de Hương-trà. Il dépend maintenant du huyện de Hương-thủy.

Il prend le titre de Vương en 1780 et exerce le pouvoir avec le titre de roi jusqu'en 1802, date à laquelle il prend le titre d'Empereur.

Il règne de 1802 à 1820 avec le titre de Gia-Long 嘉隆

Eut 31 enfants (13 fils, 18 filles).

Titre posthume : Thê-lô Cao Hoàng-Đê 世祖高皇帝.

Tombeau : Thiên-thọ 天授.

Village de Định-môn 定門, huyện de Hương-trà 香茶.

23. — Reine THỪA-THIÊN CAO 承天高皇后.

18 janvier 1762 — 4 février 1814.

Femme de premier rang de Nguyễn-Ánh 阮暎 (Gia-Long).

Nom de famille : Tống 宋.

Titre posthume : Thừa-Thiên Cao Hoàng-Hậu 承天高皇后.

Sépulture comprise dans le Thiên-thọ 天授, village de Định-môn 定門, huyện de Hương-trà 香茶.

24. — Reine THUẬN-THIÊN CAO 順天高皇后.

4 janvier 1769 — 6 novembre 1846.

Femme de second rang de Nguyễn-Ánh 阮暎 (Gia-Long). Mère de Minh-Mạng 明命 (1820-1841).

Nom de famille : Trần 陳.

Titre posthume : Thuận-Thiên Cao Hoàng-Hậu 順天高皇后.

Tombeau : Thiên-thọ hữu 天授右.

Village de Định-môn 定門, huyện de Hương-trà 香茶.

25. — MINH-MẠNG 明命.

25 mai 1791 — 11 janvier 1841.

Quatrième fils de Gia-Long 嘉隆. Reçut à sa naissance le nom de Đám 膽 et à son avènement celui de Hạo 駿.

Eut 142 enfants (78 fils, 64 filles).

Il fut nommé Héritier présomptif, Hoàng-Thái-Tử 皇太子, le 3 juillet 1816.

Le 14 février 1820 il devint Empereur avec le titre de période Minh-Mạng 明命. Période de règne : 1820-1841.

Titre posthume : Thánh-tổ Nhơn Hoàng-Đê 聖祖仁皇帝.

Tombeau : Hiêu-lăng 孝陵.

Village de Hải-cát 海葛, huyện de Hương-trà 香茶.

26. — Reine Tá-THIÊN NHƠN 佐天仁皇后.

6 juin 1791 — 8 juillet 1825.

Femme de premier rang de Minh-Mạng 明命 (1820-1841). Mère de Thiệu-Trị 紹治 (1841-1847).

Nom de famille : Hồ 胡.

Titre posthume : Tá-Thiên Nhơn Hoàng-Hậu 佐天仁皇后.

Tombeau : Hiêu-đông 孝東.

Village de Cư-thánh 居正, huyện de Hương-thủy 香水.

27. — THIỆU-TRỊ 紹治.

16 juin 1807 — 4 novembre 1847.

Fils aîné de Minh-Mạng 明命. A sa naissance, reçut le nom de Dung ou Dong 勳 et à sa majorité celui de Miên-Tồn 綿宗.

Eut 64 enfants (29 fils, 35 filles).

Titre : Trường-Khánh công 長慶公.

Le 12 février 1841 il devint Empereur et prit le nom de Toàn 朕 avec le titre de période Thiệu-Trị.

Période de règne : 1841-1847.

Titre posthume : Hiên-tổ Chương Hoàng-Đê 憲祖章皇帝.

Tombeau : Xương-lăng 昌陵.

Village de Cư-chánh 居正, huyện de Hương-thủy 香茶.

28. — Reine NGHI-THIÊN CHƯƠNG 儀天章皇后.

20 juin 1810 -- 22 mai 1901.

Femme de Thiệu-Trị 紹治 (1841-1847). Mère de Tự-Đức 嗣德 (1848-1883).

Nom de famille : Phạm 范.

Titre posthume : Nghi-Thiên Chương Hoàng-Hậu 儀天章皇后.

Tombeau : Xương-thọ 昌壽.

Village de Cư-chánh 居正, huyện de Hương-thủy 香水.

29. — TỰ-ĐỨC 嗣德.

22 septembre 1829 — 19 juillet 1883.

Deuxième fils de Thiệu-Trị 紹治. A sa naissance reçoit le nom de Hường-Nhậm 洪沆.

Empereur le 29 octobre 1848, prend le nom de Hường-Thì 洪時, et règne de 1848 à 1883.

Titre posthume : Dực-tôn Anh Hoàng-Đê 翼尊英皇帝.

Tombeau : Khiêm-lăng 謙陵.

Village de Nguyệt-biểu 月瓢, huyện de Hường-thủy 香水.

30. — Reine LỆ-THIÊN ANH 儂天英皇后.

30 juin 1828 — 24 mai 1902.

Femme de premier rang de Tự-Đức 嗣德 (1848-1883).

Nom de famille : Võ 武.

Titre posthume : Lệ-Thiên Anh Hoàng-Hậu 儂天英皇后.

Tombeau : Khiêm-thọ 謙壽.

Village de Nguyệt-biểu 月瓢, huyện de Hường-thủy 香水.

31. — NGUYỄN-PHÚC-ƯNG-CHÂN 阮福膺禎 DỤC-ĐỨC 育德.

23 février 1852 — 6 octobre 1883.

Deuxième fils de Hường-Y 洪依 Thoại Thái-Vương 瑞太王 qui était le quatrième fils de Thiệu-Trị 紹治.

Nom à sa naissance : Ưng-Chân ou Chơn 禎.

En la 21^e année de son règne, Tự-Đức qui n'avait pas d'enfants désigna Ưng-Chân comme prince héritier ; il fit alors construire pour ce prince une maison d'habitation sur laquelle il fit poser les caractères Dục-Đức 育德, d'où le surnom de Dục-Đức donné au futur Empereur.

Titre : Thụy quốc-công 瑞國公.

Devint Empereur en 1883 ; ne régna que pendant quelques jours.

Titre posthume : Cung-tôn Huệ Hoàng-Đê 恭尊惠皇帝.

Tombeau : An-lăng 安陵.

Village de An-cự 安舊, huyện de Hường-thủy 香水.

32. — Reine TỪ-MINH 慈明皇后.

8 septembre 1855 — 27 décembre 1906.

Femme de premier rang de Nguyễn-Phúc-Ứng-Chân 阮福膺禎 surnommé Dục-Đức 育德. Mère de Thành-Thái 成泰 (1889-1907).

Nom de famille : Phan 潘.

Titre : Từ-Minh Hoàng-Thái-Hậu 慈明皇太后.

Sépulture comprise dans An-lăng 安陵, village de An-cự 安舊, huyện de Hương-thủy 香水.

33. — HIỆP-HÒA 協和.

1^{er} novembre 1847 — 29 novembre 1883.

Vingt-neuvième fils de Thiệu-Trị 紹治, frère de Tự-Đức 嗣德 qui était le 2^e fils.

Nom à sa naissance : Hường-Dật 洪佚.

Nom à son avènement, le 30 juillet 1883 : Thăng 昇.

Titre : Lãng quốc-công 朗國公.

Devient Empereur le 30 juillet 1883; prend le titre de période :

Hiệp-Hòa 協和.

Déposé (廢帝) le 30 novembre.

Titre posthume : Văn lãng quận-vương 文朗郡王.

Tombeau : Ấp de An-bằng 安憑邑, huyện de Hương-trà 香茶.

34. — KIÊN-PHÚC 建福 (1).

12 février 1869 — 31 juillet 1884.

Troisième fils de Kiên-Thái-Vương 堅太王, qui était le vingt-sixième fils de Thiệu-Trị 紹治. Il est donc petit-fils de Thiệu-Trị, neveu de Tự-Đức et de Hiệp-Hòa, frère de Đông-Khánh et cousin de Dục-Đức.

Nom à sa naissance : Ứng-Đăng 膺登.

1870 (23^e année Tự-Đức) devient Hoàng-Tử 皇子 et prend le nom de Ứng-Hữu 膺祐.

À son avènement, le 29 novembre 1883, prend le nom de Hiệụ 昊.

Période de règne : 1883-1884.

(1) La prononciation Kiền-Phước est courante, mais peu correcte.

Titre posthume : Giáng-tôn Nghị Hoàng-Đê 簡尊毅皇帝.

Tombeau : Bồi-lăng 倍陵.

Village de Dương-xuân-thượng 楊春上, huyện de Hương-thủy 香水.

35. — ĐÔNG-KHÁNH 同慶.

19 février 1864 — 28 janvier 1889.

Fils aîné du Kiên-Thái-Vương 堅太王, 26^e fils de Thiệu-Trị 紹治. Il est donc petit-fils de Thiệu-Trị, neveu de Tự-Đức et de Hiệp-Hòa, cousin de Dục-Đức, frère de Kiên-Phúc (Ứng-Đặng) et de Ứng-Lịch qui, après Kiên-Phúc, régna sous le nom de période Hàm-Nghi 咸宜 jusqu'au 5 juillet 1885.

Porte successivement les noms de Ứng-Kỳ 膺岐 et Ứng-Đường 膺禱. A son avènement, le 14 septembre 1885, prend le nom de Biện-Nhị 昺 et le titre de période Đông-Khánh 同慶.

Eut 4 enfants (2 fils, 2 filles).

Période de règne : 1885-1889.

Titre posthume : Cảnh-tôn Thuần Hoàng-Đê 景尊純皇帝.

Tombeau : Tư-lăng 思陵.

Village de Dương-xuân-thượng 楊春上, huyện de Hương-thủy 香水.

DEUXIÈME PARTIE

LES TOMBEAUX DES PRINCES FILS DES ANCIENS CHŪ 主 CLASSÉS
D'APRÈS LES HỆ 系 (1) CONSTITUÉS APRÈS LA MORT DES CHŪ.

I

PREMIER HỆ.

Les fils de Nguyễn-Kim 阮淦.

1. — UÔNG 汪.

Date de naissance inconnue. Tué par Trịnh-Kiểm 鄭檢 (2) le 11^e jour du
1^{er} mois d'une année inconnue.

Père d'un fils.

Titre : Tá-tướng quận-công 左相郡公.

Tombeau : Aucun renseignement.

2. — NGUYỄN-HOÀNG 阮潢.

(Cf., 1^{re} partie, n^o 1).

(1) Hệ 系, branche formée par les descendants de chacun des neuf premiers chủ 主 (seigneurs du Sud). Le 10^e n'ayant pas eu d'enfants n'a pas formé de hệ.

- | | | |
|-----------------------|-----|---|
| 1. Nguyễn-Kim | 阮淦 | (Cf. 1 ^{re} partie, p. 2, note 1). |
| 2. Nguyễn-Hoàng | 阮潢 | (<i>ibid.</i> , p. 2, n ^o 1). |
| 3. Nguyễn-Phúc-Nguyễn | 阮福源 | (<i>ibid.</i> , p. 3, n ^o 3). |
| 4. Nguyễn-Phúc-Lan | 阮福瀾 | (<i>ibid.</i> , p. 3, n ^o 4). |
| 5. Nguyễn-Phúc-Tân | 阮福濱 | (<i>ibid.</i> , p. 4, n ^o 5). |
| 6. Nguyễn-Phúc-Trần | 阮福溱 | (<i>ibid.</i> , p. 5, n ^o 8). |
| 7. Nguyễn-Phúc-Chu | 阮福澗 | (<i>ibid.</i> , p. 6, n ^o 10). |
| 8. Nguyễn-Phúc-Chú | 阮福澗 | (<i>ibid.</i> , p. 7, n ^o 13). |
| 9. Nguyễn-Phúc-Khoát | 阮福潤 | (<i>ibid.</i> , p. 7, n ^o 15). |
| 10. Nguyễn-Phúc-Thưán | 阮福淳 | (<i>ibid.</i> , p. 8, n ^o 19). |

Le père de Gia-Long, nommé Luân 輪 ou Gọ 棋 (*ibid.*, p. 9, n^o 20) n'exerça pas le pouvoir; il fut écarté par un parti politique, au profit de son frère Thuán 淳 (16^e fils). Il n'a donc pas formé de hệ.

(2) Trịnh-Kiểm était le mari de la sœur de Uông, nommé Ngọc-Báu 玉寶.

DEUXIÈME HÈ.

Les fils de Nguyễn-Hoàng 阮潢.

1. — HÀ 河.

Date de naissance inconnue. Mort le 26 avril 1566.

Père de 6 fils.

Titres : Tá đò-độc quận-công 左都督郡公,
Thái-bảo 太保.

Tombeau : Village de Bích-la 碧羅, huyện de Đăng-xương 登昌, province de Quảng-trị 廣治.

2. — HÀN 漢.

Date de naissance inconnue. Tué par Mạc-Kính-Cung 莫敬恭, fils de Mạc-Kính-Điền 莫敬典 le 18 octobre 1593.

Père de 3 enfants (2 fils, 1 fille).

Titre : Tá đò-độc quận-công 左都督郡公.

Titre posthume : Nhơn công 仁公.

Tombeau : Province de Thanh-hóa 清化.

3. — THÀNH 成.

Date de naissance inconnue. Mort à l'âge de 17 ans.

4. — ĐIỀN 演.

Date de naissance inconnue. Tué à la guerre le 1^{er} janvier 1598 par les rebelles Quỳnh-Thụy et Lê au combat de Hố-mang (Hải-dương, Tonkin).

Père de 4 fils.

Titre : Tá đò-độc quận-công 左都督郡公.

Titre posthume : Thái-bảo nghĩa-liệt 太保義烈.

Tombeau : Village de An-cự 安舊, huyện de Hương-thủy 香水.

5. — HẢI 海.

Date de naissance inconnue. Mort le 24 décembre 1616.

Père de 4 fils.

Titre : Tá đò-độc quận-công 左都督郡公.

Titre posthume : Thái-bảo hùng-tuàn 太保雄俊.

Tombeau : Province de Thanh-hóa 清化.

6. — NGUYỄN-PHÚC-NGUYỄN.

(Cf., 1^{re} partie, n^o 3).

7. — HIỆP 洽.

8. — TRẠCH 澤.

Condamnés à mort pour conspiration (1).

9. — DƯƠNG 洋.

Date de naissance inconnue. Mort sans enfant entre le 10 novembre et le 10 décembre 1558.

Titre : Tá đò-độc quận-công 左都督郡公.

Tombeau : Aucun renseignement.

10. — KHÈ 溪.

19 février 1589 — 22 août 1646.

Père de 29 enfants : 13 fils et 16 filles.

Titre : Tổng-trần quận-công 總鎮郡公.

Titre posthume : Khai-quốc-tôn thần-tôn nhưn phủ tôn lệnh 開國尊臣
尊人府尊令.

Tombeau : Village de Hiên-sĩ 賢士, huyện de Phong-diễn 豐田.

(1) Mention figurant au contrôle des tôn thầt.

III

TROISIÈME HÈ.

Les fils de Nguyễn-Phúc-Nguyễn 阮福源.

1. — KỶ 淇.

Date de naissance inconnue. Mort le 22 juillet 1631.

Père de 4 fils.

Titre : Chương-cơ hữu-phủ chương-phủ-sự 掌奇右府掌府事.

Titre posthume : Thiêu-bảo quận-công 少保郡公.

Tombeau : Village de Thanh-quát 青橋, huyện de Diên-phúc 延福, province de Quảng-nam 廣南.

2. — NGUYỄN-PHÚC-LAN 阮福瀾.

(Cf., 1^{re} partie, n^o 4)

3. — ANH 漢.

4. — TRUNG 忠.

Condamnés à mort pour conspiration (1).

Pas d'enfant, ni l'un ni l'autre.

5. — AN 安.

Aucun renseignement. Mort sans postérité.

6. — VĨNH 永.

Dates de naissance et de décès inconnues.

Père de 7 fils.

Titre : Đò-độc hữu-phủ quận-công 都督右府郡公.

(1) Mention figurant au contrôle des tôn thât.

7. — LỘC 祿.

8. — TỬ 泗.

9. — THIỆU 紹.

Dates de naissance et de décès inconnues.
Morts sans postérité.

10. — VINH 榮.

Date de naissance inconnue. Mort le 16^e jour du 12^e mois d'une année inconnue.

Père d'un fils.

Titre : Chương-cơ quận-công 掌奇郡公.

Tombeau : Village de Phú-xuân 富春, huyện de Hương-trà 香茶.

11. — ĐỒN 敦.

Date de naissance inconnue. Mort le 18^e jour du 9^e mois d'une année inconnue.

Père d'un fils.

Tombeau : Village de Phú-xuân 富春, huyện de Hương-trà 香茶.

IV

QUATRIÈME HÈ.

Les fils de Nguyễn-Phúc-Lan 阮福瀾.

1. — VŨ 武.

Dates de naissance et de décès inconnues.
Mort sans postérité.

2. — NGUYỄN-PHÚC-TẤN 阮福瀾.

(Cf., 1^{re} partie, n^o 5).

3. — QUINH 瓊.

Dates de naissance et de décès inconnues.
Mort sans postérité.

V

CINQUIÈME HÈ.

Les fils de Nguyễn-Phúc-Tân 阮福瀨.

1. — DIỄN 演 appelé aussi HÁN 漢.

28 septembre 1640 — 18 novembre 1684.

Père de 6 fils.

Titres : Thê-tứ 世子.
Chưởng-dinh 掌營.

Titre posthume : Thiêu-sư quận-công 少師郡公.

Tombeau : Village de Trúc-lâm 竹林, huyện de Hương-thủy 香水.

2. — NGUYỄN-PHÚC-TRẦN 阮福添.

(Cf., 1^{re} partie, n^o 8).

3. — TRĂNG 添 appelé aussi HUYỀN 玄.

15 janvier 1652 — 6 septembre 1685.

Père d'un fils.

Titre : Chưởng-cơ 掌奇.

Titre posthume : Thiêu-bảo quận-công 少保郡公.

Tombeau : Village de Lại-thê 賴世, huyện de Phú-vang 富榮.

4. — THUẦN 淳.

1653 — 6 août 1675.

Titre : Chương-cơ nguyên-súy 掌奇元帥.

Titres posthumes : Thiêu-úy quận-công gia khai quốc tôn thần 少尉郡
公加開國尊臣.

Oai quốc-công 威國公.

Tombeau : Village de Hiễn-sĩ 賢士, huyện de Phong-diễn 豐田.

5. — NIÊN 年.

6. — DIỄU 遯.

Dates de naissance et de décès inconnues.

Morts sans postérité.

VI

SIXIÈME HÊ.

Les fils de Nguyễn-Phúc-Trần 阮福添.

1. — NGUYỄN-PHÚC-CHU.

(Cf., 1^{re} partie, n^o 10).

2. — TUYÊN 遵.

3. — TOÀN 全.

Dates de naissances et de décès inconnues.

Morts sans postérité.

4. — TRINH 貞.

Mort sans postérité.

Titre : Ngoại tả-chương dinh 外左掌營.

5. — QUẢNG 廣.

Dates de naissance et de décès inconnues.
Mort sans postérité.

VII

SEPTIÈME HÈ.

Les fils de Nguyễn-Phúc-Chu 阮福洲.

1. — NGUYỄN-PHÚC-CHÚ 阮福洲.

(Cf., 1^{re} partie, n^o 13).

2. — THỀ 體.

22 août 1689 -- 8 novembre 1762.

Père de 7 fils.

Titres : Thủy-cơ 水奇.

Chưởng-cơ 掌奇.

Titre posthume : Chưởng-dinh 掌營.

Tombeau : Village de Dương-xuân 楊春, huyện de Hương-thủy 香水.

3. — Inconnu (1).

4. — LONG 龍.

13 avril 1693 — 24 avril 1743.

Père de 7 enfants : 4 fils , 3 filles.

Titre : Chưởng-vệ sự 掌衛事.

Tombeau : Village de Cư-chánh 居正, huyện de Hương-thủy 香水.

(1) Le Ngọc-diệp ne donne aucun renseignement sur le 3^e fils de Nguyễn-Phúc-Chu, pas même son nom.

5. — HẢI 海.

Date de naissance inconnue. Mort le 20^e jour du 9^e mois d'une année inconnue.

Père de 2 fils.

Tombeau : Village de Long-hồ 隆湖, huyện de Hương-trà 香茶.

6. — Mort né.

7. — LIÊM 廉.

Date de naissance inconnue. Mort le 25^e jour du 10^e mois d'une année inconnue.

Père de 2 fils.

Tombeau : Village de Bàng-lãng 憑浪, huyện de Hương-thủy 香水.

8. — TỬ 泗 appelé aussi ĐÁNG 且.

15 février 1699 — 18 juillet 1753.

Père de 5 fils.

Titre : Nội-hữu cai-dội 內右該隊.

Titre posthume : Thiệu-sư quốc-công 少師國公.

Tombeau : Xứ de Động-hoàn 洞凡, village de Võ-xá 武舍, huyện de Hương-thủy 香水.

9. — TÝ 泚 appelé aussi ĐƯƠNG 棠.

5 décembre 1699 — 1^{er} septembre 1763.

Père de 8 enfants (7 fils, 1 fille).

Titre : Chương-cơ trản-vũ 掌奇鎮武.

Titre posthume : Chương-dinh 掌營.

Tombeau : Village de Lang-xá 廊舍, huyện de Hương-thủy 香水.

10. — LÀN 麟.

Date de naissance inconnue. Mort le 12^e jour du 2^e mois d'une année inconnue.

Père d'un fils.

Tombeau : Village de Trúc-lâm 竹林, huyện de Hương-trà 香茶.

11. — CHÂN 振.

Date de naissance inconnue. Mort le 31 mars 1738.

Père de 6 fils.

Tombeau : Village de Cư-chánh 居正, huyện de Hương-thủy 香水.

12. — ĐIỀN 涸 appelé aussi HOA 嘩.

14 avril 1700 — 23 juillet 1739.

Père de 7 enfants (4 fils, 3 filles).

Titre : Hữu-thủy cai-dội 右水該隊.

Titre posthume : Thái-bảo quốc-công 太保國公.

Tombeau : Village de Bằng-lãng 憑浪, huyện de Hương-thủy 香水.

13. — ĐĂNG 登.

28 avril 1702 — mars 1763.

Père de 2 fils.

Titre : Chương-cơ 掌奇.

Titre posthume : Chương-dinh 掌營.

Tombeau : Village de Dương-hoà 陽和, huyện de Hương-trà 香茶.

14. — THIỆN 繕.

26 mars 1703 — 28 février 1740.

Père de 3 enfants (2 fils, 1 fille).

Titre : Cai-đội 該隊.

Titre posthume : Cai-cơ 該奇.

Tombeau : Village de Dương-xuân 楊春, huyện de Hương-thủy 香水.

15. — KHÁNH 慶.

17 juin 1704 — 13 juin 1748.

Père de 3 fils.

Titre : Cai-đội 該隊.

Titre posthume : Cai-cơ 該奇.

Tombeau : Village de Dương-xuân 楊春, huyện de Hương-thủy 香水.

16. — CẢO 杲.

7 juin 1706 — 7 mai 1762.

Père de 6 fils.

Titre : Cai-đội 該隊.

Titre posthume : Cai-cơ 該奇.

Tombeau : Village de An-cựu 安舊, huyện de Hương-thủy 香水.

17. — BÌNH 平.

Dates de naissance et de décès inconnues.

Père d'un fils.

Titre : Chương-cơ 掌奇.

Tombeau : Village de Dương-xuân 楊春, huyện de Hương-thủy 香水.

18. — Tú 秀.

Date de naissance inconnue. Mort le 8^e jour du 7^e mois d'une année inconnue.

Père de 3 fils.

Titre posthume : Chưởng-cơ quận-công 掌奇郡公.

Tombeau : Village Dương-xuân 楊春, huyện de Hương-thủy 香水.

19. — Phó 傅.

Date de naissance inconnue. Mort le 1^{er} jour du 1^{er} mois d'une année inconnue.

Père de 2 fils.

Titre : Cai-cơ 該奇.

Titre posthume : Chưởng-vệ sự quận-công 掌衛事郡公.

Tombeau : Ấp de Châu-chứ 朱潞, huyện de Hương-thủy 香水.

20. — Sảng 罔.

4 avril 1707 — 31 mai 1765.

Père de 3 enfants (2 fils, 1 fille).

Tombeau : Village de Trúc-lâm 竹林, huyện de Hương-trà 香茶.

21. — Quận 郡.

Date de naissance inconnue. Mort le 29^e jour du 10^e mois d'une année inconnue.

Père d'un fils.

Tombeau : Village de An-cửu 安舊, huyện de Hương-thủy 香水.

22. — Luân 倫 appelé aussi Yễn 偃.

30 janvier 1708 — 24 octobre 1748.

Père de 3 fils.

Titre : Cai-dội 該隊.

Titre posthume : Cai-cơ 該奇.

Tombeau : Village de Nguyệt-biểu 月瓢, huyện de Hương-thủy 香水.

23. — BINH 柄.

16 novembre 1708 — 4 juin 1765.

Père de 4 fils.

Titre : Cai-dội 該隊.

Titre posthume : Cai-cơ 該奇.

Tombeau : Village de Thanh-lam 青藍, huyện de Hương-thủy 香水.

24. — TÒN 宗.

Date de naissance inconnue. Mort le 10^e jour du 3^e mois d'une année inconnue.

Père d'un fils.

Tombeau : Village de Dương-xuân 揚春, huyện de Hương-thủy 香水.

25. — NGUYỄN 曠 appelé aussi MẠNH 孟.

Date de naissance inconnue. Mort le 23^e jour du 9^e mois d'une année inconnue.

Père de 2 fils.

Titre : Chương-cơ 崇奇.

Tombeau : Village de Thanh-thủy 清水, huyện de Hương-thủy 香水.

26. — THUNG 椿.

Date de naissance inconnue. Mort le 6^e jour du 2^e mois d'une année inconnue.

Père d'un fils.

Titre : Chương-cơ 崇奇.

Tombeau : Village de An-cửu 安舊, huyện de Hương-thủy 香水.

27. — PHONG 豐 appelé aussi AI 脉.

28 mars 1709 — 8 novembre 1754.

Père de 2 fils.

Titre : Hữu-nhựt chương-cơ 右翼掌奇.

Titre posthume : Thiêu-bảo quận-công 少保郡公.

Tombeau : Village de Nguyệt-biểu 月瓢, huyện de Hương-thủy 香水.

28. — HIỆU 昊.

Date de naissance inconnue. Mort le 22^e jour du 2^e mois d'une année inconnue.

Père d'un fils.

Tombeau : Village de Cư-chánh 居正, huyện de Hương-thủy 香水.

29. — KỶ 紀.

Date de naissance inconnue. Mort le 8 mai 1743.

Père de 2 fils.

Titre : Chương-cơ 掌奇.

Tombeau : Village de An-cựu 安舊, huyện de Hương-thủy 香水.

30. — THUYỀN 陰.

Date de naissance inconnue. Mort le 5^e jour du 3^e mois d'une année inconnue.

Père d'un fils.

Titre : Chương-cơ 掌奇.

Tombeau : Village de Cư-chánh 居正, huyện de Hương-thủy 香水.

31. — HANH 亨.

Aucun renseignement.

Père d'un fils.

32. — LỘC LỘC.

13 août 1712 — 28 juillet 1774.

Père de 2 fils.

Titre : Cai-đội 該隊.

Titre posthume : Cai-cơ 該奇.

Tombeau : Village de Thanh-thủy 清水, huyện de Hương-thủy 香水.

33. — TRIỆM 霽 surnommé ĐỐC CÔNG 篤公.

13 mars 1725 — 4 août 1788.

Père de 4 enfants (3 fils, 1 fille).

Titre : Chương-cơ 掌奇.

Tombeau : Village de Phú-xuân 富春, huyện de Hương-trà 香茶.

34. — KHIÊM 謙.

Date de naissance inconnue. Mort le 17^e jour du 5^e mois d'une année inconnue.

Père d'un fils.

Tombeau : Village de Bằng-lãng 憑瀆, huyện de Hương-thủy 香水.

35. — MORT-NÉ.

36. — MORT-NÉ.

37. — ĐỘ 度.

16 juin 1725 — 29 juin 1752.

Père d'un fils.

Titre : Chương-cơ 掌奇.

Tombeau : Village de Dương-xuân 揚春, huyện de Hương-thủy 香水.

38. — TÀI 財.

Date de naissance inconnue. Mort le 17^e jour du 7^e mois d'une année inconnue.

Père de 2 fils.

Tombeau : Village de Phú-xuân 富春, huyện de Hương-trà 香茶.

VIII

HUITIÈME HÈ.

Les fils de Nguyễn-Phúc-Chú 阮福嶺

1. — NGUYỄN-PHÚC-KHOÁT 阮福潤.

(Cf., 1^{re} partie, n^o 15).

2. — Du 液 appelé aussi NGHIỆM 躒.

Date de naissance inconnue. Mort le 6 juin 1751.

Père de 3 fils.

Titre : Chương-cơ 掌奇.

Titre posthume : Thiêu-bảo quận-công 少保郡公.

Tombeau : Village de An-ninh 安寧, huyện de Hương-trà 香茶.

3. — TƯỜNG 暲.

26 juillet 1728 — 1^{er} janvier 1758.

Père de 2 enfants (1 fils, 1 fille).

Titre : Cai-đội 該隊.

Titre posthume : Cai-cơ 該奇.

Tombeau : Village de Giã-lê 野梨, huyện de Hương-thủy 香水.

NEUVIÈME HÊ.

Les fils de Nguyễn-Phúc-Khoát 阮福濶.

1. — CHƯƠNG 璋 appelé aussi TRÀ 茶.

26 avril 1732 — 31 décembre 1763.

Père d'une fille.

Titre posthume : Thành-công 成公.

Tombeau : Village de Dương-xuân 楊春, huyện de Hương-thủy 香水.

2. — NGUYỄN-PHÚC-LUÂN 阮福諭 ou GỌ 棋⁽¹⁾.

(Cl., 1^{re} partie, n^o 20).

3. — MÀO 昴⁽²⁾ appelé aussi VĂN 文.

23 février 1734 — 21 juillet 1773.

Père d'un fils.

Titre : Chương-cơ 掌奇.

Tombeau : Village de Cư-chánh 居正, huyện de Hương-thủy 香水.

(1) Écarté du trône par le parti de Trương-Phước-Loan 張福巒 quốc-phó chương hộ bộ 國傅掌戶部 au profit de son frère Thuần 淳, 16^e fils de Nguyễn-Phúc-Khoát 阮福濶.

(2) Ce prince fut accusé par Trương-Phước-Loan, mandarin influent, de complicité de rebellion. Condamné à mort, il prit la fuite. Il fut retrouvé à Quảng-binh et noyé dans le Tam-giang, le 21 juillet 1773.

Les accusations de Trương-Phước-Loan furent reconnues mensongères.

4. — QUỐN 颺 appelé aussi THÀNH 誠.

4 avril 1735 — 3 mai 1775.

Père de 6 enfants (5 fils, 1 fille).

Titre : Tiêt-chê thúy-bộ quận-công 節制水步郡公.

Tombeau : Village de Nguyệt-biểu 月瓢, huyện de Hương-thúy 香水.

5. — DỤC 昱 appelé aussi BỬU 寶.

1^{er} octobre 1735. Mort le 2^e jour du 1^{er} mois d'une année inconnue.

Père de 3 fils.

Titre : Đò chí-huy-sứ 都指揮使.

Titre posthume : Ý-công 懿公.

Tombeau : Village de Nguyệt-biểu 月瓢, huyện de Hương-thúy 香水.

6. — CHẬT 暄.

13 mai 1737 — 14 juillet 1777.

Père de 2 fils.

Titre : Thiều-phó quận-công 少傅郡公.

Tombeau : Village de Dương-xuân 楊春, huyện de Hương-thúy 香水.

7. — KINH 職.

15 octobre 1737 — 20 mars 1775.

Père de 6 enfants (3 fils, 3 filles).

Titre : Hậu-dực cơ chương-dinh quận-công quyền chương quốc-sự
後翼奇掌營郡公權掌國事.

Tombeau : Village de Dương-xuân 楊春, huyện de Hương-thúy 香水.

8. — BĂNG 版.

14 mai 1739. Mort le 10^e jour du 11^e mois d'une année inconnue.

Père de 2 enfants (1 fils, 1 fille).

Tombeau : Village de Nguyệt-biểu 月瓢, huyện de Hương-thủy 香水.

9. — HIỆU 昊.

27 décembre 1739 — 4 avril 1760.

Père d'un fils.

Titre : Thê-tử 世子 (héritier présomptif).

Titres posthumes : Thái-bảo quận-công 太保郡公.
Tuyên vương 宣王.

Tombeau : Village de Long-hồ 隆湖, huyện de Hương-trà 香茶.

10. — YÊN 晏 appelé aussi CHIÊU 昭.

2 août 1740 — 14 mars 1772.

Père de 5 enfants (3 fils, 2 filles).

Titre : Thủy-cơ cai-dội 水奇該隊.

Titre posthume : Cai-cơ 該奇.

Tombeau. Village de Cư-chánh 居正, huyện de Hương-thủy 香水.

11. — TUYÊN 駿 appelé aussi ĐA 多.

8 août 1742 — 23 mai 1764.

Père d'une fille.

Titre posthume : Cai-dội 該隊.

Tombeau : Village de Dương-xuân 揚春, huyện de Hương-thủy 香水.

12. — YÊN 馨 appelé aussi VIÊM 炎.

26 octobre 1743 — 2 mai 1776.

Père de 3 fils.

Titre : Tiết-chê chướng-dinh quận-công 節制掌營郡公.

Tombeau : Village de Dương-xuân 楊春, huyện de Hương-thủy 香水.

13. — ĐĂNG 暉 appelé aussi TRƯỜNG 長.

26 février 1744 — 14 février 1786.

Père de 2 fils.

Titre : Chướng-dinh quận-công 掌營郡公.

Tombeau : Village de Dương-xuân 楊春, huyện de Hương-thủy 香水.

14. — TUYỀN 璇 appelé aussi QUYÊN 鬃.

2 juin 1749 — Date de décès inconnue (1).

Père de 2 filles.

15. — ĐIỀU 曜.

Né en 1753. Date de décès inconnue.

Pas d'enfant.

Titre posthume : Thiệu-bảo quận-công 少保郡公.

Tombeau : Village de Phú-xuân 富春, huyện de Hương-trà 香茶.

16. — NGUYỄN-PHÚC-THUẬN 阮福淳.

(Cf., 1^{re} partie, no 19).

(1) Il fut tué par les Tây-sơn.

17. — XUÂN 春 (1)

1^{er} décembre 1757 — 15 décembre 1780.

Père de 3 enfants (1 fils, 2 filles).

Titre : Chưởng-cơ 掌奇.

Titre posthume : Thiêu-phó quận-công 少傅郡公.

Tombeau : Village de Dương-xuân 楊春, huyện de Hương-thủy 香水.

18. — THĂNG 昇 (2).

21 décembre 1762 — 29 juillet 1819.

Père de 18 enfants (4 fils, 14 filles).

Titre : Quốc-thúc Phúc-long công 國叔福隆公.

Tombeau : Ấp de An-ninh 安寧, huyện de Hương-thủy 香水

(1) Le prince Xuân suivit Duệ-Tôn Hiều-Định Hoàng-Đê jusqu'au fleuve de Long-xuyên, pour échapper aux rebelles. Accompagné du mandarin Trịnh-Thiên-Tứ, il se rendit au Siam, pour demander des troupes de secours au Roi. Celui-ci refusa, puis il fit tuer le prince.

(2) Duệ-Tôn Hiều-Định Hoàng-Đê avait quitté Huê en l'année *ât-vị* (36^e année Lê Cảnh-Hưng = 1775) pour se réfugier en Basse Cochinchine. Thăng, trop jeune, ne put le suivre. Il fut fait prisonnier avec quelques tôn thât, par les Tây-sơn qui s'étaient emparés de Phú-xuân. L'un des chefs de la rébellion, Nguyễn-Chơn, voulut que ce prince épousât sa fille qui était veuve depuis peu. Thăng fut remis en liberté. Il aperçut un jour un cadavre qui flottait dans la rivière où il pêchait. Il revêtit ce cadavre de ses habits de façon à se faire passer pour mort, fit toutes recommandations utiles à sa concubine (Đỗ-Thị) et s'enfuit. Il se rendit en jonque à Gia-dinh où il fut reçu avec joie par Nguyễn-Ánh qui l'appela « Quốc-Thúc ».

Après la prise de Xuân-kính (Huê) la 1^{re} année de Gia-Long, l'Empereur se rendit dans les provinces du Nord. Il confia la garde de la capitale à son oncle Thăng. La 16^e année de son règne, il lui décerna le titre de « Phúc-Long công ».

APPENDICE

Les fils de Nguyễn-Phúc-Luân 阮福諭 ou Gọ 棋⁽¹⁾.

1. — CAO 噪.

Date de naissance inconnue. Tué à la guerre le 15^e jour du 7^e mois d'une année inconnue.

Pas d'enfant.

Titre : Cai-cơ 該奇.

Titre posthume : Tương-dương quận-vương 襄陽郡王.

Tombeau : Aucun renseignement.

2. — ĐỒNG 洞.

Date de naissance inconnue. Tué à la guerre le 17 octobre 1877.

Pas d'enfant.

Titre : Tam-thuyền đội-trưởng 三船隊長.

Titre posthume : Hải-dông quận-vương 海東郡王.

Tombeau : Village de La-khê 羅溪, huyện de Hương-trà 香茶.

3. — NGUYỄN-PHÚC-ÁNH 阮福暎.

(Cf., 1^{re} partie, 5^o 22).

4. — MORT NÉ.

(1) Encore que Nguyễn-Phúc-Luân 阮福諭 ou Gọ 棋 n'ait pas exercé le pouvoir, qu'il ne compte pas au nombre des chúa et qu'il n'ait, en conséquence, pas formé de hê, il a paru rationnel de placer ses fils entre ceux de Nguyễn-Phúc-Khóat 阮福濶 (Thê-Tôn Hiếu-vũ Hoàng-Đê 世尊孝武皇帝) et ceux de Gia-Long 嘉隆, parce que Luân fut précisément le père de ce dernier et parce que son titre posthume comporte l'appellation de « Hoàng-Đê 皇帝 ».

5. — MÂN 旻.

Date de naissance inconnue. Tué à la guerre le 25 mars 1775.

Pas d'enfant.

Titre : Thiêu-phó quận-công 少傅郡公.

Titre posthume : An-biên quận-vương 安邊郡王.

Tombeau : Aucun renseignement.

6. — ĐIÊN 璉.

Date de naissance inconnue. Tué par les rebelles le 30 mars 1783.

Pas d'enfant.

Titre : Cai-cơ 該奇.

Titre posthume : Thông-hóa quận-vương 通化郡王.

Tombeau : Aucun renseignement.

TROISIÈME PARTIE

Dans cette troisième et dernière partie, je donne une liste des fils des Empereurs Nguyễn 阮, en les classant par *chánh hệ* s'il y a lieu.

L'expression *chánh hệ* 正系 désigne la branche principale formée par les descendants d'un Empereur (à partir de Gia-Long).

Aux chúa 主 succédèrent les Empereurs :

1. Gia-Long 嘉隆 (Thê-Tổ Cao Hoàng-Đê 世祖高皇帝 1802-1820).
2. Minh-Mạng 明命 (Thánh-Tổ Nhơn Hoàng-Đê 聖祖仁皇帝 1820-1841).
3. Thiệu-Trị 紹治 (Hiên-Tổ Chương Hoàng-Đê 憲祖章皇帝 1841-1847).
4. Tự-Đức 嗣德 (Dực-Tôn Anh Hoàng-Đê 翼尊英皇帝 1847-1883).
5. Dục-Đức 育德 (Cung-Tôn Huệ Hoàng-Đê 恭尊惠皇帝 1883).
6. Hiệp-Hòa 協和 (Phê-Đê 廢帝 Détrôné 1883).
7. Kiên-Phúc 建福 (Giản-Tôn Nghị Hoàng-Đê 簡尊毅皇帝 1884).
Fils adoptif de Tự-Đức.
8. Hàm-Nghi 咸宜 (Ứng-Lịch 膺躋 1884-1885).
Fils adoptif de Tự-Đức 嗣德.
9. Đồng-Khánh 慶同 (Cánh-Tôn Thuần Hoàng-Đê 景尊純皇帝 1885-1889).
Fils adoptif de Tự-Đức.
10. Thành-Thái 成泰 (Hoàng-Phụ Hoàng-Đê 皇父皇帝 1880-1909).
Bửu-Lân 寶麟.
11. Duy-Tàn 維新 Vĩnh-San 永珊, intronisé en 1907. Empereur actuel.

Il n'existe encore que quatre *chánh hệ* 正系

- 1^{er} *chánh hệ* : Les fils de Gia-Long
- 2^e *chánh hệ* : Les fils de Minh-Mạng
- 3^e *chánh hệ* : Les fils de Thiệu-Trị
- 4^e *chánh hệ* : Les fils adoptifs de Tự-Đức.

Les *chánh hệ* se subdivisent en *phòng* 房. Chacun des fils d'un Empereur ayant eu des descendants donne naissance à un *phòng* 房 à l'exception, bien entendu, de celui qui succède à cet Empereur. Le chef de chaque *phòng* est appelé « *phòng trưởng* » 房長 ; il est chargé d'assurer le culte des mânes du Prince qui a donné son nom au *phòng* 房.

PREMIER CHÁNH HỆ.

Les fils de Nguyễn-Phúc-Ánh 阮福映 (Gia-Long).

1. — CÁNH 景.

Né entre le 6 mars et le 5 avril 1780. Mort le 20 mars 1801.

Il eut 2 fils dont un seul maintenu aux contrôles de la famille royale.

Titre : Đông-cung nguyên-súy quận-công 東宮元帥郡公.

Titre posthume : Tăng Duệ Hoàng Thái-Tử 增睿皇太子.

Tombeau : Village de Dương-xuân 楊春, huyện Hương-thủy 香水.

2. — HỶ 曦.

1782 — 21 mai 1801.

Pas d'enfant.

Titre : Cai-đội 該隊

Titre posthume : Thiệu-uy Thuận-an công 少尉順安公.

Tombeau : Village de Nguyệt-biểu 月瓢, huyện de Hương-thủy 香水.

3. — TUÂN 駿.

Dates de naissance et de décès inconnues.

Pas d'enfant.

Tombeau : Village de Nguyệt-biểu 月瓢, huyện de Hương-thủy 香水.

4. — Thánh-tổ Nhơn Hoàng-Đê 聖祖仁皇帝.

(Cf., 1^{re} partie, n^o 25).

5. — ĐÀI 昊.

5 octobre 1795 — 16 octobre — 14 novembre 1849.

82 enfants (41 fils et 41 filles).

Titre posthume : Kiên-an vương 建安王.

Tombeau : Village de Dương-xuân 楊春, huyện de Hương-thủy 香水.

6. — BÌNH 駟 appelé aussi ÚC 旭.

6 septembre 1797 — 16 août 1863.

Il eut 73 enfants (42 fils et 31 filles).

Titre posthume : Định-viễn quận-vương 定遠郡王.

Tombeau : Village de Nguyệt-biểu 月瓢, huyện de Hương-thủy 香水.

7. — TÂN 晉 appelé aussi ĐĂNG 昞.

21 mars 1799 — 17 juillet 1854.

48 enfants (20 fils et 28 filles).

Titre posthume : Diên-khánh vương 延慶王.

Tombeau : Village de An-cựu 安舊, huyện de Hương-thủy 香水.

8. — PHỔ 普.

3 mai 1799 — 11 septembre 1860.

Il eut 9 enfants (6 fils et 3 filles).

Titre : Điện-bàn công 奠盤公.

Tombeau : Village de Dương-xuân 楊春, huyện de Hương-thủy 香水.

9. — CĂN 珍.

30 avril 1803 — 26 octobre 1824.

Père de 2 fils et 11 filles.

Titre : Thiệu-hóa quận-vương 紹化郡王.

Tombeau : Ấp de An-ninh 安寧, huyện de Hương-thủy 香水.

10. — DUẬN 駒.

20 mai 1809 — 26 mai 1829.

N'eut pas d'enfant.

Titre : Quảng-oai công 廣威公.

Tombeau : Village de Trúc-lâm 竹林, huyện de Hương-trà 香茶.

11. — CỬ 駟.

2 octobre 1810 — 11 août 1849.

Père de 7 fils et 11 filles.

Titre posthume : Thường-tín quận-vương 常信郡王.

Tombeau : Village de Dương-xuân thượng 楊春上, huyện de Hương-thủy 香水.

12. — ĐÔNG 晃.

10 septembre 1811 — 29 juin 1845.

N'eut pas d'enfant.

Titre posthume : An-khánh quận-vương 安慶郡王.

Tombeau : Village de Trúc-lâm 竹林, huyện de Hương-trà 香茶.

13. — MÃO 昴.

25 octobre 1813 — 18 août 1868.

Eut 13 fils et 11 filles.

Titre : Tìr-son công 慈山公.

Tombeau : Village de Thanh-thủy thượng 清水上, huyện de Hương-thủy 香水.

Gia-Long 嘉隆 eut 5 autres fils — morts nés — qui reçurent les noms de :
CHIÊU 昭; XƯƠNG 昌; KHẢI 啓; ĐẠI 大; NHẬT 日.

Les quatre premiers furent inhumés à proximité du tombeau du Prince Hy 驥 Thiêu-úy Thuận-an công 少尉順安公 (Cf., 2^e fils de Gia-Long 嘉隆, premier *chánh hệ*).

Le tombeau du 5^e (Nhật 日) se trouve au village de An-hòa 安和, province de Hà-tiên 河仙 (Cochinchine).

II

DEUXIÈME CHÁNH HỆ.

Les fils de Minh-Mạng 明命 (1).

1. — Hiên-Tổ Chương Hoàng-Đê 憲祖章皇帝.

(Cf., 1^{re} partie, n^o 27).

2. — MIÊN-CHÍNH 綿淸.

Mort-né.

(1) En la quatrième année de son règne, Minh-Mạng fixa, par Ordonnances, les règles à suivre pour déterminer le « tên » 籍 (nom) de ses descendants. Il adopta la phrase poétique suivante :

Miên Hường Ưng Bửu Vĩnh
綿 洪 膺 寶 永
Bảo Quý Định Long Tường
保 貴 定 隆 祥
Hiên Năng Khâm Kế Thuật
賢 能 欽 繼 述
Thê Thoại Quốc Gia Xương.
世 瑞 國 嘉 昌

Tous les fils de Minh-Mạng ont dans leur nom le caractère Miên 綿; les fils de Thiệu-Trị le caractère Hường 洪; les fils adoptifs de Tự-Đức le caractère Ưng 膺; les fils des précédents (Dục-Đức et Đông-Khánh) le caractère Bửu 寶; les fils de Thành-Thái le caractère Vĩnh 永.

3. — MIÈN-ĐINH 綿定.

5 août 1810 — 5 novembre 1886.

Il eut 78 fils et 66 filles.

Titre : Thọ-xuân vương 壽春王.

Tombeau : Village de Dương-xuân thượng 楊春上, huyện de Hương-thủy 香水.

4. — MIÈN-NGHI 綿宜.

30 décembre 1810 — 12 août 1874.

Père de 34 fils et 40 filles.

Titre posthume : Ninh-thuận quận-vương 寧順郡王.

Tombeau : Village de Nguyệt-biêu 月瓢, huyện de Hương-thủy 香水.

5. — MIÈN-HOÀNG 綿宏.

13 juillet 1811 — 23 décembre 1835.

Eut 11 fils.

Titre : Vinh-tường quận-vương 永祥郡王.

Tombeau : Village de Định-môn 定門, lieu dit Kim-ngọc 金玉, huyện de Hương-trà 香茶.

6. — MIÈN-ÁO 綿窳 dit AN 安.

14 janvier 1817 — 1^{er} février 1865.

Eut 9 fils et 7 filles.

Titre : Phú-bình công 富平公.

Tombeau : Village de Dương-xuân thượng 楊春上, huyện de Hương-thủy 香水.

7. — MIÈN-THÂN 綿宸.

16 février 1817 — 7 octobre 1878.

Père de 11 fils et 3 filles.

Titre : Nghi-hòa quận-công 宜禾郡公.

Tombeau : Village de Phú-xuân 富春, huyện de Hương-trà 香茶.

8. — MIÈN-PHÚ 綿富.

28 février 1817 — 14 avril 1885.

Père de 13 fils et 8 filles.

Titre : Phù-mỹ quận-công 符美郡公.

Tombeau : Village de Thanh-thủy thượng 清水上, huyện de Hương-thủy 香水.

9. — MIÈN-THỨ 綿守.

5 mars 1819 — 24 septembre 1859.

Il eut 27 fils et 35 filles.

Titre : Hàm-thuận quận-công 咸順郡公.

Tombeau : Village de Già-lê 野犁, huyện de Hương-thủy 香水.

10. — MIÈN-THẨM 綿審.

11 décembre 1819 — 30 septembre 1870.

Il eut 20 fils et 12 filles.

Titre posthume : Tùng-thiện quận-vương 從善郡王.

Tombeau : Village de Dương-xuân 楊春, huyện de Hương-thủy 香水.

11. — MIÈN-TRINH 綿賓.

3 février 1820 — 18 novembre 1897.

Père de 40 fils et 36 filles.

Titre : Tuy-ly vương 綏理王.

Tombeau : Village de Dương-xuân 楊春, huyện de Hương-thủy 香水.

12. — MIÈN-BỨ 綿賓.

30 mai 1820 — 8 mars 1854.

Père de 18 fils et 7 filles.

Titre posthume : Tương-an quận-vương 襄安郡王.

Tombeau : Village de Cư-chánh 居正, huyện de Hương-thủy 香水.

13. — MIÈN-TRỮ 綿寧.

11 juillet 1820 — 20 août 1890.

Il eut 13 fils et 13 filles.

Titre : Tuấn quốc-công 遵國公.

Tombeau : Village de An-cửu 安舊, huyện de Hương-thủy 香水.

14. — MIÈN-HỮ 綿宥.

29 septembre 1821 — 27 novembre 1824.

N'eut pas d'enfant.

Tombeau : Ấp de Bình-an 平安, huyện de Hương-thủy 香水.

15. — MIÈN-VỮ 綿宇.

21 février 1822 — 17 novembre 1849.

Père de 12 fils et 3 filles.

Titre : Lạc-hóa quận-công 樂化郡公.

Tombeau : Village de Nguyệt-biểu 月瓢, huyện de Hương-thủy 香水.

16. — MIÈN-TÔNG 綿宗

17 mars 1822 — 2 mars 1858.

Eut 7 fils et 9 filles.

Titre : Hà-thanh quận-công 河清郡公.

Tombeau : Village de Dương-xuân thượng 楊春上, huyện de Hương-thủy 香水.

17. — MIÈN-THÀNH 綿成.

Mort né.

18. — MIÈN-TỄ 綿宰.

21 octobre 1822 — 25 novembre 1845.

Il eut 2 fils et 1 fille.

Titre : Tư-nghĩa quốc-công 思義國公.

Tombeau : Village de Trúc-lâm 竹林, huyện de Hương-trà 香茶.

19 et 20. — Morts nés (pas de noms).

21. — MIÈN-TUYÊN 綿宣 }
22. — MIÈN-LONG 綿隆 } Morts nés.

23. — MIÈN-TÍCH 綿晉.

8 mars 1825 — 5 août 1866.

9 fils et 8 filles.

Titre : Trần-man quận-công 鎮蠻郡公.

Tombeau : Village de Nguyệt-biểu 月瓢, huyện de Hương-thủy 香水.

24 et 25. — Morts-nés.

26. — MIÊN-CUNG 綿宮.

17 janvier 1824 — 2 octobre 1849.

Père de 7 fils et 4 filles.

Titre : Sơn-định quận-công 山定郡公.

Tombeau : Village de Dương-hòa 楊和, huyện de Hương-thủy 香水.

27. — MIÊN-PHONG 綿豐.

16 mai 1824 — 30 octobre 1860.

Il eut 1 fils et 3 filles.

Titre : Tân-bình quận-công 新平郡公.

Tombeau : Village de Dương-xuân thượng 楊春上, huyện de Hương-thủy 香水.

28. — MIÊN-TRẠCH 綿宅.

16 juin 1824 — 15 février 1826.

Tombeau : Village de Dương-xuân thượng 楊春上, huyện de Hương-thủy 香水.

29. — MIÊN-LIÊU 綿寮.

23 août 1824 — mai 1881.

Père de 5 fils et 9 filles.

Titre : Qui-châu quận-công 葵州郡公.

Tombeau : Village de An-cự 安舊, huyện de Hương-thủy 香水.

30. — MIÊN-BÍ 綿密.

27 août 1825 — 23 mai 1847.

Père de 3 fils et 3 filles.

Titre : Quảng-ninh công 廣寧公.

Titre posthume : Quận-vương 郡王.

Tombeau : Village de Dương-xuân 楊春, huyện de Hương-thủy 香水.

31. — MIÊN-LƯƠNG 綿良.

27 février 1826 — 24 août 1863.

Il eut 7 fils et 11 filles.

Titre : Sơn-tĩnh quận-công 山靜郡公.

Tombeau : Village de Dương-xuân thượng 楊春上, huyện de Hương-thủy 香水.

32. — MIÊN-GIA 綿家.

22 mai 1826 — 20 juillet 1875.

Eut 15 fils et 11 filles.

Titre : Quảng-biên quận-công 廣邊郡公.

Tombeau : Ấp de Bình-an 平安, huyện de Hương-thủy 香水.

33. — MIÊN-KHOAN 綿寬.

8 juillet 1826 — 2 septembre 1863.

Père de 4 fils et 3 filles.

Titre : Lạc-biên quận-công 樂邊郡公.

Tombeau : Village de Dương-xuân hạ 楊春下, huyện de Hương-thủy 香水.

34. — MIÊN-HOÀN 綿宦.

31 août 1826 — 13 janvier 1839.

Tombeau : Village de Dương-xuân 楊春, huyện de Hương-thủy 香水.

35. — MIÊN-TÚC 綿宿.

26 février 1827 — 1^{er} janvier 1854.

N'eut pas d'enfant, 1 fils adoptif.

Titre : Ba-xuyên quận-công 巴川郡公.

Tombeau : Village de Dương-xuân hạ 楊春下, huyện de Hương-thủy 香水.

36. — MIÊN-QUAN 綿官.

21 mai 1827 — 3 février 1847.

Père de 3 fils et 1 fille.

Titre : Kiên-tường quận-công 建祥郡公.

Tombeau : Village de Dương-xuân 楊春, huyện de Hương-thủy 香水.

37. — MIÊN-TUÂN 綿霽.

12 juin 1827 — 22 juin 1907.

Eut 35 fils et 26 filles.

Titre : Hòa-thịnh vương 和盛王.

Tombeau : Village de Dương-xuân hạ 楊春下, huyện de Hương-thủy 香水.

38 et 39. — Morts nés.

40. — MIÊN-QUẬN 綿筭.

31 août 1828 — 17 août 1863.

Il eut 6 fils et 5 filles.

Titre : Hòa quốc-công 和國公.

Tombeau : Village de Nguyệt-biểu 月瓢, huyện de Hương-thủy 香水.

41. — MIÊN-HIỆP 綿答.

5 octobre 1828 — 14 juillet 1893.

Eut 10 fils et 15 filles.

Titre : Tuy-an quận-công 綏安郡公.

Tombeau : Village de Dương-xuân 楊春, huyện de Hương-thủy 香水.

42. — MIÊN-TẶNG 綿審.

27 octobre 1828 — 26 avril 1896.

Père de 6 fils et 3 filles.

Titre : Hải quốc-công 海國公.

Tombeau : Village de Nguyệt-biểu 月瓢, huyện de Hương-thủy 香水.

43. — MIÊN-SÂN 綿筭.

2 novembre 1828 — 30 juillet 1837.

Tombeau : Ấp de Bình-an 平安, huyện de Hương-thủy 香水.

44. — MIÊN-THỂ 綿案.

5 janvier 1829 — 22 septembre 1864.

Père de 5 fils et 1 fille.

Titre : Tây-ninh quận-công 西寧郡公.

Tombeau : Village de An-cự 安舊, huyện de Hương-thủy 香水.

45. — MIÊN-DẪN 綿寅.

18 avril 1829 — 9 mars 1885.

Père de 15 fils et 9 filles.

Titre : Trần-tĩnh quận-công 鎮靜郡公.

Tombeau : Village de Dương-xuân hạ 楊春下, huyện de Hương-thủy 香水.

46. — Mort né.

47. — MIÊN-CƯ 綿寤.

16 octobre 1829 — 6 avril 1854.

5 fils et 7 filles.

Titre : Quảng-trạch quận-công 廣澤郡公.

Tombeau : Village de Dương-xuân 楊春, huyện de Hương-thủy 香水.

48. — MIÊN-NGÒN 綿訇.

1^{er} janvier 1830 — 18 octobre 1853.

Il eut 4 fils et 1 fille.

Titre posthume : An-quốc công 安國公.

Tombeau : Village de Dương-xuân 楊春, huyện de Hương-thủy 香水.

49. — MIÊN-SÁ 綿袞.

13 mars 1830 — 13 janvier 1902.

Il eut 9 fils et 7 filles.

Titre posthume : Gia quốc-công 嘉國公.

Tombeau : Village de Dương-xuân 楊春, huyện de Hương-thủy 香水.

50. — Mort né

51. — MIÊN-THANH 綿菁.

18 septembre 1830 — 6 février 1877.

Père de 17 fils et 10 filles.

Titre : Trần-biên quận-công 鎮邊郡公.

Tombeau : Village de Phú-xuân 富春, huyện de Hương-trà 香茶.

52. — MIÊN-TỈNH 綿儻.

11 novembre 1830 — 18 mars 1870.

Père de 10 fils et 7 filles.

Titre : Điện quốc-công 奠國公.

Tombeau : Village de Nguyệt-biểu 月瓢, huyện de Hương-thủy 香水.

53. — MIÊN-SÚNG 綿寵.

8 avril 1831 — 23 août 1865.

Père de 3 fils et 2 filles.

Titre : Tuy-biên quận-công 綏邊郡公.

Tombeau : Village de Nguyệt-biểu 月瓢, huyện de Hương-thủy 香水.

54. — MIÊN-NGÒ 綿窩.

9 juin 1831 — 13 septembre 1873.

Il eut 9 fils et 7 filles.

Titre : Quê-sơn quận-công 桂山郡公.

Tombeau : Village de Dương-xuân hạ 楊春下, huyện de Hương-thủy 香水.

55. — MIÊN-KIẾN 綿筵.

28 septembre 1831 — 20 juillet 1854.

Il eut 7 fils et 4 filles.

Titre : Phong quốc-công 豐國公.

Tombeau : Village de Dương-xuân hạ 楊春下, huyện de Hương-thủy 香水.

56. — MIÊN-MIÊU 綿窠.

3 janvier 1832 — 25 mai 1865.

Père de 5 fils et 2 filles.

Titre : Trần-định quận-công 鎮定郡公.

Tombeau : Village de Dương-xuân thượng 楊春上, huyện de Hương-thủy 香水.

57. — MIÊN-LÂM 綿祿.

20 janvier 1832 — 28 décembre 1897.

Père de 11 fils et 9 filles.

Titre : Hoài-đức quận-công 懷德郡公.

Tombeau : Village de Dương-xuân hạ 楊春下, huyện de Hương-thủy 香水.

58. — MIÊN-TIỆP 綿霆.

18 août 1832 — 9 décembre 1871.

Il eut 5 fils et 6 filles.

Titre : Duy-xuyên quận-công 離川郡公.

Tombeau : Village de Nguyệt-biểu 月瓢, huyện de Hương-thủy 香水.

59. — MIÊN-VÃ 綿窳.

28 septembre 1832 — 1^{er} septembre 1895.

Père de 11 fils et 12 filles.

Titre : Cẩm-giang quận-công 錦江郡公.

Tombeau : Ấp de Bình-an 平安, huyện de Hương-thủy 香水.

60. — MIÊN-UYÊN 綿宛.

12 février 1833 — 30 novembre 1893.

Père de 2 fils et 7 filles.

Titre : Quảng-hóa quận-công 廣化郡公.

Tombeau : Village de Nguyệt-biêu 月瓢, huyện de Hương-thủy 香水.

61. — MIÊN-ỒN 綿窳.

15 mars 1833 — 1^{er} février 1895.

Il eut 8 fils et 4 filles.

Titre : Nam-sách quận-công 南策郡公.

Tombeau : Village de Kim-long 金龍, huyện de Hương-trà 香茶.

62. — MIÊN-TRỤ 綿宙.

25 mars 1833 — 12 septembre 1841.

Tombeau : Ấp de Bình-an 平安, huyện de Hương-thủy 香水.

63. — MIÊN-KHÈ 綿冥.

14 avril 1833 — 18 janvier 1839.

Tombeau : Ấp de Bình-an 平安, huyện de Hương-thủy 香水.

64. — MIÊN-NGỰ 綿寓.

29 avril 1833 — 20 mars 1847.

Tombeau : Village de Dương-xuân 楊春, huyện de Hương-thủy 香水.

65. — MIÊN-TÃ 綿寫.

5 juin 1833 — 4 août 1889.

Père de 1 fils et 1 fille.

Titre : Trần quốc-công 鎮國公.

Tombeau : Village de An-cự 安舊, huyện de Hương-thủy 香水.

66. — MIÊN-TRIÊN 綿冢.

19 juillet 1833 — 7 mai 1905.

Il n'eut pas d'enfant et adopte un fils.

Titre : Quỳnh quốc-công 瓊國公.

Tombeau : Village de Dương-xuân hạ 楊春下, huyện de Hương-thủy 香水

67. — MIÊN-THẬT 綿室.

30 juillet 1834 — 24 juin 1837.

Tombeau : Ấp de Bình-an 平安, huyện de Hương-thủy 香水.

68. — MIÊN-BÁO 綿冢.

26 avril 1835 — 13 juillet 1854.

Titre : Tân-an quận-công 新安郡公.

Tombeau : Village de Dương-xuân hạ 楊春下, huyện de Hương-thủy 香水.

69. — MIÈN-KHÁCH 綿客.

6 mai 1835 — 9 décembre 1858.

Père de 2 enfants morts nés, 1 fils adoptif et 3 filles.

Titre : Báo-an quận-công 保安郡公.

Tombeau : Village de Dương-xuân hạ 楊春下, huyện de Hương-thủy 香水.

70. — MIÈN-THÍCH 綿湄.

21 septembre 1835 — 4 février 1872.

Il eut 13 fils et 7 filles.

Titre : Hậu-lộc quận-công 厚祿郡公.

Tombeau : Village de Thanh-thủy thượng 清水上, huyện de Hương-thủy 香水.

71. — MIÈN-ĐIỀU 綿篠.

13 février 1836 — 17 juillet 1891.

13 fils et 10 filles.

Titre : Kiên-hòa quận-công 建和郡公.

Tombeau : Village de Dương-xuân 楊春, huyện de Hương-thủy 香水.

72. — MIÈN-HOAN 綿荒.

20 mai 1836 — 18 décembre 1888.

Père de 12 fils et 7 filles.

Titre : Kiên-phong quận-công 建豐郡公.

Tombeau : Ấp de Tứ-tây 四西, village de An-cự 安舊, huyện de Hương-thủy 香水.

69. — MIÊN-KHÁCH 綿客.

6 mai 1835 — 9 décembre 1858.

Père de 2 enfants morts nés, 1 fils adoptif et 3 filles.

Titre : Báo-an quận-công 保安郡公.

Tombeau : Village de Dương-xuân hạ 楊春下, huyện de Hương-thủy 香水.

70. — MIÊN-THÍCH 綿窺.

21 septembre 1835 — 4 février 1872.

Il eut 13 fils et 7 filles.

Titre : Hậu-lộc quận-công 厚祿郡公.

Tombeau : Village de Thanh-thủy thượng 清水上, huyện de Hương-thủy 香水.

71. — MIÊN-ĐIỀU 綿襁.

13 février 1836 — 17 juillet 1891.

13 fils et 10 filles.

Titre : Kiên-hòa quận-công 建和郡公.

Tombeau : Village de Dương-xuân 楊春, huyện de Hương-thủy 香水.

72. — MIÊN-HOAN 綿完.

20 mai 1836 — 18 décembre 1888.

Père de 12 fils et 7 filles.

Titre : Kiên-phong quận-công 建豐郡公.

Tombeau : Ấp de Tứ-tây 四西, village de An-cựu 安舊, huyện de Hương-thủy 香水.

73. — MIÊN-TRÍ 綿真.

20 septembre 1836 — 18 décembre 1888.

Il eut 13 fils et 18 filles.

Titre : Vinh-lộc quận-công 永祿郡公.

Tombeau : Ấp de Tứ-tây 四西, village de An-cừ 安耆, huyện de Hương-thủy 香水.

74. — MIÊN-THÂN 綿蒞.

20 juillet 1837 — 17 août 1875.

Père de 4 fils et 6 filles.

Titre : Phù-các quận-công 符吉郡公.

Tombeau : Village de Nguyệt-biểu 月瓢, huyện de Hương-thủy 香水.

75. — MIÊN-KÝ 綿寄.

5 avril 1838 — 15 décembre 1881.

Il eut 6 fils et 13 filles.

Titre : Cẩm quốc-công 錦國公.

Tombeau : Village de Nguyệt-biểu 月瓢, huyện de Hương-thủy 香水.

76. — MIÊN-BÀNG 綿芳.

6 mai 1838 — 19 août 1902.

Il eut 9 fils et 6 filles.

Titre : An-xuyên vương 安川王.

Tombeau : Village de Thanh-thủy thượng 清水上, huyện de Hương-thủy 香水.

(1) Cité pour mémoire afin de ne pas interrompre l'ordre chronologique.

77. — MIÊN-SÁCH 綿紫.

11 décembre 1839 — 27 janvier 1856.

Tombeau : Village de Dương-xuân 楊春, huyện de Hương-thủy 香水.

78. — MIÊN-LỊCH 綿歷.

Titre : An-thành vương 安成王.

Membre du Conseil de Régence 輔政.

Président du Conseil des Tôn-Nhơn 尊人.

III

TROISIÈME CHÁNH-HỆ.

Les fils de Thiệu-Trí 紹治.

1. — HƯỞNG-BẢO 洪保 (1).

29 avril 1825 — 1855.

Il eut 9 fils, morts d'une façon mystérieuse. 1 fils adoptif et 8 filles.

Titre posthume : An-phong công 安豐公.

Tombeau : Village de Cư-chánh 居正, huyện de Hương-thủy 香水.

2. — Dực-Tôn Anh Hoàng-Đế 翼尊英皇帝.

(Cf., 1^{re} partie, n^o 29).

(1) Il avait été condamné en la 6^e année de Tự-Đức à la radiation du contrôle des membres de la famille royale (pour refus d'obéissance au Roi). Il reçut en 1898 (10^e année de Thành-Thái) le titre posthume de An-phong công.

3. — HƯƠNG-PHÓ 洪付.

20 avril 1833 — 8 mai 1890.

Il eut 26 fils et 29 filles.

Titre : Thái-thịnh quận-vương 泰盛郡王.

Tombeau : Village de Hải-cát 海葛, huyện de Hương-trà 香茶.

4. — HƯƠNG-Y 洪依⁽¹⁾.

11 septembre 1833 — 23 février 1877.

Il eut 43 fils et 24 filles.

Titre : Thụy-thái vương 瑞太王.

Tombeau : Village de Lai-thành 來成, huyện de Hương-trà 香茶.

5. — HƯƠNG-KIỆM 洪儉.

5 octobre 1834 — 28 mai 1842.

Tombeau : Village de Cư-chánh 居正, huyện de Hương-thủy 香水.

6. — HƯƠNG-TỒ 洪儻.

25 octobre 1834 — 22 août 1902.

4 fils et 10 filles.

Titre posthume : Hoảng-trị vương 弘治王.

Tombeau : Village de Dương-xuân 楊春, huyện de Hương-thủy 香水.

(1) Père de Ưng-Chân 膺眞 surnommé Dục-Đức 育德, et grand-père de Thành-Thái 成泰 (Cf., 1^{re} partie, n^o 31).

7. — HƯƠNG-PAI 洪 徑.

11 février 1835 — 19 avril 1863.

N'eut pas d'enfant.

Titre posthume : Vĩnh quốc-công 永國公.

Tombeau : Village de An-cừ 安 鬱, huyện de Hương-thủy 香水.

8. HƯƠNG-HUU 洪 休.

2 octobre 1835 — 9 mai 1885.

11 fils et 15 filles.

Titre : Gia-hưng vương 嘉興王.

Tombeau : Village de Trúc-lâm 竹 林, huyện de Hương-trà 香 茶.

9. — HƯƠNG-KHÁNG 洪 伉.

5 mai 1837 — 19 février 1855.

Adopta 1 fils.

Titre : Phong-lộc quận-công 豐 祿 郡 公.

Tombeau : Village de Dương-xuân hạ 楊 春 下, huyện de Hương-thủy 香水.

10. — HƯƠNG-KIỆN 洪 健.

6 mai 1837 — 15 juillet 1895.

Il eut 12 fils et 11 filles.

Titre posthume : An-phước quận-công 安 福 郡 公.

Tombeau : Village de Bình-an 平 安, huyện de Hương-thủy 香水.

11. HƯƠNG-THIỆU 洪 侶.

6 mai 1837 — 12 septembre 1837.

Tombeau (1) : Village de Cư-chánh 居 正, huyện de Hương-thủy 香 水.

12. — HƯƠNG-TRUYỀN 洪 傳.

3 septembre 1837 — 18 juillet 1889.

Il eut 8 fils et 4 filles.

Titre posthume : Tuy-hòa quận-vương 綏 和 郡 王.

Tombeau : Village de Dương-xuân thượng 楊 春 上, huyện de Hương-thủy 香 水.

13. — HƯƠNG-BÀNG 洪 傍.

30 juin 1838 — 21 juillet 1853.

Tombeau : Village de Dương-xuân 楊 春, huyện de Hương-thủy 香 水.

14. — HƯƠNG-THAM 洪 儻.

15 septembre 1838 — 28 août 1839.

Tombeau : Village de Cư-chánh 居 正, huyện de Hương-thủy 香 水.

15. — HƯƠNG-TRƯỚC 洪 儲.

Mort né.

16. — HƯƠNG-NGHI 洪 儼.

5 août 1839 — 22 octobre 1864.

1 fils adoptif et 2 filles.

Titre : Hương-sơn quận-công 香 山 郡 公.

Tombeau : Village de Hương-xuân 香 春, huyện de Hương-thủy 香 水.

(1) A proximité — à droite — du tombeau Hiếu đông 孝 東, cf. 1^{re} partie, n° 26.

17. — HƯƠNG-THỊ 洪侍.

10 janvier 1839 — 8 juillet 1842.

Tombeau : Village de Cư-chánh 居正, huyện de Hương-thủy 香水.

18. — HƯƠNG-TIỆP 洪健.

14 mars 1840 — 15 août 1863.

1 fils adoptif et 1 fille.

Titre : Mỹ-lộc quận-công 美祿郡公.

Tombeau : Village de Dương-xuân thượng 楊春上, huyện de Hương-thủy 香水.

19. — Mort né.

20. — HƯƠNG-THỤ 洪值.

22 octobre 1842 — 26 août 1843.

Tombeau : Village de Cư-chánh 居正, huyện de Hương-thủy 香水.

21. — HƯƠNG-CƠ 洪儀.

12 janvier 1843 — 9 mai 1843.

Tombeau : Village de Cư-chánh 居正, huyện de Hương-thủy 香水.

22. — HƯƠNG-TỪ 洪餘.

20 novembre 1843 — 3 novembre 1847.

Tombeau : Village de Cư-chánh 居正, huyện de Hương-thủy 香水.

23. — HƯƠNG-ĐỈNH 洪挺.

2 décembre 1843 — 19 septembre 1884.

Père de 7 fils et 2 filles.

Titre : Kỳ-phong quận-công 奇峰郡公.

Tombeau : Village de An-cửu 安舊, huyện de Hương-thủy 香水.

24. — MORT NÉ.

25. — HƯƠNG-DIÊU 洪僮.

16 juin 1845 — 5 juillet 1875.

Père de 5 fils et 5 filles.

Titre : Phú-lương quận-công 富良郡公.

Tombeau : Village de An-ninh thượng 安寧上, huyện de Hương-thủy 香水.

26. — HƯƠNG-CAI 洪侏.

3 décembre 1845 — 15 mai 1876.

Il eut 5 fils (1) et 7 filles.

Titre : Hoàng-Thúc Phụ-Kiên Thái-Vương 皇叔父堅太王.

Tombeau : Village de Dương-xuân thượng 楊春上, huyện de Hương-thủy 香水.

27. — MORT NÉ.

28. — HƯƠNG-NGHÈ 洪倪.

19 mai 1847 — 26 septembre 1847.

Tombeau : Village de Cư-chánh 居正, huyện de Hương-thủy 香水.

29. — HƯƠNG-DẬT 洪佚.

(Cf., 1^{re} partie, n^o 33).

11 fils et 6 filles.

(1) Père de Kiên-Phúc 建福 (Cf. 1^{re} partie, n^o 34), de Đông-Khánh 同慶 (Cf. 1^{re} partie, n^o 35) et de Ứng-Lịch 膺躋 qui, après Kiên-Phúc 建福, régna sous le titre de période Hàm-Nghi 咸宜 1885.

IV

QUATRIÈME CHÁNH-HỆ.

Les fils adoptifs de TỰ-ĐỨC 嗣德.

1. — U'NG-CHÀN 膺禎 surnommé ĐỨC-ĐỨC 育德.

(Cf., 1^{re} partie, n^o 31).

2. — U'NG-KY 膺鼓 appelé aussi ĐƯỜNG 禎 et BỊEN 昇.

(Cf., 1^{re} partie, n^o 35).

3. — U'NG-ĐĂNG 膺登 appelé aussi U'NG-HỘ 膺祐.

(Cf. 1^{re} partie, n^o 34).

A. — Les fils de ĐỨC-ĐỨC.

Il n'a encore été prise aucune décision relative à la constitution d'un hệ spécial pour les descendants de ĐỨC-ĐỨC 育德, mais il m'a paru logique de citer les fils décédés de ĐỨC-ĐỨC 育德 immédiatement après les fils adoptifs de TỰ-ĐỨC 嗣德 qui sont classés dans le quatrième chánh-hệ.

1. — BÛU-CƯƠNG 寶岡.

22 décembre 1871 — 7 octobre 1876.

Tombeau : Village de Dương-xuân thượng 楊春上, huyện de Hương-thủy 香水.

2. — BÛU-THỊ 寶岷.

2 septembre 1872 — 1^{er} octobre 1878.

Tombeau : Village de Dương-xuân thượng 楊春上, huyện de Hương-thủy 香水.

3. — BÛU-MỸ 寶嶼.

14 novembre 1874 — 2 septembre 1877.

Tombeau : Village de Dương-xuân thượng 楊春上, huyện de Hương-thủy 香水.

4. — BỬU-NGA 寶峨.

8 septembre 1875 — 14 novembre 1876.

Tombeau : Village de Dương-xuân thượng 楊春上, huyện de Hương-thủy 香水.

5. — BỬU-NGHI 寶嶺.

6 novembre 1876 — 9 avril 1877.

Tombeau : Village de Dương-xuân thượng 楊春上, huyện de Hương-thủy 香水.

6. — BỬU-CÓN 寶岷.

22 novembre 1877 — 21 novembre 1880.

Tombeau : Village de Dương-xuân thượng 楊春上, huyện de Hương-thủy 香水.

7. — BỬU-LÂN 寶麟⁽¹⁾.

Titre : Hoàng-Phụ Hoàng-Đê 皇父皇帝 (Thành-Thái 成泰).

8. — BỬU-TUÂN 寶詢.

9 février 1882 — 13 décembre 1884.

Tombeau : Village de Dương-xuân thượng 楊春上, huyện de Hương-thủy 香水.

9. — BỬU-THIỆN 寶巖 ou Đóa 嶸⁽¹⁾.

Titre : Tuyên-hóa công 宣化公.

10. — BỬU-LIÊM 寶謙⁽¹⁾.

Titre : Hưng-nhơn công 興仁公.

(1) Les princes vivants sont cités pour mémoire, uniquement afin de ne pas interrompre l'ordre chronologique.

11. — BỬU-LỢI 寶嶼.

19 avril 1885 — 20 mai 1902.

1 fils adoptif.

Titre : Mỹ-hóa quận-công 美化郡公.

Tombeau : Village de An-cửu 安舊, huyện de Hương-thủy 香水.

B. — *Les fils de Đông-Khánh.*

1. — BỬU-ĐẢO 寶嶼⁽¹⁾.

Titre : Phụng-hóa công 奉化公.

2. — BỬU-TỔNG 寶豐.

1^{er} mars 1886 — 23 janvier 1900.

Tombeau ⁽²⁾ : Village de Dương-xuân thượng 楊春上, huyện de Hương-thủy 香水.

3, 4, 5 et 6. — Morts nés.

C. — *Les fils de Thành-Thái.*

1. — VINH-DIỆM 永琰.

24 décembre 1895 — 27 décembre 1895.

Tombeau : Dans l'enceinte de An-lãng 安陵⁽³⁾.

2. — VINH-LINH 永珍.

8 mars 1897 — 12 mars 1897.

Tombeau : Dans l'enceinte de An-lãng 安陵⁽³⁾.

(1) Cf. *supra* p. 66, note 1.

(2) A proximité de la sépulture de Đông-Khánh à laquelle cet empereur avait, de son vivant, donné le nom de Vạn-tuế hành-cung 萬歲行宮.

(3) Cf. *supra* p. 13, n° 31.

3. — VĨNH-TRẦN 永珍 (1).

4. — VĨNH-UYÊN 永琬.

21 juillet 1899 — 20 août 1899.

Tombeau : Dans l'enceinte de An-lăng 安陵.

5. — VĨNH-SAN 永珊 (1).

C'est S. M. l'Empereur actuel ; titre de période Duy-Tân 維新.

6. — VĨNH-NGOAN 永玩 (1).

7. — VĨNH-KỶ 永琦 (1).

8. — VĨNH-CHƯƠNG 永璋 (1).

9. — VĨNH-THÂM 永琛 (1).

10. — VĨNH-QUÊ 永珪 (1).

11. — VĨNH-GIÁC 永珽 (1).

12. — VĨNH-KHA 永珂 (1).

13. — VĨNH-VŨ 永璵 (1).

14. — VĨNH-NGỌC 永玉.

28 juillet 1906 — 31 janvier 1909.

Tombeau : Ấp de Tứ-tây 四西, village de An-cửu 安舊, huyện de Hương-thủy 香水.

15. VĨNH-TIỀN 永琬 (1).

(1) Cf. *supra* p. 66, note 1.

INDEX

	Pages		Pages
Ái 脉.....	39	Chiêu 昭 (fils de Gia-Long)	43
An 安 (fils de Nguyễn Phúc- Nguyễn).....	19	Chương 璋 appelé aussi Trà 茶.....	32
An 安 (fils de Minh-Mạng).	44	Chương 種.....	10
An-lăng 安陵.....	13, 14, 67, 68	Công-Thượng-Vương... Cơ-thánh 基聖.....	3 n., 9, 10
Anh 渙.....	19	Cự 矩.....	42
Băng 販.....	34	Diễn 演 (fils de Nguyễn Hoàng).....	17
Biện 昇.....	15, 65	Diễn 演 appelé aussi Hán 漢 (fils de Nguyễn Phúc- Tân).....	21
Bính 柄.....	28	Diều 遼.....	22
Bính 駟 appelé aussi Úc 旭	41	Diệu 曜.....	35
Bình 平.....	27	Du 淑 appelé aussi Nghiễm 巖 (fils de Nguyễn Phúc- Chú).....	31
Bồi-lăng 倍陵.....	15	Duàn 豹.....	42
Bửu 寶.....	33	Dực 昱 appelé aussi Bửu 寶.....	33
Bửu-Còn 寶峴.....	66	Dực-Đức 育德.....	13, 14, 15, 39, 43 n., 60 n., 65
Bửu-Cương 寶岡.....	65	Dung ou Dong 融.....	12
Bửu-Đảo 寶嶼.....	67	Duy-Tân 維新.....	39, 68
Bửu-Lân 寶麟.....	39, 66	Dương 陽.....	8, 9 n.
Bửu-Liêm 寶謙.....	66	Dương 祥.....	18
Bửu-Lợi 寶端.....	67	Đa 多.....	34
Bửu-Mỹ 寶峩.....	65	Đài 昊.....	41
Bửu-Nga 寶峨.....	66	Đại 大.....	43
Bửu-Nghi 寶巖.....	66	Đám 膽.....	11
Bửu-Thị 寶峴.....	65	Đáng 旦.....	24
Bửu-Thiện 寶膳 ou Đóa 瞭	66	Đăng 暉 appelé aussi Trường 長.....	35
Bửu-Tuàn 寶峴.....	66	Đăng 登.....	25
Bửu-Túng 寶嶼.....	67		
Cánh 景.....	40		
Cao 睪.....	37		
Cảo 杲.....	26		
Chân 振.....	25		
Chấn 珍.....	41		
Chật 陟.....	33		
Chiêu 昭 (fils de Nguyễn Phúc-Khoát).....	34		

	Pages		Pages
Diễn 演 appelé aussi Hoa 嘩	25	Hiệu-Chiều Hoàng-Hậu	
Diễn 映	38	(Reine) 孝昭皇后...	4 n.
Đỉnh-ninh vương 鼎寧王.	7	Hiệu-dịnh vương 孝定王	8
Đóa 嶠	66	Hiệu-dòng 孝東	12, 62 n.
Độ 度	30	Hiệu-Khương (Reine) 孝	
Độc-Công 篤公	30	康皇后	10
Đòn 敦	20	Hiệu-lăng 孝陵	12
Đồng 同	37	Hiệu-Minh (Reine) 孝明	
Đồng 晃	42	皇后	6
Đồng-Khánh 同慶	14, 15, 39,	Hiệu-Nghĩa (Reine) 孝義	
	43 n., 64 n.	皇后	5
	67	Hiệu-Ninh (Reine) 孝寧	
Đường 棠	24	皇后	7
Đường 禱	65	Hiệu-Triết (Reine) 孝哲	
Gia-Dụ (Reine) 嘉裕皇后	3	皇后	4
Gia-Long 嘉隆	7, 8, 9, 10,	Hiệu-Triết (Reine) 孝哲	
	11, 37 n.,	次后	5
	39, 43	Hiệu-Võ (Reine) 孝武	
Gọ 棋	9, 10, 16,	皇后	8
	32	Hiệu-Võ-Vương 孝武王	7
Hà 河	17	Hoa 嘩	25
Hải 海	24	Hoàng-Tôn 皇孫	8, 9 n.
Hàm-Nghi 咸宜	15, 39, 64 n.	Huệ-Vương 惠王	8, 9
Hán 漢 (fils de Nguyễn		Huyền 立	21
Hoàng)	17	Hường-Bàng 洪傍	62
Hán 漢 (fils de Nguyễn		Hường-Bảo 洪保	59
Phúc-Tấn)	21	Hường-Cai 洪偻	64
Hanh 亨	29	Hường-Cơ 洪僂	63
Hạo 皎	11	Hường-Dật 洪佚	14, 64
Hi-Tôn Hiệu-Văn Hoàng-		Hường-Điều 洪僇	64
Hậu (Reine) 熙尊孝文		Hường-Đĩnh 洪挺	63
皇后	3 n.	Hường-Hưu 洪休	61
Hiển-Chủ 賢主	4	Hường-Kháng 洪抗	61
Hiển-Vương 賢王	4, 5	Hường-Kiệm 洪儉	60
Hiệp 洽	18	Hường-Kiện 洪健	61
Hiệp-Hòa 協和	14, 15, 39	Hường-Nghê 洪倪	64
Hiệu 昊 (fils de Võ-Vương)	8	Hường-Nghị 洪儼	62
Hiệu 昊 (Kiên-Phúc)	41	Hường-Nhậm 洪汪	13
Hiệu 昊 (fils de Nguyễn		Hường-Phí 洪伾	61
Phúc-Chu)	29	Hường-Phó 洪付	60
Hiệu 昊 (fils de Nguyễn		Hường-Tham 洪儻	62
Phúc-Khoát)	34	Hường-Thị 洪侍	63

	Pages		Pages
Hường-Thiệu 洪 侶.....	62	Màn 晏.....	38
Hường-Thụ 洪 僮.....	63	Miền-Aó 綿 窳 dit An 安.	44
Hường-Tiếp 洪 僮.....	63	Miền-Bàng 綿 勞.....	58
Hường-Tổ 洪 僮.....	60	Miền-Báo 綿 寮.....	56
Hường-Truyền 洪 傳.....	62	Miền-Bí 綿 宓.....	49
Hường-Trước 洪 僮.....	62	Miền-Bửu 綿 寶.....	46
Hường-Từ 洪 徐.....	63	Miền-Chính 綿 政.....	43
Hường-Y 洪 依.....	13, 60	Miền-Cung 綿 宮.....	48
Hỷ 驥.....	40, 43	Miền-Cư 綿 居.....	52
Khái 啓.....	43	Miền-Dần 綿 寅.....	52
Khánh 慶.....	26	Miền-Điều 綿 篠.....	57
Khê 溪.....	18	Miền-Định 綿 定.....	44
Khiêm 謙.....	30	Miền-Gia 綿 家.....	49
Khiêm-lăng 謙 陵.....	13	Miền-Hiệp 綿 峇.....	51
Khiêm-thọ 謙 壽.....	13	Miền-Hoan 綿 寬.....	57
Kiên-Thái-Vương 堅 太 王	14, 15	Miền-Hoạn 綿 宦.....	50
Kiên-Phúc-ou Kiên-Phước 建 福.....	14, 15, 39, 64 n.	Miền-Hoàng 綿 宏.....	44
Kính 睪.....	33	Miền-Hữu 綿 宥.....	46
Kỳ 淇.....	19	Miền-Khách 綿 客.....	57
Kỷ 紀.....	29	Miền-Khê 綿 窳.....	55
Lân 麟.....	25	Miền-Khoan 綿 寬.....	49
Lễ.....	17	Miền-Kiến 綿 虔.....	54
Lê Cảnh-Hưng.....	9 n., 10	Miền-Ký 綿 寄.....	58
Lê-Thiên-Anh (Reine) 儼 天 英 皇 后.....	13	Miền-Làm 綿 祿.....	54
Liêm 濂.....	24	Miền-Lịch 綿 歷.....	59
Long 龍.....	23	Miền-Liêu 綿 寮.....	48
Lộc 祿 (fils de Nguyễn Phúc-Nguyễn).....	20	Miền-Long 綿 隆.....	47
Lộc 祿 (fils de Nguyễn Phúc-Chu).....	30	Miền-Lương 綿 良.....	49
Luân 倫 appelé aussi Yèn 儼.....	27	Miền-Miêu 綿 寮.....	54
Mạc-Kính-Cung 莫 敬 恭.	17	Miền-Nghi 綿 宜.....	44
Mạc-Kính-Điện 莫 敬 典.	3 n., 17	Miền-Ngò 綿 宥.....	53
Mạnh 孟.....	28	Miền-Ngòn 綿 官.....	52
Mão 昴 appelé aussi Văn 文 (fils de Nguyễn Phúc- Khoát).....	32	Miền-Ngự 綿 寓.....	56
Mão 昴 (fils de Nguyễn Phúc-Anh, Gia-Long).	42	Miền-Ôn 綿 壘.....	55
		Miền-Phong 綿 豐.....	48
		Miền-Phú 綿 富.....	45
		Miền-Quan 綿 官.....	50
		Miền-Quản 綿 筭.....	51
		Miền-Sạ 綿 篠.....	52
		Miền-Sách 綿 寮.....	59
		Miền-Sãnh 綿 筭.....	51
		Miền-Sủng 綿 寵.....	53

Pages		Pages	
Miền-Tả 綿 寫.....	56	Ngọc-Đạc.....	10 n.
Miền-Tàng 綿 睿.....	51	Ngọc-Điệp 玉 蝶.....	1, 2 n.
Miền-Tề 綿 宰.....	47	Ngọc-Đoái.....	9, 10 n.
Miền-Thâm 綿 審.....	45	Ngọc-Hồ.....	9, 10 n.
Miền-Thanh 綿 菁.....	53	Nguyễn Ánh (Gia-Long) } 阮 暎.....	9, 10, 11, 36 n.
Miền-Thành 綿 箴.....	47	Nguyễn Hoàng 阮 潢....	2, 3, 16, 17
Miền-Thần 綿 親.....	58	Nguyễn Kim 阮 詮.....	2, 16
Miền-Thần 綿 宸.....	45	Nguyễn-Kính (Princesse) 阮 敬 妃.....	6
Miền-Thất 綿 室.....	56	Nguyễn Ngọc-Huyền....	9 n., 10 n.
Miền-Thế 綿 冢.....	51	Nguyễn Phúc-Anh 阮 福 暎	10, 37, 40
Miền-Thích 綿 親.....	57	Nguyễn Phúc-Chu 阮 福 週	5, 6, 7, 16 n., 22, 23
Miền-Thú 綿 守.....	45	Nguyễn Phúc-Chú 阮 福 澍	6, 7, 16 n., 23, 31
Miền-Tích 綿 管.....	47	Nguyễn Phúc-Khoát 阮 福 闊.....	7, 8, 9, 10, 16 n., 31, 32, 37
Miền-Tiếp 綿 建.....	54	Nguyễn Phúc-Lan 阮 福 澗	3, 4, 16 n., 19, 20
Miền-Tĩnh 綿 庭.....	53	Nguyễn Phúc-Luân 阮 福 輪.....	9, 10, 16 n., 32, 37
Miền-Tòn 綿 宗.....	12	Nguyễn Phúc-Nguyên 阮 福 源.....	3, 16 n., 18, 19
Miền-Tông 綿 宋.....	47	Nguyễn Phúc-Tân 阮 福 澗	4, 5, 16 n., 20, 21
Miền-Trạch 綿 宅.....	48	Nguyễn Phúc-Thuần 阮 福 淳.....	8, 9, 16 n., 22, 35
Miền-Trí 綿 寔.....	58	Nguyễn Phúc-Trần 阮 福 澣.....	5, 6, 16 n., 21, 22
Miền-Triệu 綿 冢.....	56	Nguyễn Phúc-Ung-Chân 阮 福 膺 禎.....	13, 14
Miền-Trinh 綿 寔.....	46	Nguyễn Văn-Huệ 阮 文 惠	9 n.
Miền-Trụ 綿 宙.....	55	Nguyễn Văn-Lữ 阮 文 呂	8
Miền-Trữ 綿 宇.....	46	Nhuyễn Văn-Ngụ.....	9 n.
Miền-Tuân 綿 賓.....	50	Nhật 日.....	43
Miền-Túc 綿 宿.....	50	Niên 年.....	22
Miền-Tuyên 綿 宣.....	47	Ninh-Vương 寧 王.....	6, 7
Miền-Uyển 綿 宛.....	55	Noãn 暖.....	10
Miền-Vân 綿 寇.....	55		
Miền-Vũ 綿 宇.....	46		
Minh-Mạng 明 命.....	10, 11, 12, 39, 43.		
Minh-Vương 明 王.....	6		
Ngãi-Chủ 義 主.....	5		
Ngãi-Vương 義 王.....	5		
Nghi-Thiên Chương (Rei- ne) 儀 天 章 皇 后....	12		
Nghiêm 矚 (fils de Nguyễn- Phúc-Chú).....	31		
Nghiêm 矚 appelé aussi Mạnh 孟 (fils de Nguyễn Phúc-Chú).....	28		
Ngọc-Bửu 玉 寶.....	16 n.		

	Pages		Pages
Phật-Chủ 佛主.....	3	Thung 椿.....	28
Phê-Đê 廢帝.....	39	Thụy-Thánh 瑞聖.....	10
Phó 傅.....	27	Thụy-Dương-Vương 瑞陽王.....	3
Phong 豐 appelé aussi Ai 脉	29	Thuyền 詮.....	29
Phổ 普.....	41	Thừa-Thiên Cao (Reine)	
Quang-Hưng 光興.....	5	永天高皇后.....	11
Quảng 廣.....	23	Thượng-Chủ 上主.....	3
Quận 郡.....	27	Tiên-Chủ 仙主.....	2
Quinh 瓊.....	21	Tiên-Vương 仙王.....	2
Quinh-Thuy.....	17	Tộ-Minh-Vương 祚明王	5, 6
Quyển 鬣.....	35	Toàn 麟.....	12
Sài-Vương.....	3	Toàn 全.....	22
Sáng 昂.....	27	Tôn 宗.....	28
Tá-Thiên Nhon (Reine)		Trà 茶.....	32
佐天仁皇后.....	12	Trạch 澤.....	18
Tài 財.....	31	Trần (Princesse) 陳貴人	8
Tân 晉 appelé aussi Đàng		Trần 溱 appelé aussi	
駟.....	41	Huyền 玄.....	21
Thành 成.....	17	Triêm 霈 surnommé Đêc-	
Thành 誠.....	33	Cồng 篤公.....	30
	14, 39,	Trinh 貞.....	22
Thành-Thái 成泰.....	43 n.,	Trịnh-Kiểm 鄭檢.....	16 n.
	60 n.,	Trung 忠.....	19
	66, 67	TrươngPhúc-Loan 張福巒	9, 32 n.
Thăng 昇 (fils de Thiệu-		Trương 長.....	35
Trị).....	14	Trương-cơ 長基.....	2
Thăng 昇 (fils de Nguyễn		Trương-diên 長延.....	4
Phúc-Khoát).....	36	Trương-diễn 長衍.....	3
Thê 體.....	23	Trương-hưng 長興.....	4
Thê-Tổ-Vương-Vị.....	9 n.	Trương-mậu 長茂.....	5
Thiện 繕.....	26	Trương-phong 長豐.....	7
Thiên-thọ 天授.....	11	Trương-thái 長泰.....	7
Thiên-thọ hữu 天授右..	11	Trương-thanh 長淸.....	6
Thiệu 紹.....	20	Trương-thiệu 長紹.....	9
	12, 13, 14,	Tú 秀.....	25
Thiệu-Trị 紹治.....	15, 39,	Tuàn 遵.....	22
	43 n., 59	Tuàn 駿 appelé aussi Đa	
Thoại-Thái-Vương 瑞太		多 (fils de Nguyễn	
王.....	13	Phúc-Khoát).....	34
Thuần 淳.....	22	Tuàn 駿 (fils de Nguyễn	
Thuận-Thiên Cao (Reine)		Phúc-Ánh, Gia-Long). 順天高皇后.....	40

	Pages		Pages
Tuệ-Tĩnh Thánh-Mẫu		Vĩnh-Chương 永璋.....	68
Nguyễn-Sur (Princesse)		Vĩnh-cơ 永基.....	3
慧靖聖母元師.....	8	Vĩnh-Diệm 永琰.....	67
Tuyền 璇 appelé aussi		Vĩnh-diễn 永延.....	4 n.
Quyển 綽.....	35	Vĩnh-diễn 永衍.....	3 n.
Tứ 泗 (fils de Nguyễn		Vĩnh-Giác 永珪.....	68
Phúc-Lan).....	20	Vĩnh-hưng 永興.....	4
Tứ 泗 appelé aussi Đàng		Vĩnh-Kha 永珂.....	68
旦 (fils de Nguyễn		Vĩnh-Kỳ 永琦.....	68
Phúc-Chu).....	24	Vĩnh-Linh 永玲.....	67
Tự-Đức 嗣德.....	12, 13, 14,	Vĩnh-mậu 永茂.....	5
	15, 39,	Vĩnh-Ngọc 永玩.....	68
	43 n., 65	Vĩnh-Ngọc 永玉.....	68
Tư-lăng 思陵.....	15	Vĩnh-phong 永豐.....	7
Từ-Minh (Reine) 慈明		Vĩnh-Quê 永珪.....	68
皇后.....	14	Vĩnh-San 永珊.....	39, 68
Tường 暘.....	31	Vĩnh-Tiên 永琫.....	68
Tý 泚 appelé aussi Đường		Vĩnh-Thái 永泰.....	8
棠.....	24	Vĩnh-Thâm 永琛.....	68
Úc 旭.....	41	Vĩnh-thanh 永淸.....	6
Uông 汪.....	16	Vĩnh-Trần 永珍.....	68
Ưng-Chân 膺禎 surnom-		Vĩnh-Vũ 永瑀.....	68
mé Dục-Đức 育德...	60 n., 65	Vĩnh-Uyển 永琬.....	68
Ưng-Đặng 膺登 appelé		Võ 武.....	20
aussi Ưng-Hộ 膺祐..	14, 15, 65	Võ-Vương 武王.....	7, 8, 10
Ưng-Đường 膺禱.....	15	Xuân 春.....	36
Ưng-Hộ 膺祐.....	65	Xương 昌.....	43
Ưng-Hựu 膺祐.....	14	Xương-lăng 昌陵.....	12
Ưng-Kỳ 膺鼓 appelé aussi		Xương-thọ 昌壽.....	12
Đường 膺 et Biện 昇.	15, 65	Yên 霽 appelé aussi Viêm	
Ưng-Lịch 膺躋.....	39, 64 n.	炎.....	35
Văn 文.....	32	Yên 晏 appelé aussi Chiêu	
Viêm 炎.....	35	昭.....	34
Vinh 榮.....	20	Yễn 偃.....	27
Vĩnh 永.....	19		

PUBLICATIONS DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

Les Publications de l'École française d'Extrême-Orient sont en vente : à Hanoi, à l'École française d'Extrême-Orient ; à Paris, chez l'éditeur, E. LEROUX, 28, rue Bonaparte.

I. — Numismatique annamite. Par DESINÉ LACROIX, capitaine d'Artillerie de marine. Saigon, 1900, 1 vol. in-8°, accompagné d'un album de XL planches *Épuisé*

II. — Nouvelles recherches sur les Chams. Par ANTOINE CABATON, attaché à la Bibliothèque Nationale. Paris, Leroux, 1901, in-8°. 10 fr.

III. — Phonétique annamite (DIALECTE DU HAUT-ANNAM). Par L. CADIÈRE, de la Société des Missions étrangères. Paris, Leroux, 1902, in-8°. 7 fr. 50

IV. — Inventaire archéologique de l'Indochine. I. Monuments du Cambodge. Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, chef de bataillon d'Infanterie coloniale. TOME 1^{er}. Paris, Leroux, 1902, in-8°. 15 fr.

V. — L'Art gréco-bouddhique du Gandhâra. ÉTUDE SUR L'ORIGINE DES INFLUENCES CLASSIQUES DANS L'ART BOUDDHIQUE DE L'INDE ET DE L'EXTRÊME-ORIENT. Par A. FOUCHER, docteur ès-lettres. TOME 1^{er}. INTRODUCTION. — LES ÉDICULES. — LES BAS-RELIEFS. Paris, Leroux, 1905, in-8°. 15 fr.

VI. — Le même. TOME II. (*Sous presse.*)

VII. — Dictionnaire cham-français. Par ETIENNE AYMONIER, ancien directeur de l'École coloniale, et ANTOINE CABATON, attaché à la Bibliothèque Nationale. Paris, Leroux, 1906, in-8°. 40 fr.

VIII. — Inventaire archéologique de l'Indochine. I. Monuments du Cambodge. Par E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, chef de bataillon d'Infanterie coloniale. TOME II. Paris, Leroux, 1907, in-8°. 15 fr.

IX. — Le même. TOME III. Avec un cartable. Paris, Leroux, 1912, in-8°. 20 fr.

X. — Répertoire d'Épigraphie jaina, PRÉCÉDÉ D'UNE ESQUISSE DE L'HISTOIRE DU JAÏNISME D'APRÈS LES INSCRIPTIONS. Par A. GUÉRINOT. Paris, Leroux, 1908, in-8°. 15 fr.

XI. — Inventaire archéologique de l'Indochine. II. Monuments chams de l'Annam. Par H. PARMENTIER, chef du Service archéologique de l'École française d'Extrême-Orient. TOME 1^{er}. DESCRIPTION DES MONUMENTS. Paris, Leroux, 1909, in-8°. 16 fr.

XI^{bis}. — Le même. PLANCHES, D'APRÈS LES RELEVÉS ET LES DESSINS DE L'AUTEUR. 1 album in-8°, comprenant 114 planches. Paris, Leroux, 1909. 16 fr.

XII et XII^{bis}. — Le même. TOME II et Album de Planches. (*En préparation.*)

XIII. — Mission archéologique dans la Chine du Nord. Par EDOUARD CHAVANNES, membre de l'Institut. TOME 1^{er}. PREMIÈRE PARTIE. LA SCULPTURE À L'ÉPOQUE DES LIAN. Paris, Leroux, 1915, in-8°.

DEUXIÈME PARTIE. (*Sous presse.*)

XIV. — Le même. TOME II. (*En préparation.*)

XIII^{bis}-XIV^{bis}. — Le même. PLANCHES, 2 albums in-4°, comprenant 488 planches. Paris, Leroux, 1909. (*Né se vendent pas séparément. Prix de souscription à l'ouvrage complet : 150 fr.*)

XV. — Bibliotheca Indosinica. DICTIONNAIRE BIBLIOGRAPHIQUE DES OUVRAGES RELATIFS À L'INDOCHINE. Par HENRI CORDIER, membre de l'Institut. TOME 1^{er}. BIRMANIE, ASSAM, SIAM ET LAOS. Paris, Leroux, 1912, in-8°. 50 fr.

XVI. — Le même. TOME II. PÉNINSULE MALAISE. Paris, Leroux, 1913, in-8°. 15 fr.

XVII. — Le même. TOME III. INDOCHINE FRANÇAISE. Paris, Leroux, 1914, in-8°.

XVIII. — Le même. TOME IV. INDOCHINE FRANÇAISE. (*Sous presse.*)

Atlas archéologique de l'Indochine. MONUMENTS DU CHANPA ET DU CAMBODGE. Par le capitaine E. LUNET DE LAJONQUIÈRE, attaché à l'École française d'Extrême-Orient. Paris, Leroux, 1901, 1 vol. in-4°. 12 fr.

BIBLIOTHÈQUE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'EXTRÊME-ORIENT.

I. — Éléments de sanscrit classique. Par Victor HENRY, professeur à l'Université de Paris. Paris, Leroux, 1902, in-8°. 10 fr.

II. — Précis de grammaire pâlie, ACCOMPAGNÉ D'UN CHOIX DE TEXTES GRADUÉS. Par Victor HENRY, professeur à l'Université de Paris. Paris, Leroux, 1904, in-8°. 10 fr.